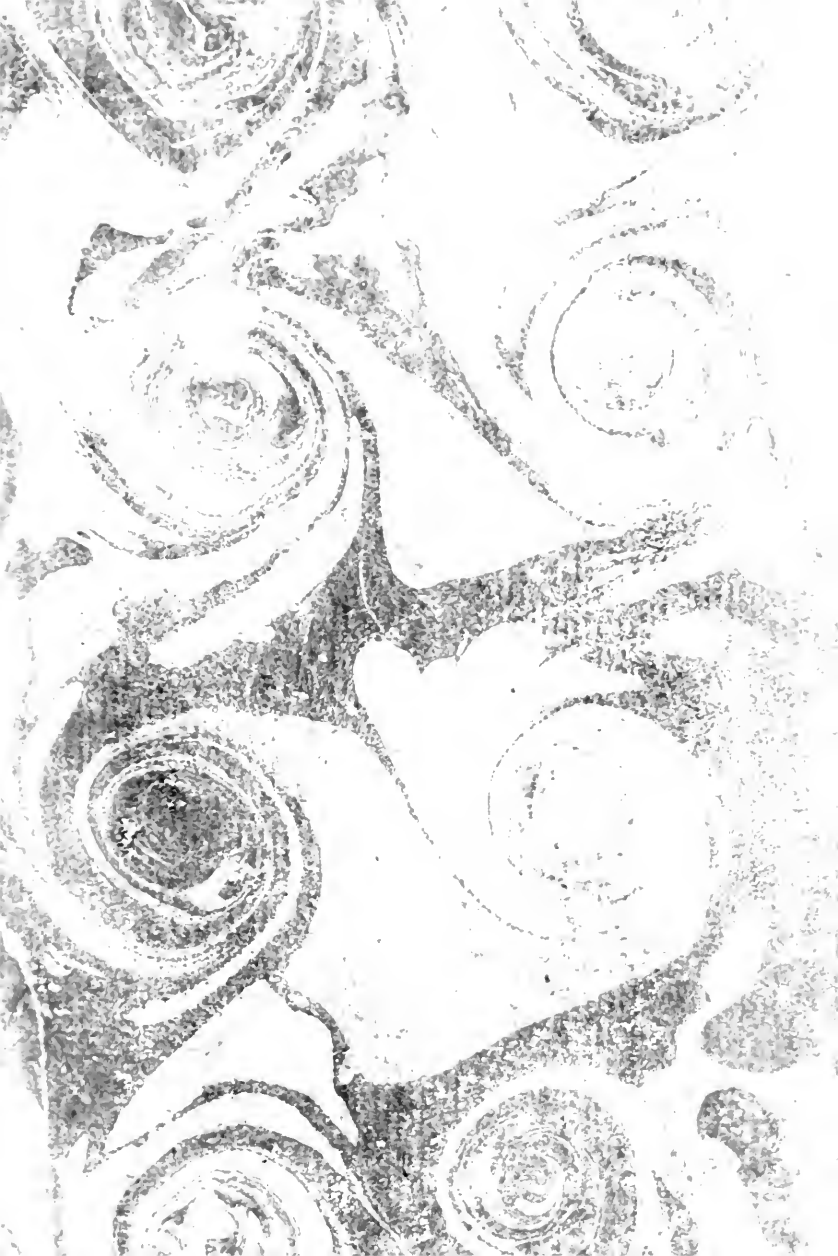




3 1761 03581 0118









1st view

1. 2. 3.

ROSALIE,

OU LA

VOCATION FORCÉE.



ROSALIE,
O U L A
VOCATION FORCÉE,
M É M O I R E S
D E L A
COMTESSE D'HES***.

P R E M I E R E P A R T I E.

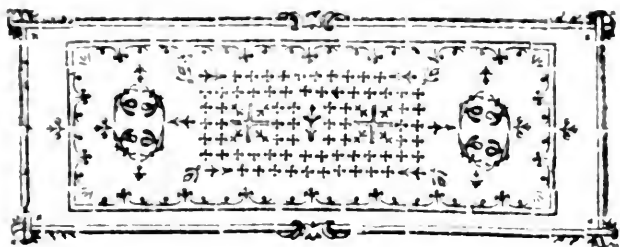


A A M S T E R D A M ,
Et se trouve à P A R I S ,
Chez J. F. B A S T I E N , Libraire, rue du Petit-
Lyon, Fauxbourg Saint-Germain.

M. D C C. L X X I I I.

PQ
1947
A2R6





ROSALIE,
OU
LA VOCATION FORCÉE,
MÉMOIRES
DE LA
COMTESSE D'HES***.

LETTRE PREMIÈRE.

*Rosalie de Saint - Clat *** , à
Henriette Hermann.*

Vos lettres, ma chère Henriette,
ont pour moi un charme inconceva-
Première Partie. A

ble ; je les trouve écrites du style dont se sert la véritable amitié , chaque terme y peint votre tendresse , leur choix prouve votre érudition , & chaque phrase annonce cette heureuse franchise , qui en caractérisant les cœurs vertueux , développe les beautés de l'ame d'une bonne amie.

Notre correspondance depuis votre départ est le seul bien dont j'ai jouï , & selon toute apparence le seul que je dois me promettre dans cette vie. L'indifférence de ma mere pour tout ce qui n'est pas son aîné m'annonce le sort qui m'attend : hélas ! trois de mes sœurs sacrifiées à l'intérêt. . . . puis-je me flatter , ma chere Henriette , que votre Rosalie ne sera pas la quatrième victime immolée aux desirs de faire un héritier ? Ces réflexions m'affligent , & se présentent sans cesse à mon esprit. L'obéissance que nous devons à nos peres est un devoir sacré ; je le respecte , pourrai-je le remplir ?

Dites-moi , ma chere , d'où me vient ce dégoût pour le Cloître ? Je n'avois que quatre ans , lorsque mon pere mourut ; des bras de ma nourrice je passai dans cette Abbaye , d'où je ne suis pas encore sortie quoique je sois dans ma quinzieme année. L'habitude... mais je crois que c'est elle qui est cause de ma haine. L'uniformité des Monasteres ne convient pas à tous les esprits , je me fais du monde que vous habitez l'idée la plus flatteuse ; tout ce qui n'est pas renfermé dans l'enceinte d'un Couvent me paroît heureux , l'état même le plus bas , oui , je le préférerois à ce triste asyle , mais serai-je consultée ? la force n'a-t-elle pas servi de vocation à mes malheureuses Sœurs ; trois d'elles n'ont pu survivre à leurs infortunes. Voilà , sans doute , où se terminera ma carrière. Vous êtes surprise de mes appréhensions : qui peut y donner lieu ,

dit ma chere Henriette ? Le voici , mon aimable amie.

Il y a huit jours que la femme qui ma nourri , vint à Son mari est Fermier de la Terre de * * *. Cette bonne femme a conservé pour moi une amitié vraiment maternelle , & à quoi je suis très sensible ; lorsqu'elle me quitta la derniere fois elle pleuroit amèrement ; je lui fis des questions , je la pressai pour savoir le sujet de son chagrin. C'est sur vous , ma chere Demoiselle , me dit elle , en sanglotant , que je répands des larmes ; là-dessus , elle ma raconté , que Madame de Saint-Clat * * *. qui a nourri elle-même son aîné , en a toujours été idolâtre ; que pendant la vie de mon pere , sa haine pour ses autres enfans , l'avoit forcé de les éloigner de la maison , pour les soustraire au caprice de leur frere dont ils devenoient les malheureuses victimes ; que deux ans avant

la mort de mon pere , il avoit fait sortir mes sœurs du Couvent ; que l'aînée étoit au moment de se marier , lorsque son Amant avoit été trouvé percé de coups , qu'il étoit mort de ses blessures ; que de Saint - Clat * * *. avoit été soupçonné d'être l'auteur de cette mort ; que mon pere n'avoit survécu que très - peu de tems à ce malheur , & que mes Sœurs avoient été forcées de se faire Religieuses , la même année. Voilà , ma chere amie , des motifs suffisans pour me faire trembler. Depuis que je suis instruite de ces cruels évènements , j'ai perdu tout espoir de tranquillité , une noire mélancolie s'est emparée de mon ame , je ne respire que le chagrin. Le sommeil n'est plus un repos pour votre amie ; les rêves les plus affreux , n'offrent à mon esprit agité que des spectres qui semblent m'attirer à eux ; une main puissante détruit les efforts que je fais pour m'en éloigner , & me

plonge dans des gouffres. Alors la frayeur m'éveille ; je crois à peine que c'est un songe , je crains d'y retomber , & le jour qui devoit détruire ces fantômes de la nuit , semble encore y ajouter de la réalité par mes réflexions. Ah ! ma chère amie , que n'êtes-vous ici , votre tendre amitié sauroit dissiper mes alarmes ; & vos conseil me donner des forces : hélas ! avant qu'il soit peu j'en aurai besoin. mes larmes m'empêchent de continuer. Adieu , ma chère Henriette , je suis à vous pour la vie.

*Rosalie de Saint-Clat * * *.*



L E T T R E I I.

A la même.

C O M M E N T , ma chere Henriette , vous exprimer la joie que je ressens depuis huit jours ? Oui , depuis huit jours je jouis de ce bonheur , dont la privation m'auroit coûté la vie : mes craintes sont dissipées ; l'expectative la plus flatteuse est aujourd'hui le seul point de vue que ma nouvelle situation me fait envisager : ce changement subit dans mon état , doit sa source à la mort du Président de * * * . mon cousin ; cette Charge vient d'être achetée par le Chevalier de Monteville , mon grand - pere maternel. Il a élevé deux de mes freres , l'aîné , qui porte le nom de Brinville , a fait de fort bonnes études , il suit le Barreau de-

puis quatre à cinq ans , c'est pour lui que mon grand pere a fait cette acquisition : il est ici depuis dix jours avec M. & Madame de Monteville , qui ont bien voulu l'accompagner pour se trouver à sa réception. Ma mere vint me prendre au Couvent le surlendemain de leur arrivée. Madame de Monteville, à qui je ressemble, m'accabla de carresses; mon grand pere, mon frere (j'entends le Président), y joignirent les leurs. Enfin , ma bonne amie , depuis cet instant , il ne s'en est passé aucun que je n'aie reçu des marques de bonté de ces trois cheres personnes.

Ma mere, par intervalle , semble se souvenir que je lui appartiens , mais c'est rarement. Mon cœur souffre de la contrainte où il est. L'air d'indifférence de Madame de Saint-Clat*** me pénètre & m'inspire une timidité qui tient de la crainte; c'est dans les bras de Madame de Monteville , que re-

naît ma confiance, & que mon ame s'ouvre à la joie. Je ne vous parle pas de Saint-Clat***, il est ici comme étranger, il paroît aux heures des repas. le reste de son tems est employé à la chasse; il n'a jamais, dit-on, eu d'autres occupations que celle de battre les chiens ou les Domestiques, aussi les uns & les autres lui paroissent-ils très-respectueusement soumis. Ma mere le consulte sur toutes choses. Je crois avoir remarqué qu'elle n'est point accoutumée à le contredire.

Ma sœur l'Hospitaliere vient d'arriver; a une figure charmante, elle joint les façons les plus aimables, c'est la premiere fois que je la vois: il y a dix ans qu'elle n'est venue ici, elle a été assez heureuse pour obtenir d'entrer dans la maison où elle est, sans cela elle auroit eu le sort des trois autres. Madame de Monteville parle de partir dans quinze jours ou trois semaines; elle m'emmène à Paris, où elle

fait sa résidence. Ma mere a fait beaucoup de difficultés pour y consentir , mon grand-pere les a levées en disant qu'il le vouloit. Depuis deux jours que la chose est décidée , il semble que j'ai des défauts que Madame de Saint-Clat ***. n'avoit pas remarqué avant. Son fils seconde de son mieux ses découvertes ; il cherche à me mortifier dans toutes les occasions. Je ne lui en veux pas , il n'aime que lui ; & je lui ressemble si peu , que je ne dois pas prétendre à partager ses inclinations. M. & Madame de Monteville semblent vouloir par leur tendresse me tenir lieu de celle dont le Ciel ma privée par la mort de mon pere ,... je n'ose soupçonner ma mere d'en manquer tout-à-fait pour moi , cela n'est pas dans la nature. Quand j'y réfléchis.... c'est un labyrinthe d'où je ne peux sortir. Si je consulte mon cœur , vous l'avouerez je , ma chere amie ? je n'y trouve pas ce plaisir

pur , délicieux , cette joie vive qui devoit le remplir , en m'approchant d'elle : mon ame , au contraire , est serrée à tous sentimens de satisfaction. Cet état me fait trembler , je suis sans doute criminelle , mais c'est malgré-moi. Je sens qu'une de ses carresses me feroit éprouver tout ce que je voudrois ressentir. . . pourrai-je jamais l'obtenir ?

Toute la Ville dîne aujourd'hui à la maison ; je m'accoutume assez bien au tumulte , j'y suis moins neuve que je ne l'aurois cru. Je vous quitte , ma chere Henriette , pour m'occuper de l'important objet de ma toilette , vous en connoissez l'utilité dans ce monde futile , il faut s'y conformer. Adieu , je suis tout à vous.

Rosalie de Saint-Clot * * *.



L E T T R E I I I.

A la même.

N O T R E départ, mon aimable amie, est fixé à Jeudi prochain, la joie que j'en ressens me fait rougir. Plaignez-moi, Henriette : au moment de quitter ma mere, sont-ce là les mouvemens qui devroient m'agiter ? Ses façons peuvent-elles me justifier ? Suis-je encore digne de votre estime ; pourquoi n'ai-je que du respect, & suis-je forcée à desirer ce qui est naturel dans les autres hommes ? Que de Saint Clat ***. est heureux ! il possède une tendresse pour laquelle je donnerois mon sang ; il en est indigne, ma bonne amie, il y répond par la plus noire ingratitude.

Il y a deux jours qu'une de ses chiennes mit bas, il étoit à la chasse,

d'où il ne devoit revenir que le lendemain ; ma mere qui ignoroit qu'il voulût garder tous ces petits animaux n'en laissa que deux & fit noyer le reste. Mon frere à son retour devint furieux, il monte dans son appartement, où j'étois, & l'accable d'injures les plus outrageantes : ah , Henriette ! maman veut se justifier , il eut l'insolence de la menacer. Je cours chez Madame de Monteville pénétrée de frayeur, je lui apprends ce qui se passe, nous volons au secours de ma mere ; son fils n'y étoit plus, & Madame de Saint-Clat * * *. m'accuse d'imposture, dit qu'elle ne fait ou j'ai pu inventer cette histoire : ma confusion étoit aussi grande que si j'eusse été coupable, je n'osai répondre, mes larmes couloient, Madame de Monteville m'ordonna de sortir ; je tremblois , elles resterent près d'une heure ensemble : je fus rassurée à l'heure du dîné par l'air de bonté de ma bonne-maman. Depuis

cet instant ma mere semble me regarder avec indignation : son fils est à la campagne. J'espere qu'il ne reviendra qu'après notre départ , sa vue me fait frémir. Et sa conduite ! Mon Dieu , qu'il feroit à plaindre s'il pouvoit réfléchir : que ma mere doit. . . . mais je m'oublie à chaque instant. Il me convient peu d'examiner une conduite que je dois respecter.

Dès que nous serons à Paris , je vous écrirai & vous ferai part de tout ce qui m'arrivera ; le plaisir que j'ai en m'entretenant avec vous , est le plus flatteur pour mon cœur : ne craignez pas que le commerce du grand monde me fasse oublier une amie que je préfère à tout l'univers ; pourquoi ces doutes qui offensent mon cœur ? bannissons-les à jamais de notre commerce , continuons à nous écrire , comme nous avons fait jusqu'à présent ; que nos lettres ne respirent que le sentiment qui nous anime ; que

cette tendre amitié , que nous avons vu s'accroître avec nos années se fortifie avec elles. Nous avons dit mille fois , que le bonheur consistoit à avoir un second soi-même pour lui voir partager nos peines & nos plaisirs ; il allége les premières , & multiplie les seconds. Henriette pourroit-elle renoncer à l'idée flatteuse de contribuer à la satisfaction de sa chère Rosalie ? je n'en peux éprouver de réelle que celle que votre amitié procurera à

*Rosalie de Saint Clat * * *.*



L E T T R E I V.

A la même.

A R R I V É E en cette Capitale depuis trois semaines, je profite du premier instant de liberté que j'ai pour m'entretenir avec ma chere Henriette ; je ne m'excuse point de ne l'avoir pas fait plutôt, vous êtes persuadée que la chose n'a pas été possible, ma tendre amitié vous est connue. Pour satisfaire à la promesse que je vous ai faite de vous instruire de tout ce qui m'arrivera, je vais vous raconter mon départ de La veille que je quittai cette Ville, ma mere me fit monter dans son appartement ; après m'avoir fait une très-longue mercuriale, sur mon mauvais cœur, qui avoit instruit Madame de Monteville d'une petite

vivacité de mon aîné , elle me fit un plus long discours encore , sur le respect que je dois à celui qui ose lui en manquer impunément. M. de Monteville vint interrompre le sermon , & j'en fus quitte : ma sœur l'Hospitalière partit le même jour pour retourner dans sa Communauté.

Au moment de monter dans la berline , pour me séparer de ma mère , elle me remit cinquante louis pour mes menus plaisirs ; elle m'embrassa avec une tendresse affectueuse , qui m'a coûté des larmes. C'est la première marque de bonté que j'en ai reçue. Je ne peux vous dire combien j'y ai été sensible, ce souvenir , extrêmement flatteur pour mon cœur , me pénètre de ce délicieux sentiment que j'ai tant désiré : vous , mon aimable amie , qui en avez toujours connu les douceurs , pour vos respectables parens , concevez facilement combien cette situation me rend heureuse.

M. & Madame de Monteville, dont les bontés pour moi augmentent à chaque instant, m'ont fait faire la route la plus agréable qu'il soit possible d'imaginer, & la plus intéressante pour l'esprit. Mon grand-pere qui a 60 ans, jouit d'une mémoire incroyable, chaque Ville, Village ou Hameau par où nous passions lui fournissoit des traits d'histoires, qui dépouillés de cette méthode ennuyeuse de l'école, deviennent plus instructifs par les expressions aisées, & le détail laconique & clair, que fait en faire un homme de lettres. Nous sommes arrivés le cinquieme jour de notre départ..... Nous étions attendus chez le Comte D'Hes * * *. frere de mon grand-pere, pour le soupé; leurs hôtels sont miroyens: je fus présentée sans cérémonie & accueillie de toute cette famille avec une tendresse, qui pénètre mon cœur de la plus vive reconnoissance.

Ces deux freres sont liés de la plus

intime amitié , leurs façons de penser n'est qu'une , cette conformité de caractère leur fait passer les jours les plus heureux ; la Comtesse , ma tante , vit avec Madamie de Monteville , comme son mari avec mon grand-pere. Ils n'ont qu'un fils , qui est veuf , il avoit épousé Mademoiselle D'Hor* * *. qui mourut en couche de son second enfant ; ils vivent tous deux : l'aîné , qui paroît d'une santé très foible , demeure avec son pere chez mon oncle ; le cadet qui est sorti des Pages depuis deux ans , pour entrer Lieutenant au Régiment de doit arriver dans peu : s'il pense comme le reste de sa famille , je serai tentée de croire , que la même âme peu faire agir & penser plusieurs corps à la fois. Que cette union est agréable ! la joie , le bon-sens , la raison , semblent avoir établi ici leurs empires. Tous nos plaisirs sont raisonnables , la plus saine morale y

procure cette satisfaction qui les fait goûter sans repentir.

Madame de Monteville m'a donné les mêmes Maîtres que j'avois au Couvent , de Danse , de Musique & de Dessin ; cela occupe une partie de mon tems , le reste est employé à la lecture & à la conversation , qui ne manque jamais de prendre ce tour agréable qui flatte en instruisant : le mauvais tems nous prive de la promenade ; je n'ai point encore été au Spectacle , que l'on dit être quelque chose de magnifique ; on veut avant me présenter dans différentes maisons ; le Tailleur qui me fait un corps est cause de tout ce retard ; Madame de Monteville m'a donné une Femme de-chambre & un Laquais à mes odres. Si je vous le dis ne croyez pas que c'est par vanité , c'est pour vous instruire combien je suis heureuse , sûre de la part que vous y prenez.

Je vous prie d'assurer votre chere maman de mon respectueux attachement. Celui que j'ai voué à l'aimable Henriette est sans bornes.

*Rosalie de Saint - Clat***.*

L E T T R E V.

A la même.

J'AI enfin été présentée , ma chere Henriette , dans ces cercles brillans dont mon imagination s'étoit fait l'idée la plus flatteuse ; pourquoi la réalité a-t-elle détruit cette idole que j'encensois sans la connoître. Est-ce faute de discernement ? Non , c'est par la juste comparaison que j'en ai faite , avec cette aimable & respectable société où je passe de si heureux momens , tels me paroissent les jours. Il y en a huit , que j'accompagnai la

Comtesse D'Hes ***. & Madame de Monteville, chez la Duchesse de***. les deux tiers de Paris y étoient, & devoient y dîner avec nous; il étoit tard quand nous arrivâmes, cela n'empêcha pas que votre pauvre Rosalie ne crût au bout d'un quart-d'heure, qu'il y avoit près d'un an qu'elle étoit dans cette maison; les louanges sur l'élégance de mes ajustemens furent prodiguées de la part de toutes les femmes; si j'eusse été aveugle, j'aurois imaginé que ma parure étoit fort extraordinaire; elle étoit du meilleur goût, il est vrai, mais toutes celles qui la louoient étoient mises comme moi, & je commençai à croire que cet instant étoit destiné à parler chiffon, & qu'une conversation plus raisonnable y succéderoit. Je prêtai mon attention aux hommes qui parlant tous à la fois, avec les mêmes acclamations, me firent retourner de tout côté pour voir le sujet de

leur étonnement ; croirez vous , Henriette , que j'en étois l'objet : tous mes traits reçurent un compliment en particulier , c'étoit à celui qui trouveroit l'expression la plus extravagante & la plus outrée ; je vous avoue que ce galimathias d'impertinences me déconcerta au point , que j'aurois préféré dans ce moment la compagnie de S. Clat ***. Enfin on se mit à table , & je m'aperçus , pendant le repas , que ce qui m'avoit si fort déplû , est le langage favori du beau monde ; je vous jure que je ne le parlerai jamais : à ces éternelles redites succéderent les cartes j'errai quelque-tems d'une table à l'autre , & me fixai à celle de la Duchesse avec qui Madame de Monteville faisoit sa partie ; je ne crois pas que je devienne joueuse , c'est une sorte d'amusement qui enlève un tems que l'on pourroit mieux employer , il devrait être banni des assemblées raisonnables ; car pour celle dont je

vous parle, il y est utile ; il vaut mieux , selon moi , ne rien dire , que dire des riens. Nous finîmes hier nos visites ; j'ai trouvé par-tout , mêmes propos , même vivacité , même étourderie ; les deux Sexes sont ici d'un fémillant & d'une légèreté à quoi rien ne ressemble ; la frivolité est l'esprit à la mode , réfléchir , feroit crier à l'anathême ; aussi trouve-t-on force gens à la mode : grace à mon caractère & à celui des chers parens chez qui je suis , je ne ferai jamais du nombre de ces automates ambulans.

J'oubliois de vous dire la surprise de la Duchesse de * * *. lorsque je lui fus présentée , & que Madame de Monteville lui eut dit que j'étois née en Province , que j'y avois été élevée : La chose est incroyable , s'écria-t-elle , c'est un prodige ! un phénomène ! elle est charmante , c'est un miracle de la nature ! C'est par d'aussi misérables propos que je fus reçue & congédiée ,
jugez

jugez , d'après cet échantillon , de l'agrément que procure ces fatigantes visites. J'en ai dit librement ma façon de penser à Madame de Monteville , il ma paru qu'elle est conforme à la sienne : Ce sont des visites de bienséance, me disoit-elle hier , à quoi on ne peut se refuser trois ou quatre fois par an, nous en voilà débarrassés pour quelques-tems.

J'ai écrit à ma mere ; elle vient de me répondre par un petit billet , renfermé dans une lettre à ma bonne maman : que je suis heureuse mon aimable , ma chere Henriette ; oui , j'ai la tendresse de cette mere ; de Saint-Clat * * * , ce malheureux que dis je, c'est mon frere , il n'en jouit pas seul , je la mérite , mon amie , par la mienne , par mon dévouement , mon respect. Oh ! ma mere , que ne pouvez vous lire dans le cœur de votre fille ! J'ai bien des remords , ma chere Henriette , quand je me rap-

pelle que j'ai osé soupçonner Madame de S.-Clat ***. Brûlez ces indignes lettres que mon cœur désavoue : pourrai-je jamais perdre le souvenir d'une ingratitude qui outrage la nature ? Les apparences , devois-je m'y livrer ? Ces réflexions sont bien mortifiantes pour votre amie : si vous avez instruit votre chere maman de ce que je pensois il y a quelques mois , faites-lui part de mon repentir. C'est la seule chose qui peut me mériter son estime. La vôtre , ma chere amie , après mes parens , est ce que j'ai de plus cher.

Rosalie de Saint-Clat ***.



L E T T R E V I.

A la même.

J E ne peux , ma chere Henriette , attendre une de vos lettres pour vous faire part du nouveau spectacle qui tient encore , quoique passé , l'ame de votre amie dans une enchantement que le sommeil n'a pu dissiper : Dites-moi , Henriette , avez-vous l'idée d'un bonheur où notre ame semble se multiplier pour porter à chacun de nos sens en particulier , un trouble dont l'impulsion délicieuse suspend toutes les facultés physiques , pour nous plonger dans un ravissement qui ne peut s'exprimer ? Allez à l'Opéra , ma chere amie , & vous éprouverez , comme moi , ce plaisir que la foiblesse de mes crayons ne peut rendre qu'imparfai-

tement. Que je vous plains d'être privée d'un aussi beau spectacle ! j'y fus hier pour la première fois. Le Comte d'Hes***, donnoit la main à Madame de Monteville , & son fils rendoit cet office à votre amie.

Arrivés dans la loge de ma bonne maman , mes regards furent éblouis de la magnificence & de la somptuosité d'une foule de spectateurs dont l'ensemble offroit à la vue étonnée toutes les richesses de la nature perfectionnées par les Arts , qui avoit fait autant de chef-d'œuvres , qu'il y en avoit eu d'employés à travailler ces différentes productions.

L'orchestre qui commença à préluder , me tira de mon admiration , que dis-je, elle ne fit que changer d'objet. La toile se leva ; on donnoit les *Fêtes de Paphos* : l'ouverture la plus brillante , l'harmonie la plus mélodieuse , firent bien-tôt passer dans mon ame un trouble délicieux ; j'étois

hors de moi-même , j'éprouvois tous les sentimens que je voyois exprimés. Je versois des larmes que le plaisir faisoit couler ; Madame de Monteville , qui s'en apperçut , me demanda si je me trouvois mal. Cette question me rendit à moi-même ; je lui dis que je n'étois pas bien , que j'éprouvois une agitation extraordinaire , & que je ne sçavois à quoi l'attribuer : C'est à la nouveauté des choses que vous voyez , me dit cette Dame en souriant : remettez-vous Rosalie ; c'est ici l'ouvrage de l'art.

Vous seriez-vous imaginée , ma bonne amie , que le mécanisme puisse agir avec autant de force sur nos sens ? Cette aventure m'a tenue éveillée une partie de la nuit : quand je me la rappelle , elle me redonne une émotion qui tient de l'enchantement ; si la réflexion ne venoit à mon secours , je croirois qu'il y a de la magie dans tout ce que j'ai vu ; & vous , Hen-

riette , qu'en pensez - vous ? que ma lettre est un radotage : vous vous trompez , la chose est aussi vraie que la tendre amitié que je vous ai vouée , &c.

Rosalie de Saint-Clat * * * .

P. S. Le Chevalier Dorbigni , petit-fils du Comte d'Hes * * * . mon oncle , doit arriver samedi prochain ; il est attendu de toute notre famille avec une joie qui me donne une haute idée de son mérite : ma bonne maman , dit qu'il est grand Musicien ; vous sçavez à quel point j'aime ce talent , son frere joue parfaitement du violon ; nous ferons les concerts les plus agréables. Que mon Henriette ne peut elle y faire sa partie , ils seroient délicieux pour mon cœur : donnez-moi plus souvent de vos nouvelles. Mille tendres assurances de mon respect à vos chers parens.

L E T T R E V I I.

*Henriette Hermann , à Rosalie
de Saint-Clat * * *.*

JE partage bien véritablement , mon aimable Rosalie , le bonheur dont vous jouissez dans la tendre amitié d'une famille qui sçait rendre justice à votre mérite.

Mon cœur qui ne pourroit être satisfait si vous étiez malheureuse , a ressenti plus d'une fois la peine que devoit vous causer l'indifférence de Madame de Saint-Clat * * *. j'étois instruite avant vous de son amitié pour son aîné , & du sort déplorable de vos infortunées sœurs qui en étoit la suite ; j'ai dû ces connoissances à notre Maitresse des pensionnaires ; vous sçavez qu'elle est ma pa-

rente , & qu'elle m'honorait d'une tendre confiance : mes craintes pour vous redoubloient avec l'âge : sortie du Couvent , & rentrée dans le sein de ma famille ; c'est dans celui de maman , que je répandois mes appréhensions : cette respectable amie de votre Henriette , ma digne mere , essuyoit les larmes que l'amitié me faisoit répandre ; elle me consolait de l'espérance que votre sort pouvoit changer. Je ne doute pas qu'avec le tems Madame de Saint-Clair * * *. ne devienne ce qu'elle auroit dû être. Ne soyez point inquiète sur l'effet qu'ont pu produire quelques-unes de vos lettres ; ma mere les a toutes vues , elle vous plaignoit ; votre repentir , sur une chose si naturelle , lui cause de l'admiration ; elle me charge de vous assurer de sa tendre amitié.

La peinture que vous me faites des cercles où vous avez été présentée , entraîne , ma chere amie , à des réflé-

xions bien tristes pour l'humanité.

Comment des êtres raisonnables peuvent-ils renoncer à cette faculté de l'ame , par laquelle seule nous existons ? La raison , ce présent de l'Etre-suprême , qui nous rend le plus parfait de ses ouvrages , peut-elle approuver des plaisirs d'étiquette , & recevoir l'art de s'ennuyer méthodiquement ? Félicitons-nous , Rosalie , d'être avec des parens , qui ne sont que spectateurs réfléchis d'un tourbillon semblable à ces météores dont l'éclat ne brille qu'un instant , qui se dissipe & s'anéantit à nos yeux : tels sont les gens à la mode , tout chez eux n'est que fumée.

Cette respectable union qui regne entre vos familles est l'image de la nôtre : tout respire ici la joie & la satisfaction. Amis de nos domestiques , qui sont nos semblables , ils se souviennent qu'ils sont non inférieurs par la reconnoissance que leur inspi-

rent les bontés de mon pere ; nos vasseaux , lorsque nous sommes à la campagne , viennent au château avec cette liberté qui naît de la confiance ; riche de ce que nous possédons , mon pere se plaît à soulager & à répandre ses bienfaits sur tout ce qui l'environne. Il y a dix ans qu'il a quitté le service , & qu'il vit heureux au milieu d'une famille & de quelques amis dont il est adoré. Votre Henriette , ma chere amie , coule les jours les plus fortunés ; si la crainte d'un mariage , que je crois entrevoir & qui m'éloigneroit de ces chers parens peut ne pas se réaliser , je serai la plus heureuse créature qu'il soit possible d'imaginer ; ce n'est pas que l'on force mon inclination , (mais le parti paroît convenir) pourrai-je avoir d'autre volonté que celle d'un pere & d'une mere à qui je dois le bonheur dont je jouis ? je n'ai , comme vous sçavez , ni frere ni soeur , & quand j'en aurois ne suis-

je pas certaine de leurs tendres affections : cet éloignement même m'en est une preuve ; ils consultent tout ce qui peut contribuer à me faire un sort digne de leur tendresse.

Le détail de ce que vous avez éprouvé à l'Opéra , me paroît fort extraordinaire : je conçois parfaitement, que la vue peut être éblouie à l'apparition des trésors immenses rassemblés dans un si petit espace ; l'art qui les a perfectionnés , attire notre admiration ; les bougies , le lieu , l'ordre des grandes assemblées , qui ont toujours quelque chose de majestueux ; la nouveauté de toutes ces choses , dis-je , doivent causer de l'étonnement , je le crois. Les décorations , la musique , peuvent nous faire éprouver un plaisir délicieux , mais à craindre , lorsque nous nous y livrons sans réflexion. En aviez - vous fait , Rosalie , quant vous fûtes à l'Opéra ? Non , ma chere amie , sans cela , votre

ame eût été à l'abri de cet enthousiasme , qui vous a empêché de voir & de sentir des beautés de détail , bien plus intéressantes pour l'esprit & le goût. Je ne doute pas que l'excellente morale que vous fit Madame de Monteville , en vous disant que tout ce que vous voyiez étoit *l'ouvrage de l'art* , ne vous ait donné de l'état que vous avez éprouvé , les mêmes idées qu'elle m'a fourni ; je ne vous fais point d'excuse de ma liberté à vous dire ce je pense , c'est un des attributs de l'amitié & ce qui en fait les délices , depuis long-tems nous en connoissons les douceurs. Celle que je vous ai vouée durera autant que votre

Henriette Hermann.



L E T T R E V I I I.

*Rosalie de Saint - Clat * * *. à
Henriette Hermann.*

I L est arrivé , depuis huit jours , ce Dorbigni que je vous ai annoncé par ma dernière lettre : ah ! Henriette , devois-je m'y attendre ? que le cœur de votre amie a ressenti de choses dans un si court espace. Je crois vous avoir dit , que le Chevalier est petit fils du Comte d'Hes * * *. & qu'il est Lieutenant au Régiment de il vient passer ici son quartier d'hiver. Nous étions chez le Comte lorsqu'il arriva : après avoir rendu ses respectueux devoirs à sa famille & à mon grand-pere , il vint à Madame de Monteville , auprès de qui j'étois , il l'embrassa , & me regardant avec une

attention qui marquoit de la surprise & j'ose dire de l'admiration , il parut embarrassé : C'est votre cousine de Saint Clat * * *. lui dit la Comtesse d'Hes* * *. Vous n'osez , je crois , l'embrasser , lui répéta sa bonne maman , voyant que son embarras redoubloit ? Il est vrai , Madame , répondit le Chevalier , que peu accoutumé à voir d'aussi belles choses , je leur rendois hommage , sans me croire assez heureux pour être leur parent. Cette réponse , & l'air dont il la fit , fit rire tout le monde ; il m'embrassa , je rougis : je remarquai une émotion sur sa physionomie qui flatta mon cœur : on se mit à table , le Chevalier étoit à côté de moi , il parla peu : mais que ces yeux me dirent de choses ; un mouvement involontaire m'obligeoit à le regarder ; entraîné par le même ascendant , il ne voyoit que moi : je baissois les yeux quand je rencontrois les siens , & les relevois aussi - tôt pour les re-

baïſſer encore : que la nuit qui a ſuccédé à ce ſoupé , fut différente de toutes celles que j'avois paſſées juſqu'alors.

Tous les traits du Chevalier ſe tra-
cerent dans mon imagination avec
une vivacité qui me les rendoit comme
ſ'il eût été preſent : mon cœur en
recevoit l'empreinte avec un plaïſir
qui lui étoit inconnu. Sa figure ,
ma chere Henriette , eſt charmante ,
les graces de la plus éclatante jeu-
neſſe ſont répandues ſur toute ſa per-
ſonne ; il a ce tour aïſé de converſa-
tion , qui eſt la ſuite d'une bonne
éducation ; ſes expreſſions ſont ſimples
mais brillantes ; ſon air noble ſem-
ble plutôt annoncer la grandeur de
ſon ame , que celle de ſon origine.
Tel eſt , mon amie , ce Dorbigni qui
trouble mon repos : dès l'inſtant que
je l'ai vu , tous les jours depuis celui
qu'il eſt arrivé , ſe ſont paſſés , de ma
part , avec des agitations continuelles

Mon émotion , quand je le vois , est extrême , à peine ai je la force de la lui cacher. Il éprouve les mêmes mouvemens ; sa timidité en m'abordant ; ses regards mal assurés..... sa voix entrecoupée par des soupirs , son attention à me chercher ; tout m'annonce un sentiment , qui est dans mon cœur. Ah ! Henriette , que ce sentiment est délicieux ! pourquoi ne puis-je m'y livrer ? hélas ! que je crains.... cruelles réflexions ! Il ne peut être à moi , il est cadet. . . . son nom ma fortune , ne peuvent le soutenir avec dignité. Plaignez votre malheureuse Rosalie , mon cœur , c'est-à-dire mon ennemi , est. . . J'entends du bruit. c'est Dorbigni , je vous quitte.

Oh ! mon amie , que viens-je d'éprouver ! c'étoit le Chevalier : il est entré avec cette timidité qui annonce le respect. . . Je suis restée interdite , je serois cette lettre. Je vous dé-

range, Rosalie, m'a-t-il dit : voulez-vous que je me retire ? Je l'ai regardé ; la tendresse, la crainte s'exprimoient tour à tour dans ses regards ; un doux frémissement s'est emparé de mon ame, je ne pouvois répondre ; il s'est jeté à mes genoux. Rosalie, m'a-t-il dit, ma chere Rosalie (sa voix étoit tremblante), approuvez-vous mes vœux ? mon cœur n'en peut plus former que pour vous ; je vous adore depuis l'instant que je vous ai vue, ayez pitié d'un homme dont vous allez faire la destinée... Il s'est tu. Emue, hors de moi-même, j'éprouvois un trouble délicieux, je jouissois de celui du Chevalier. Il a lu dans mes yeux l'agitation de mon ame ; il me pressoit de lui faire cet aveu qui met le comble à la certitude, & j'allois.... Nous avons entendu marcher dans mon antichambre, il s'est relevé avec précipitation, c'étoit son frere ; ils sont sortis. Ah !

Henriette , je ne peux vous représenter ce qui se passe au - dedans de moi ... le plaisir d'être aimée... le trouble... la confusion , la crainte... la confiance.... tous ces sentimens se succedent dans mon cœur. Recouvrerai-je jamais ce calme que j'ai perdu ; hélas , je suis si foible ? ... non je n'ose le desirer. Que je suis peu d'accord avec moi-même ! mon amie , ma chere Henriette , plaignez la malheureuse Rosalie.

Dérobez cette lettre aux yeux de votre chere maman ; que penseroit-elle ? & , vous-même , quel jugement allez-vous porter sur mon compte ? Mais d'où me viennent ces appréhensions ? suis-je donc criminelle ? l'est-on en aimant ce qui est aimable ? ce sentiment n'est-il pas en nous ? pourquoi combattre ce qui est naturel. Adieu, ma chere Henriette , mon cœur & ma raison peuvent être en mésintelligence pour ce qui concerne Dor-

bigni, ils seront toujours d'accord sur la tendre amitié que j'ai pour vous.

*Rosalie de Sainte Clat * * *.*

P. S. Donnez-moi plus souvent de vos nouvelles ; celle de votre mariage m'inquiète. La fortune ne suffit pas pour être heureux.

LETTRE IX.

*Rosalie de Saint-Clat * * *. à
Henriette Hermann.*

IL est à peine cinq heures du matin , & me voici déjà occupée à vous écrire : c'est dans le sein de l'amitié qu'existe les plaisirs solides & réels. Oh ! Henriette, que d'étranges choses j'ai à vous raconter , tout ici est plongé dans le deuil & la tristesse : mon ame en proie

à mille déchiremens , laisse à peine à mon esprit la faculté de s'exprimer. Et mes larmes ! jugez mon amie si on eut jamais plus sujet d'en répandre. Il y a huit jours que le Comte d'Hes*** , avec toute sa famille , dînèrent ici ; nous passâmes la journée la plus agréable ; nous eumes le soir un Concert charmant , le cœur de votre Rosalie nâgeoit dans la joie ; hélas ! qu'elle a peu duré. Je me couchai tard : dès que je fus endormie , je crus voir le Chevalier qui étoit à mes genoux , il me juroit l'amour le plus tendre : son père entra , & ne parut pas surpris de son attitude , il me regarda avec bonté : Tout est prêt , me dit-il , on vous attend. Nous nous levâmes pour le suivre , je m'apperçus que le Chevalier étoit extrêmement paré ; j'allois lui en demander la raison , lorsque je vis le Notaire de mon grand-père qui lui présenta un papier , qu'il signa ; il me le montra , c'étoit notre Contrat de

mariage ; je le signai avec joie : nous partîmes pour aller recevoir la Bénédiction Nuptiale , nous étions seuls & à pied. Occupés de notre bonheur , nous allions entrer dans l'Eglise , qui paroissoit parée pour cette cérémonie , lorsqu'un grand bruit me fit retourner ; c'étoit un enterrement ; je me reculai , il entra dans l'Eglise qui se trouva alors tendue en noir , & fort peu illuminée. Dorbigni & moi suivîmes la foule. J'étois surprise de ne point voir le deuil , quand tout-à coup je m'appergus que quatre hommes emmenoient le Chevalier , qui faisoit tous ses efforts pour se débarrasser : je l'appellai , il me tendoit les bras ; je vouloit aller à son secours , je me sentis saisir par-derriere & entraînée du côté du cercueil ; je voulois crier , ma voix expiroit sur mes lèvres. Je ne vis plus le Chevalier , je ne voyois pas ceux qui me tenoient , ils me coucherent dans ce cercueil : le mort me prit en-

tre ses bras. Ma frayeur fut si grande que je m'éveillai. J'étois tout en nage : je ne pus me rendormir que plus de deux heures après ; mais , que devins-je , lorsque livrée de nouveau aux erreurs des songes , il me sembloit que j'étois attachée , avec de grosses chaînes , à un poteau qui étoit au milieu d'un sépulchre. La foible lueur d'une lampe , qui sembloit prête à s'éteindre , augmentoit encore l'horreur de ce lieu. J'étois glacée d'effroi , la lampe parut se ranimer & me fit distinguer , à quelques pas du poteau où j'étois , un homme dans la même situation où je me trouvois ; je me sentis un mouvement de joie à cette vue : c'est une consolation pour les malheureux de ne pas être seuls. Je voulus parler , je n'en avois point la force ; ma voix s'éteignoit sans rendre de sons. J'agitai mes chaînes , le bruit qu'elles firent le fit retourner , il me regardoit quand tout-à-coup je le vis tomber mort : je sen-

tis la douleur la plus forte. J'aurois voulu aller à son secours, je me sentoïis affoiblir , je crus que j'allois le suivre , quand une grande lumiere vint frapper mes yeux ; je me relevai pour voir d'où elle partoît ; un enfant étoit à mes côtés portant un flambeau , tandis qu'une femme , dont les traits & l'air majestueux , en inspirant la confiance , faisoient naître le respect , étoit occupée à rompre mes chaînes ; ce fut l'ouvrage d'un instant ; elle me fit signe de la suivre : nous parvinmes par un fort mauvais chemin , dans une chambre où je vis le Chevalier , il étoit pâle & sanglant , je courus à lui ; quelle fût ma douleur , quand je le vis s'éloigner de moi , en s'arrachant le cœur qu'il jeta à mes pieds. Je m'éveillai , il étoit jour , mes larmes couloient malgré moi ; de tous les objets qui m'avoient frappé , le dernier étoit celui qui me pénétoit le plus.

Que signifient ces songes , me disois-je , m'annoncent - ils quelques malheurs ? la journée d'hier n'a rien eu que d'agréable pour moi , qui peut avoir donné lieu à ces fantômes du sommeil ? Je me rappelai mon premier rêve , l'impression qu'il avoit fait sur moi , ne m'en fit pas oublier la plus petite circonstance ; à quelles cruelles réflexions ne me livrai-je pas ! elles subsistent aujourd'hui avec plus de force que jamais. Je suis persuadée , ma chere Henriette , que ces rêves étoient un avertissement secret du malheur qui alloit arriver , & que je n'avois garde de prévoir. Il étoit tard lorsque je me levai , Madame de Monteville vint dans ma chambre , j'eus à peine le tems d'essuyer mes larmes , elle vit que j'en avois répandu : Qu'avez-vous , ma chere Rosalie ? me dit cette tendre mere , êtes-vous malade ? vous avez pleuré. Je l'assurai que je me portois bien : mais que
j'avois

j'avois fait un rêve qui m'avoit si fort effrayée , que je pleurois en m'éveillant , & qu'il m'en restoit un fond de chagrin dont je n'étois pas maîtresse.

Je m'habillai , le dîné étoit à peine commencé , qu'un laquais du Comte d'Hes * * * . vint hors d'haleine , nous dire , que son maître se mouroit : nous y fûmes , toute la maison étoit plongée dans la douleur , une attaque d'apopléxie avoit pris au Comte en se mettant à table ; il donnoit des signes de vie , quoiqu'il neût pas encore repris connoissance. Le silence du Médecin nous faisoit trembler. Il revint à lui vers le soir ; il ne pouvoit parler. La Comtesse fondoit en larmes , au chevet de son lit ; mon grand-pere étoit dans la ruelle , sa douleur n'éclatoit pas en gémissemens , elle étoit muette : le Comte d'Hes * * * . fils du malade , sembloit anéanti de la perte qu'il se voyoit au moment de faire. Ces deux fils pleuroient leur

grand-pere & leur ami ; Madame de Monteville & moi mêlions nos larmes avec les leurs. Mon oncle fit entendre qu'il vouloit se confesser ; on fit entrer un Prêtre qui avoit été averti , nous les laifsâmes seuls ; au bout d'un quart-d'heure , il nous appella : on lui donna l'Extrême-Onction. Madame de Monteville avoit emmené la Comtesse dans son appartement , pour ne pas la rendre témoin d'une cérémonie trop douloureuse pour le cœur d'une épouse ; lorsqu'elle fut achevée , le malade parut mieux , ma grande - mere revint avec sa belle-sœur. Nous étions tous autour de son lit , il nous regardoit les uns après les autres ; il arrêta les yeux sur son fils , & les fixant ensuite sur ses deux enfans , il fit un mouvement pour soulever le bras ; mon grand - pere comprit qu'il vouloit leur donner sa bénédiction , ils se mirent à genoux en étouffant leurs sanglots ; je m'y

jettai , il remarqua mon action , & me bénit après eux : Ce cher malade nous fit signe de nous mettre en prieres , le Confesseur disoit tout haut ce que nous répétions à voix basse ; la Comtesse penchée sur le lit de son époux , fondonoit en larmes ; mon grand-pere tenoit une main de ce cher frere , lorsqu'un grand cri que fit ma tante , nous fit relever avec précipitation pour aller à son secours ; elle étoit évanouie sur le visage de son époux qui rendoit les derniers soupirs : la nature fit en lui un effort , il prononça : ah ! mon épouse . . . ah ! mon frere ! . . . je vous quitte ! . . . mon Dieu ! . . & il expira.

On avoit emporté la Comtesse dans son appartement , Madame de Monteville l'avoit suivie , j'étois encore dans la chambre du mort avec mon grand-pere , qui vouloit en faire sortir le Comte & ses deux fils , lorsqu'il perdit connoissance & tomba de

sa hauteur ; je jettois les hauts cris , nous le fîmes revenir , il a été saigné : cet accident , selon toute apparence , n'aura pas de suite.

Depuis ce fatal événement , ma chere Henriette, notre maison est dans la douleur , la Comtesse est inconso-
lable ; cette cruelle circonstance , à la suite des rêves affreux que je viens de vous raconter , ajoute à ma tristesse les craintes les plus terribles ; si le reste alloit se réaliser , pourrois-je survivre à tant de maux ? l'idée seule m'en fait trembler ! Je n'ai qu'un moyen , ah ! mon amie , qu'il va m'en coûter , c'est de renoncer aux douceurs d'être aimé du Chevalier , la raison , & son intérêt l'exigent. Heureusement que je ne lui ai pas fait l'aveu des sentimens qu'il m'a inspirés ; j'ai résisté au penchant qui me portoit à lui avouer ma foiblesse, je m'en félicite ; je crois qu'il ma deviné ; mais la conduite que je me propose de tenir

lui persuadera qu'il s'est trompé , & peut-être que le tems me rendra à moi-même : Est-il possible, Henriette , que le cœur s'enflâme en si peu de tems ? avant l'arrivée de Dorbigni , je n'avois pas la plus légère notion de cette fatale passion , puissiez-vous n'en faire jamais la cruelle expérience : adieu , mon amie , le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous , m'empêche de m'appercevoir que cette lettre est sans fin. Je suis tout à vous ,

Rosalie de Saint - Clot * * * .



L E T T R E X.

*Henriette Hermann , à Rosalie de
Saint-Clat * * * .*

LE portrait que vous me faites , ma bonne amie , dans votre avant dernière lettre , du Chevalier Dorbigni , m'a fait verser des larmes : votre cousin , ma chere Rosalie , est pour vous un homme d'autant plus dangereux que son éducation , l'a garanti des vices qui défigurent les plus heureux naturels. Vous me demandez des conseils , je ne peux vous en donner d'autres que ceux que votre raison vous indique. S'il ne peut être à vous , quelles sont donc vos prétentions ? Vous devez , ma chere Rosalie , bénir les circonstances qui vous ont déterminée à lui cacher pour toujours vos sentimens ;

c'est le seul remede qui puisse faire son effet. Vos rêves ont quelque chose de bien effrayant ! La mort du Comte d'Hes * * *. est un de ces coups terribles , qui frappent d'autant plus que c'est la chose à quoi l'on se prépare le moins , quoique la plus inévitable. Vous devez des larmes à sa mémoire , la religion doit seule les effuyer : mon amitié vous est connue , Rosalie , elle doit vous persuader de la part que je prends à tout ce qui peut vous arriver. Cette même amitié exige une confiance entière ; je la trahirois & serois indigne de celle que vous me témoignez , si je vous cachois que je n'ai point exécuté vos ordres , dans la défense que vous m'avez faite de ne pas montrer votre avant-dernière lettre à ma mere : elle l'a vûe , Rosalie , n'en foyez pas allarmée. Vous me demandiez des avis , mon peu d'expérience m'empêchoit de vous en donner ; vous en aviez besoin , j'ai eu

recours aux lumieres de cette amie de votre Henriette: elle vous a plaint, elle le fait encore; elle craint que la résolution où vous êtes de cacher vos sentimens au Chevalier ne soit au-dessus de vos forces: Votre amie, me dit ma mere, n'est qu'effrayée par un songe que la réflexion détruira. La mort de son oncle, semble la livrer à l'erreur en lui persuadant quelle en a été avertie, à mesure que sa douleur se dissipera, elle sera convaincue que c'est l'effet du hasard; & ces appréhensions en s'évanouissant, la livreront à une passion dangereuse: elle ne peut en prévenir les suites, qu'en instruisant Madame de Monteville des dispositions où elle se trouve; cette respectable Dame lui donnera des conseils, & les moyens de les exécuter. Voilà, ma chere, l'avis de ma mere: c'est son amitié pour vous qui l'a dicté.

Je vais maintenant vous dire ce

qu'une pareille confiance peut opérer, du moins je le crois. Vous êtes infiniment chère à Madame de Monteville; elle est puissamment riche; le Chevalier est son petit-neveu; votre mere est seule héritière de ses biens; ils doivent donc un jour vous revenir: elle vous a sortie du Couvent; elle vous a prise chez elle, son intention est de vous faire un sort. Ne peut-il pas arriver... vous m'entendez, Rosalie, c'est alors que ce sentiment seroit délicieux; ne peut-il pas arriver, dis-je, que M. & Madame de Monteville donne les mains à votre mariage avec ce Dorbigni, qui nous cause tant de crainte, & que nous aimons malgré nous? Convenez que j'ai des idées qui sont merveilleuses? Je les ai communiqué à ma mere, elle ne m'a rien dit; mais elle lit à mesure que j'écris, & elle ne me dit pas d'effacer; or la chose est possible. Le pere du Che-

valier ne peut s'opposer à cette alliance , la bonne intelligence qui règne entre vos maisons doit vous faire tout espérer. Cette idée , ma bonne amie , me donne une satisfaction qui ne pourroit augmenter que par la réussite , ne tardez pas à m'apprendre de si heureuses nouvelles.

Mes craintes sur l'établissement que je vous ai marqué se présenter , sont dissipées par la mort du Marquis : j'en ai été fâchée par le peu de tems qu'il a eu pour se préparer à ce grand voyage , il est mort subitement : il est une autre personne , Rosalie , aux jours duquel je m'intéresse un peu plus , il a les même vues que le premier , & je n'ai pas les mêmes craintes. Si vous n'étiez aussi fort dans les pleurs , je me mêleroie de vous faire un portrait , mais je veux attendre que votre ame , livrée à la joie , puisse prendre part à ma satisfaction ; elle ne sera réelle que

quant vous la partagerez sans trouble.
Mes sentimens vous sont connus.

Henriette Hermann.

L E T T R E X I.

*Rosalie de Saint - Clat * * * , à
Henriette Hermann.*

IL y a un siècle , mon aimable Henriette , que je ne me suis entretenue avec vous ; n'accusez pas mon amitié de ce retard , & soyez persuadée que la chose n'a pas été possible , puisque je ne l'ai pas faite. Avant de vous dire ce qui m'en a empêché , je vous prie , Henriette , de faire mes très-humbles remerciemens à votre chere maman , du conseil qu'elle a bien voulu me donner ; je ne l'ai point encore suivi :

que cet aveu me coûteroit ! j'espère avoir assez de force pour m'en dispenser ; je conserve les mêmes sentimens pour Dorbigni , mais j'en suis assez maitresse pour les lui cacher ; ma conduite avec lui n'a rien d'affecté , & , sans lui marquer de l'indifférence , j'évite de lui témoigner de l'amitié : je n'ose le fuir , mais j'ai soin que nous ne soyons jamais sans témoins. L'arrivée de ma mere , qui est ici depuis quinze jours , paroît avoir rallenti ses démarches : il est extrêmement rêveur ; je le crois changé. Ah ! mon amie , de quoi ofai-je m'entretenir ? tandis que j'ai eu tant de sujet de chagrins depuis que je ne vous ai écrit. La Comtesse d'Hes*** , ma chere Henriette , a été à toute extrémité , pendant trois semaines les Médecins ont désespéré de ses jours ; elle nous est rendue , & la douleur s'écarte de notre maison à mesure que ses forces reviennent. Madame de Saint - Clat*** paroît af-

sez indifférente à mes careffes. Celles que je reçois continuellement de M. & de Madame de Monteville semblent donner de la jalousie à de St Clat***, car il est ici, & doit y rester tout le tems que ma mere y fera ; il paroît vouloir se lier d'amitié avec le jeune d'Hes*** : je ne fçai s'il y réussira , leurs inclinations ne sont pas les mêmes , à moins que ce ne soit pour la chasse. Depuis que ma tante se porte mieux , c'est - à - dire depuis dix ou douze jours , nos petits concerts ont recommencé ; cela paroît suspendre un peu la force de sa douleur & celle de mon grand-pere.

Mon frere le Président est marié depuis peu , il attend les vacances pour venir ici avec ma belle - sœur ; ma mere la dit fort aimable , elle est de mon âge.

Comment , Henriette ! il est une personne aujourd'hui duquel vous vous intéressez un peu plus qu'à ce pauvre

défunt, dont vous me paroissez toute consolée, & vous retardez de me faire un portrait qui m'est cher, puisqu'il est digne d'être peint par l'aimable Henriette? Croyez-vous, mon amie, que je verrois d'un œil jaloux votre félicité ou avez-vous craint de me causer des peines par la comparaison que je pourrois faire de votre passion avec la mienne? Non, mon amie, vous me connoissez mal, tout ce qui peut vous rendre heureuse me donnera de la joie. Ne tardez-donc pas à m'informer de ce qui vous intéresse; que je vous serve d'exemple, je n'ai pas balancé à vous montrer toute la foiblesse de mon cœur. Je peux lui donner ce nom, puisque la raison la défavoue, j'espère qu'elle sera la plus forte, & que je recouvrerai ma tranquillité. Adieu ma chère, ma très-chère amie.

Rosalie de Saint-Clair * * *.

L E T T R E X I I .

A la même.

CONNOIS-TOI toi-même, est une leçon bien difficile, ce n'est que par une longue étude qu'on peut parvenir à cette connoissance utile : hélas ! ma science est venue trop tard. Ah ! Henriette, j'ai trop compté sur moi-même, votre chere maman l'avoit prévu ; un instant, un seul instant a suffi pour rompre toutes mes résolutions. Dorbigni sait que je l'aime, je lui ai dit & répété. Apprenez, ma chere amie, comment cette aveu m'est échappé.

La conduite que j'ai tenue avec lui, depuis la mort du Comte d'Hes***, auroit rebuté tout autre ; je l'évitois avec le plus grand soin ; attentive sur moi-même, je commandois à mes re-

gards ; c'étoit beaucoup : trop heureuse si j'avois pû de même commander à mon cœur. Dorbigni étonné d'une conduite à laquelle nos premières entrevues ne lui avoient pas donné lieu de s'attendre , en étoit accablé ; il a tenté toutes sortes de moyens pendant plus de quinze jours pour me remettre une lettre , je ne voulois pas la recevoir ; comment auroit-il réussi ? Je voyois ce qu'il souffroit d'un air d'indifférence que j'étois bien éloignée de sentir : plus touchée de jour en jour , il sembloit que ma passion prît de nouvelles forces à mesure que je voulois l'éteindre , ou que je croyois le vouloir : hélas ! je me trompois , entraînée par l'attrait que l'on goûte en aimant , j'ai moins travaillé à l'oublier qu'à lui cacher un sentiment qui a tant d'empire sur mon ame.

Il y a deux jours que sortant de table il s'approcha de moi : Voilà , me dit-il , en me donnant un papier , la

chançon que vous m'avez demandée : il s'éloigna avant que j'eus le tems de la lui rendre. Ma mere, qui nous regardoit, me demanda ce que le Chevalier m'avoit remis; je lui dis, en tremblant, qu'il m'avoit dit que c'étoit une chançon. Comme je l'avois mise dans ma poche sans la regarder, elle me crut. Je fis tout ce que je pus pour le rejoindre, il se doutoit de mon intention, il sortit. J'étois fort embarrassée, je désirois & je craignois en même-tems de lire cette lettre; ce sont des plaintes, me disois-je, ne voulant pas les faire cesser je ne dois pas les entendre : jusqu'à présent il peut croire que ma conduite avec lui est naturelle; mais, sans doute, il s'explique. Comment lui répondre? comment affecter une surprise que je n'ai pas, ou lui marquer une colere que je suis si éloignée de ressentir? il en seroit accablé : mon cœur, ma chere amie, plaidoit en sa faveur; je sortis & courus

dans ma chambre chercher de nouvelles raisons pour l'aimer davantage. Lisez , Henriette , voici ce qu'elle contenoit.

» Je paie bien cher , Mademoiselle ,
 » l'espérance dont je m'étois flatté les
 » premières fois que je vous vis ; j'osai
 » vous aimer ! j'osai vous le dire ! Con-
 » noissez tous mes crimes , je crus que
 » vous m'aviez entendu. Votre con-
 » duite , depuis la mort de mon grand-
 » père , m'a tiré d'une erreur qui au-
 » roit fait le charme de ma vie. Je
 » sens que mon amour vous est odieux ,
 » il durera autant que moi ! Je vais
 » loin de vous (ah ! Rosalie , puissiez-
 » vous n'éprouver jamais le désespoir
 » où vous me réduisez) , je vais... vous
 » délivrer pour toujours d'un malheu-
 » reux , qui , osant prétendre à votre
 » cœur , s'est attiré votre haine.

Dorbigni.

Vous , ma chère Henriette , qui con-

noissez toutes les foiblesses de ce cœur qu'on accusoit d'indifférence ; concevez aisément ce que je devins après avoir fini de lire ce billet. *Je vais loin de vous...* Il me sembloit que le Chevalier couroit à la mort ; je voyois le terme de ses jours , c'étoit moi qui l'y conduisoit ; je craignois qu'il ne fût parti : mes rêves me revinrent , ma douleur ne me permit pas de garder de ménagement ; j'ordonnai à mon laquais de le chercher de ma part , & de lui dire que je l'attendois dans ma chambre : ce domestique parti , je relus ce billet , je tremblois qu'on ne le trouvât plus ; mes larmes ne pouvoient couler , j'étois trop sensiblement touchée.

Au bout d'un demi-quart d'heure , je vis entrer Dorbigni. Il me prit un tremblement si violent que je ne pus me lever , il se précipita à mes genoux. Il baisoit une de mes mains que je n'avois pas la force de retirer ; il ne

pouvoit parler, ses sanglots étouffoient sa voix : mes larmes s'ouvrirent alors un passage, elles couloient avec abondance, je tenois machinalement une de ses mains que je ferrois ; cette action parut le tirer de sa douleur, il me regarda, mes yeux lui dirent tout ce que je sentoís ; Je suis heureux, ma chere Rosalie, s'écria le plus tendre de tous les hommes, daignez confirmer mon bonheur, ne craignez pas de m'ouvrir votre ame, sa sensibilité ne peut qu'ajouter à mon amour ; il me baisoit les mains, je les lui avois abandonnées ; mes larmes qui couloient toujours m'ôtoient la faculté de parler : Dieu quelles étoient délicieuses ! celles que la tendresse fait répandre ont un charme que les ames sensibles peuvent seules connoître ! J'éprouvois dans cet instant tout ce que le délire de la passion la plus forte peut nous procurer de plaisir ; je montrai au Chevalier l'empire qu'il avoit sur moi ;

je lui avouai que je l'aimois dès l'instant que je l'avois vû : nous passâmes deux heures en protestations de nous aimer jusqu'au tombeau. Il me demanda pardon d'avoir formé le projet de me quitter , il me dit qu'il y étoit résolu , si , après la lecture de sa lettre , j'avois continué à l'accabler d'indifférence ; qu'il seroit parti pour aller joindre quelques vaisseaux qui l'auroient mené en Amérique.

Lorsqu'il fallut nous séparer , j'étois fort embarrassée pour rentrer dans la salle , je craignis que l'on ne se fût aperçu de mon absence ; le Chevalier y fut le premier , & demanda à ma mere , qui jouoit , si j'étois sortie ; Je la crois dans sa chambre , lui dit-elle , allez voir ce qu'elle y fait : Il y vint , & nous rentrâmes ensemble.

Depuis cet instant , ma chere Henriette , je goûte une satisfaction qui est délicieuse ; l'aveu que j'ai fait à Dorbigni de mes sentimens , ajoutez

à leur vivacité le charme de la confiance ; celle que j'ai avec tant de raison dans les bontés de M. & Madame de Monteville , me donne les espérances les plus flatteuses , car je suis résolue de découvrir mon secret à ma bonne maman ; c'est un conseil qui vient de l'amitié , & de la raison : oui , Henriette , je le suivrai , mais je veux choisir l'instant propice , car il m'en coûtera ; & s'il étoit possible de me dispenser de le lui dire personnellement , j'en serois charmée. Le Président doit arriver dans peu , sa femme est jeune , elle est aimable , nous allons devenir amies , cette commission lui conviendrait assez , qu'en pensez-vous ? J'attendrai là-dessus votre réponse.

L'amitié a des loix de civilité , celle qui nous unit dès notre enfance m'empêche de vous faire des excuses & me permet de finir mes lettres par où elles devroient commencer ; l'inté-

rêt que vous prenez à tout ce qui me concerne , m'assure que vous ne trouvez pas mauvais d'avoir lu quatre pages sans qu'il soit question de ce certain portrait que vous m'avez promis par votre dernière lettre. Je l'attends avec ce plaisir que procure le bonheur des personnes qui nous sont infiniment chères ; mes respectueux hommages à votre maman. Adieu , Henriette , je suis tout à vous.

*Rosalie de Saint Clat * * *.*

L E T T R E X I I I .

*Henriette Hermann , à Rosalie de Saint-Clat * * *.*

Vous me demandez , ma chère Rosalie , le portrait d'un Amant qui est mon époux depuis deux jours , il

manquoit à mon bonheur de vous le voir partager avec cette satisfaction que vous m'annoncez. Rien, ma chere amie, ne peut augmenter ma félicité que l'aveu que Madame de Monteville donnera à vos sentimens pour le Chevalier ; ma mere, à qui j'ai fait voir votre lettre, n'est pas tout-à-fait de l'avis d'attendre Madame de Brinville, votre belle-sœur ; elle craint qu'elle ne tarde trop : ce n'est pas, ma chere, qu'elle ose soupçonner votre vertu, mais elle craint les retards ; pour moi qui sent combien un pareil aveu doit coûter, je ferois comme vous, & la femme de mon frere seroit chargée de la commission. Que ne suis-je à portée de la remplir, cette commission, je m'en acquitterois, Rosalie, avec un plaisir réel ; j'ose même croire avec succès ; quand on ressent les sentimens que l'on peint, les expressions sont plus vives, plus naturelles ; le cœur a une éloquence qui

qui lui est propre , & qui persuade plus aisément que toutes les fleurs de rhétorique ; elles ornent le discours , elles flattent l'oreille , l'esprit est satisfait , mais elles n'entraînent pas toujours la conviction. Madame de Brinville , mariée depuis peu , est à même de vous rendre ce service , dont mon amitié voudroit la dispenser.

Mon mariage doit vous paroître un peu précipité , puisqu'il s'est fait sans que vous en ayez été instruite , il l'a été en effet ; mon pere qui conserve toute la vivacité du premier âge , n'aime pas les longueurs , il a fini cette grande affaire dès qu'il a été instruit de mes sentimens pour le Marquis de Mircourt ; c'est lui , mon amie , qui est mon époux : vous me dispenserez du portrait que je vous avois promis , vous le connoissez , il étoit à dans le tems que vous fortites du Couvent , il a été de tou-

tes les fêtes que Madame de Saint-Clat * * *. a donné à l'occasion de la réception de M. de Brinville ; c'est à son retour que j'en ai fait la connoissance. Sa terre est voisine de la nôtre , il y avoit dix ans qu'il n'y étoit venu. Il ne comptoit y rester que quelques mois , il fit à mon pere une visite de voisinage ; nous nous vîmes , Rosalie , vous connoissez ces coups de sympathie ! le Marquis & moi les ressentîmes ; plusieurs visites acheverent de nous apprendre ce que nous éprouvions. Mircourt au moment de me déclarer ses sentimens apprit qu'il se présentoit un parti considérable pour moi , & dont la fortune ne pouvoit entrer en comparaïson avec la sienne , il se détermina à me cacher sa passion ; s'étant apperçu que je l'avois deviné , il vint moins fréquemment à la maison , je crus que je m'étois trompée ; cette idée n'est point flat-

teuse ; je me sentis piquée , & je marquai tant d'indifférence au Marquis , qu'il fut persuadé que je la ressentais effectivement : il partit pour Paris où il apprit la mort du M. qui m'étoit destiné , au moment qu'elle arriva. Il revint en poste , & parla à ma mere ; Henriette fut consultée ; je ne pus cacher ma surprise : ma mere accoutumée à lire dans le cœur de sa fille , remarqua ma joie , elle fut approuvée , mon pere y donna son consentement , & nous fûmes unis lundi dernier. Vous rendre la joie , les transports & la satisfaction que je goûte , est au-dessus de moi , votre cœur , Rosalie , peut seul vous l'apprendre ; j'ai pour mon époux les sentimens , la tendresse , que vous ressentez pour Dorbigni. Le voilà ! mon amie , je ne peux continuer.... Mircourt , mon cher Mircourt a voulu voir ce que je marquois à l'aimable Rosalie , j'ai fait quelques difficultés ,

il a été le plus fort. le voilà initié dans nos secrets , mille tendre remerciemens de cette confiance m'empêchent de continuer ; depuis une heure , il veut que je vous dise qu'il est enchanté. . . en honneur , mon amie , je crois que le Marquis extravague. Le voilà parti , il va recevoir une douzaine de nos voisins qui viennent complimenter vos amis , cela me donne le tems de vous dire , que nous fixons notre demeure ici pour y passer les trois saisons agréables de l'année. L'hiver nous irons à & occuperons un appartement que mon pere va nous faire meubler convenablement dans sa maison ; par ces arrangemens , je n'en serai pas séparée , nos maisons de campagne ne sont qu'à une petite lieue l'une de l'autre ; celle du Marquis , qui est aujourd'hui la mienne , est un vieux château bâti par les ancêtres des siens. Sa situation est des

plus agréables , il se propose de faire remettre le bâtiment plus à la moderne. Le revenu de cette terre est de vingt - cinq mille livres , mon pere n'en a donné dix , c'est plus qu'il n'en faut pour nous ; mais la misère de nos vassaux est si grande , qu'elle nous détermine à demeurer ici pour la soulager par notre dépense. Adieu , ma chere Rosalie , soyez persuadée que vous êtes comprise dans le nombre des personnes qui me sont cheres , & que je serai toujours votre

Henriette.



L E T T R E X I V .

*Rosalie de Saint-Clat * * *. à
Henriette.*

Vous êtes heureuse, je le fais, mon amitié vous est connue, c'est vous dire, ma chere amie, toute la part que je prends à votre satisfaction. Je me rappelle d'avoir vu M. de Mircourt chez ma mere, votre choix, ma chere Henriette, me confirme tout le bien que j'en ai entendu dire dans ce tems-là, & la distinction qu'il a fait de votre mérite est une preuve du sien; recevez l'un & l'autre mes sincères complimens de félicitation, & soyez persuadée que personne ne prend plus de part à votre bonheur que moi.

En vérité , Henriette , je suis fort embarrassée pour vous écrire avec cette franchise & ces ouvertures de cœur qu'exige l'amitié à laquelle je me suis accoutumée ; vous autres femmes êtes d'une imprudence , d'une étourderie... Je me sens une disposition de vous quereller... . Quoi ! il y a deux jours que vous êtes mariée , & vous sacrifiez mon secret ; M. de Mircourt avoit il besoin de sçavoir ce que vous m'écriviez ? ... la connoissance de mes affaires peut-elle ajouter à son bonheur. Ah ! mon amie que les hommes sont exigeants , & que nous sommes faibles ! j'ai failli , que dis-je , j'en ai fait depuis quelques jours la triste expérience ; & mes remords... puis-je vous cacher cette cruelle aventure , mon cœur ne peut s'y déterminer ? hélas ! je voudrois m'en dérober à moi-même le souvenir : ah ! Henriette , suis-je encore digne de votre estime ; brûlez cette lettre après l'avoir lue ,

qu'il n'y ait que vous : votre mari ne peut la voir ; & Madame Hermann , que penseroit-elle ? Au nom de notre amitié , gardez-moi ce fatal secret.

Il y a huit jours que ma mere reçut une lettre du Président , où il lui marque le jour de son départ de . . . avec sa femme , & celui de son arrivée à Paris. La Comtesse d'Hes * * *. à qui appartient la maison où je suis actuellement , & qui en est à quinze lieues . . . sur la route où mon frere doit passer , proposa à ma mere & à Madame de Monteville de m'y envoyer avec mon frere de S.-Clat * * *, le jeune Comte d'Hes * * *. & le Chevalier ; que nous ferions préparer les appartemens , & qu'ils viendroient nous y joindre quelques jours avant l'arrivée de Brinville. La chose fut acceptée , & notre départ fixé au lendemain ; nous nous mîmes tous quatre dans une berline , & arrivâmes ici pour le dîné avec la femme-de-cham-

bre de Madame de Monteville qui est un ancien domestique. En sortant de table , de Saint-Clat * * *. proposa au jeune d'Hes * * *. qui aime beaucoup la chasse d'y aller , le Chevalier resta pour me faire compagnie ; dès que nous fûmes seuls , il me proposa la promenade ; les jardins de cette maison sont magnifiques , entretenus avec soin. La saison quoiqu'avancée , offre encore à la vue toutes les richesses de l'Automne ; nous nous promenâmes assez long-tems sous un berceau de jasmin , j'étois lassé , je voulois rentrer , Dorbigni m'engagea à passer dans un petit salon qui est à l'extrémité du jardin ; le feu Comte , mon oncle , le fit bâtir quelques tems avant sa mort ; il l'a orné de tableaux des meilleurs maîtres , & je ne l'avois pas encore vu ; après en avoir examiné les beautés , nous nous assîmes sur un lit de repos qui est en face de la porte ; depuis trois heures que nous

étions seuls , notre conversation n'avoit eu d'autre objet que nos sentimens , comment aurions nous pu parler de choses qui nous intéressoient peu ? Libres, pour la première fois , nous ne craignons pas les observations utiles de parens qui ne sçauroient veiller de trop près sur la conduite d'une jeune personne , dont l'innocence cause souvent la perte.

Le Chevalier tenoit une de mes mains qu'il ferroit : Que je vous aime ! Ma chere Rosalie , me dit-il , en me regardant avec des yeux où toute la passion étoit peinte ; votre amour peut-il égaler le mien ? Pouvez-vous en douter , lui dis-je , ne vous en ai-je pas assuré ? que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ? J'y lis , chere ame de ma vie ! s'écria le Chevalier , en passant ses bras autour de mon corps , j'y lis , ma chere Rosalie , je suis le plus fortuné de tous les hommes ; mettez le comble à ma félicité. Il me

ferroit entre ses bras : Que me demandez-vous ? lui dis-je , avec une émotion extraordinaire (& que je n'avois point encore éprouvée) , pouvez-vous former des vœux , que je ne cherche pas à satisfaire..... la bouche du Chevalier m'empêcha d'en dire davantage , mille baisers qu'il me donnoit firent bientôt passer dans mon ame le feu de la volupté..... en proie à des desirs qui m'étoient inconnus , je me livrois aux sentimens qui seuls remplissoient mon cœur. J'étois renversée ; le Chevalier qui me faisoit partager ses transports , recevoit autant de caresses qu'il m'en faisoit ; il étoit tendre , il devint hardi : son action m'éclaira ; je fis des efforts pour fuir ; il voulut s'y opposer : Vous ne m'aimez pas , lui dis-je , vous cherchez à me déshonorer , faut-il que je vous aime encore ! Je n'avois pas prévu l'offense , mais je l'avois sentie , j'étois au désespoir , mes larmes coulerent. Dorbigni plon-

gé dans le délire des sens , m'avoit à peine entendue , mais il vit mes pleurs.

Il se jetta à mes genoux : Que je suis malheureux , s'écria-t-il ! quoi ! vous pleurez , & c'est moi qui en suis la cause ? Chere Rosalie , pardonnez à la violence de mon amour , c'est lui qui m'a rendu criminel , c'est lui qui doit obtenir ma grace : je vous la demande en son nom. Pendant le discours du Chevalier , j'avois cru entendre du bruit aux environs du salon , je ne m'étois pas trompée , c'étoit le Comte & mon frere qui revenoient de la chasse ; ils étoient entrés par une petite porte du jardin , & alloient du côté de la maison lorsque je les apperçus. Voilà mon frere ! dis - je au Chevalier avec précipitation , & en me levant. Nous sortîmes de ce malheureux salon : heureusement que nous n'avions point été entendus , mon frere nous auroit immolé l'un & l'autre.

tre à sa fureur , il eût été excusable. Nous les rejoignîmes ; leur chasse avoit été heureuse , & le souper auroit été fort gai , si mes réflexions ne m'avoient empêché de me livrer à la joie. Le Chevalier de son côté faisoit son possible pour cacher la part qu'il prenoit à mon air sombre ; je prétextai un mal de tête pour me retirer de bonne-heure. Dès que je fus dans ma chambre, le danger que j'avois couru se présenta à mon esprit ; Dorbigni , ma chere Henriette , me parut le plus criminel de tous les hommes : je me rappelai ses transports comme autant d'offenses , j'oubliai que je les avois partagés, je le crus seul coupable , & le jugeai indigne du pardon qu'il m'avoit demandé. Je passai la nuit à former la résolution de ne plus l'aimer. Vain projet ! le jour parut que j'étois à peine déterminée sur le parti que je prendrois pour l'éviter jusqu'à l'arrivée de nos fa-

milles : Je sortis vers les sept heures de mon appartement , le Comte d'Hes * * *. & mon frere étoient déjà à la chasse ; on me dit que le Chevalier étoit au jardin , je n'eus garde d'y aller. Je passai dans un appartement que la femme-de-chambre de Madame de Monteville faisoit arranger. Il y avoit une heure que j'y étois , quand j'entendis le Chevalier qui montoit : Dites-lui que je suis dans le parc ? dis-je , à cette femme , en me cachant dans une garde-robe. Il entra. Je croyois ma cousine ici , dit-il ? Elle y étoit il y a un instant , lui répondit la *Calloit*. (c'est le nom de cette femme-de-chambre ,) Mais Mademoiselle vous a cru dans le parc , elle est allée vous y chercher. Il redescendit & en prit le chemin : je fus fâchée qu'elle lui eût dit que je croyois l'y trouver ; je n'osai m'en plaindre , crainte de lui donner des soupçons. Dorbigni fut trois heures sans revenir. Au moment

de se mettre à table, j'appris que nos Chasseurs ne reviendroient que le soir ; j'en fus fâchée , je n'avois pas vu le Chevalier , il fallut m'y déterminer.

Je suis bien malheureux , ma chere Rosalie , me dit-il en m'abordant , de n'avoir pu vous rencontrer ; vous m'avez fait courir toute la matinée. J'en suis fâchée , M. lui dis-je , mon intention n'étant pas de partager vos plaisirs , je n'ai garde de vouloir vous donner des peines. Le ton dont je prononçai ces paroles , le déconcerta si fort , qu'il en resta immobile au milieu de la salle : je lui tournai le dos , & me mis à table. Un laquais qui entra le fit souvenir qu'il devoit m'imiter. Notre dîner fut des plus silencieux , je ne jettai pas les yeux sur lui ; je l'entendois soupirer , j'en étois touchée ; mais mon parti étoit pris : dès que le dessert fut servi , je me levai pour sortir. Le Chevalier qui

vit mon intention , courut à moi pour m'en empêcher ; il me prit les mains , je fis des efforts pour les retirer. Ne pouvant y réussir , je lui dis qu'il eût à me lâcher , où que j'appellerois du monde : Vous n'en avez que faire , ma chere Rosalie , me dit-il , vous êtes assez forte avec moi. Je me sentis piquée d'un propos qui me rappelloit l'histoire de la veille : Voulez-vous , lui dis-je , employer aujourd'hui la violence où vous usâtes hier de feinte ? Il me lâcha dans l'instant , & je fus m'enfermer dans ma chambre. Je m'y livrai à toute la douleur d'un amour malheureux ; je pleurois la dure nécessité où j'étois de fuir un homme que j'adorois , je voulois lui ôter un cœur qui étoit à lui. Je passai deux heures dans les réflexions les plus accablantes ; je descendis au jardin où j'avois vu la Calloit , je la cherchois , je rencontrai le Chevalier : je ne pus l'éviter , il se jeta à mes genoux.

N'ai je plus rien à espérer , me dit-il ? ah ! Rosalie , que vous aimez foiblement ! vous voulez ma mort , jamais je ne vous fus cher. J'étois troublée au point qu'à peine pouvois-je me soutenir. Que faites-vous ? lui dis-je , on peut vous voir , que penseroit-on ? En même-tems j'entrai sous ce même berceau où nous nous étions promené la veille. Il m'y suivit. Que vous me punissiez cruellement d'un crime que je n'aurois pas commis sans l'excès de mon amour ! Vous me haïssez , ma chere Rosalie , que feriez-vous de plus si j'avois achevé l'offense ? Je ne vous verrois jamais , lui répondis-je , la mort auroit déjà terminé mes jours. Quoi ! reprit le Chevalier , vous la préféreriez à faire mon bonheur ? Je la préférerois à la honte Je voulus sortir ; Non , me dit Dorbigni d'un air qui tenoit de l'égarement , vous ne me quitterez pas ; je vais expirer à vos yeux , & vous délivrer

pour toujours d'un malheureux qui a pu vous déplaire. Ah ! Henriette, jugez de ma frayeur ! le berceau où nous étions est terminé par une grande pièce d'eau ; il court pour s'y jeter , je le devine , je le nomme en jetant un cri. Il se retourne , j'étois tombée & évanouie ; il vole à mon secours : il avoit des odeurs , il m'en fait respirer. En reprenant connoissance , je l'entends m'appeller , j'étois dans ses bras ; il baignoit mon visage de ses larmes , je les sentoies couler avec une secrète joie. Vous voulez donc ma mort , lui dis-je ? Non , ma chere Rosalie , me dit-il tendrement , je veux votre vie , je veux conserver la mienne , puisqu'elle vous est chere. Il me demanda pardon , il l'obtint , & je lui ai promis d'oublier un crime que j'ai failli à partager par mon peu d'expérience.

Cette terrible aventure , ma chere Henriette , m'a déterminée à ne pas

attendre l'arrivée de Madame de Brinville , pour découvrir à ma bonne maman l'état de mon cœur ; nous l'attendons à la fin de cette semaine , & je lui dirai . . . Ah ! mon amie , que je crains de m'être trop flattée , hélas ! s'il me falloit renoncer aux douceurs d'être aimée du Chevalier , à ne le plus voir ! ma bonne amie , j'y succumberois. Que n'êtes-vous ici ! Vœux inutiles ; cent lieues sont un obstacle invincible dans de certaines circonstances. Celle où je me trouve , auroit besoin du secours de l'amitié. Heureuse Henriette ! votre respectable maman est votre tendre amie , que de douceur ces deux qualités procurent. Hélas ! j'en suis privée ; oui , mon amie , je n'ai au monde que M. & Madame de Monteville ; l'arrivée de ma mère , ses façons , ne me l'apprennent que trop. Adieu , aimez-moi toujours. Mille tendres amitiés à ce cher Mircourt ; cachez - lui cette lettre , mais instrui-

sez-le combien je lui souhaite de bonheur , puisque vous l'avez jugé digne de faire le vôtre.

*Rosalie de Sainte Clot * * *.*

L E T T R E X V.

A la même.

PRENEZ part à ma joie , ma chere Henriette , le Chevalier Dorbigni..... je puis l'aimer sans crime , & bientôt ce cher mortel sera l'époux de l'heureuse Rosalie ; nos familles instruites consentent à notre Mariage ; c'est à Madame de Monteville à qui nous avons cette obligation ; que de reconnaissance , je lui dois ! toute celle dont je suis pénétrée n'égallera jamais ses bienfaits.

Je vous marquai par ma dernière let-

tre que ma bonne maman devoit arriver à la fin de la semaine ; elle vint le vendredi avec toute la famille. Mon frere le Président arriva le Dimanche avec sa femme , qui est d'une figure charmante , & qui paroît d'un caractère excellent : elle est douce , prévenante ; elle paroît extrêmement sensible aux façons de ma mere pour votre Rosalie , & nous sommes déjà fort liées : son mari voit avec plaisir notre amitié , il me l'a présentée avec une tendresse & des façons si obligeantes ! Ah ! mon amie , pourquoi de Saint-Clat*** ne lui ressemble-t-il pas ? rien ne manqueroit à ma félicité : car , je vous le dis , malgré l'expectative flatteuse que j'ai , mon cœur desire celui de sa mere , son amitié me manque ; c'est un vuide qui ne se remplira jamais ; rien , Henriette , ne peut tenir lieu de cette perte.

Vous sçavez que je m'étois déterminée à ne pas attendre l'arrivée de

ma belle-sœur , pour découvrir mon cœur à Madame de Monteville. Je cherchai vainement l'occasion de le faire ; pendant les deux jours qu'elle fut ici avant mon frere , je ne pûs la trouver seule , & je commençois à craindre d'être obligée d'attendre notre retour à Paris , quant elle me fit appeller , il y a deux jours ; il étoit à peine six heures du matin ; je passai dans son appartement , elle étoit levée. Je ne peux dormir , me dit-elle , & je vous ai fait venir pour me tenir compagnie ; j'ai avec cela quelque chose à vous dire , Rosalie ? ses femmes sortirent. ah ! Henriette , ce moment tant désiré fut celui où mes forces m'abandonnerent ; je ne pouvois ni la regarder , ni parler , je ne sçais si elle s'apperçut de mon embarras. Vous êtes bien peu curieuse , Rosalie , me dit-elle , ne vous ai-je pas dit que j'avois quelque chose à vous dire ? Mot de ma part : je ne pouvois répondre.

Honteuse de mon silence , je l'embrassai. J'avois le cœur gros , il m'échappa quelques larmes. Vous pleurez , ma chere fille , vous avez des chagrins que j'ignore ? ne suis-je pas votre amie ? elle me ferroit tendrement dans ses bras. Remettez-vous , me dit-elle , je crois que vous m'avez deviné : dites - moi , croyez-vous que je pense à vous marier ? (ah ! Henriette , quel bouleversement j'éprouvai) & c'est pour vous consulter que je suis si matinale ; le Monsieur que je vous destine (sans attendre ma réponse) est jeune ; il a les qualités essentielles du cœur , son esprit est cultivé , sa figure est aimable ; sa fortune n'est pas brillante ; mais M. de Monteville & moi y suppléeront : Répondez , ma chere , ce portrait vous convient-il ? Je me jettai aux genoux de cette généreuse Dame ; je pleurois de reconnoissance & de crainte : partagée entre l'espérance & les appréhensions , je n'osois répondre po-

sitivement, je me contentai de la remercier. Elle se leva & passa dans son anti-chambre : Eh bien, Rosalie, me dit-elle en rentrant, quand voulez-vous que le Monsieur vous soit présenté? est-ce à notre retour de Paris, ou voulez-vous que je le fasse venir ici? Jugez, mon amie, de l'état de votre Rosalie; je faillis à me trouver mal, persuadée qu'il n'étoit pas question du Chevalier. Je me remis aux genoux de ma bonne maman; mes soupirs étouffoient ma voix : j'eus enfin la force de la supplier de ne pas me séparer d'elle, & j'allois la conjurer d'avoir pitié de moi, en lui déclarant mes sentimens pour Dorbigni, quand la porte s'ouvrit, & qu'il entra. Je ne pus me relever; je me cachai le visage sur les genoux de cette Dame : Venez, mon neveu, dit-elle, au Chevalier, aidez-moi à consoler Rosalie; elle fait l'enfant, parce que je veux la marier. Il se précipita à côté de

de moi , il embrassoit ses genoux. Madame de Monteville , attendrie , nous prit dans ses bras. Mes enfans , nous dit-elle , soyez heureux , j'ai découvert votre secret. Voilà , Rosalie , l'époux que je vous destine , recevez-le de mon amitié. Comment vous rendre ma satisfaction , & les transports du Chevalier ? ah ! Henriette , vous qui connoissez mon cœur , vous concevrez aisément toute la joie qui le remplit ! Qu'elle est douce , mon amie , quand l'inclination est approuvée par le devoir. Madame de Monteville avoit déjà pressenti les sentimens du Comte d'Hes *** sur ce mariage , il en a reçu la proposition avec joie ; il n'y a de mécontens ici que ma mere & de Saint Clat *** , elle trouvoit mille difficultés pour y consentir ; toutes lui sont suggérées par son fils , qui regarde le bien que mon grand-pere veut me donner comme un vol qu'il lui fait personnellement. Il a osé s'en expli-

quer avec le Chevalier, qui, à ma considération, souffre patiemment toutes ses impertinences. Nous partons dans huit jours pour Paris, & notre mariage sera célébré dès que nos habits seront faits. Nous demeurons dans l'hôtel de mon grand-pere, qui me donne cent mille écus en mariage; le pere du Chevalier se charge des équipages; il vouloit me donner pour quarante mille livres de diamants, Madame de Monteville l'a prié de nous les donner en fonds; elle me donne les siens. Ma mere parle de me remettre le bien de mon pere, je le lui abandonnerois volontiers pour son aîné, car elle n'a d'autres intérêts que le sien; j'en ai parlé au Chevalier, son embarras est de le lui faire accepter, c'est une proposition délicate. Le jeune d'Herles *** paroît charmé du mariage de son frere; le sien est arrêté avec une Demoiselle qui lui apportera plus d'un million, il l'épousera dans deux ans;

elle n'en a que douze ; & est au Couvent.

Que n'êtes-vous ici ? votre présence, Henriette , augmenteroit ma félicité. M. de Mircourt ne me procurera-t-il pas le plaisir de vous embrasser ! sommes-nous donc séparées pour toujours ! Cette idée , mon amie , altère ma joie. Paris a des charmes , venez y goûter les douceurs de l'amitié ; celle que je vous ai vouée est sans bornes.

Rosalie de Saint-Clair * * *.

P. S. Mille tendres complimens à votre mari , mes respects à vos chers parents.



L E T T R E X V I.

A la même,

A H ! Henriette , tout est perdu ! votre malheureuse Rosalie , au désespoir , attend la mort , c'est le seul remède à ses maux ; c'est elle qui les cause , l'amour , l'amitié , rien ne peut plus flatter ce cœur désolé ; j'ai tout perdu , à peine ai je la force de vous tracer ces caractères ; mes larmes les effacent , & ma douleur m'ôte la faculté de m'exprimer ; cette lettre est , sans doute , la dernière que je vous écrirai ; l'état violent où je suis , ne m'annonce que trop qu'il me reste peu de tems à vivre. Hélas ! mon amie , comment vous parler de mes malheurs ; quel changement , grand Dieu ! aurai-je la force de vous

le raconter ? M. de Monteville ! ma grand-mère ! oh ! mon amie , ils n'existent plus que dans mon cœur , je les ai perdus ! huit jours m'ont privée de mes pères , de mes amis , de mes protecteurs ; c'est par les déchirements de l'âme les plus cruels que j'apprends que je leur ai survécu..... Je vais les joindre..... Adieu , mon amie , souvenez-vous quelquefois de l'infortunée.

Rosalie de Saint-Clair ***.



L E T T R E X V I I .

Henriette, à Madame de Brinville.

JE viens , Madame , de recevoir une lettre de Rosalie , qui m'annonce des pertes qui mettent cette chere fille au désespoir ; elle est extrêmement sensible : son style me fait craindre pour ses jours ; daignez servir l'amitié en me donnant de ses nouvelles. Celle que vous lui portés , Madame , tranquillise mon cœur allarmé ; vos soins , votre tendresse , celle de votre époux , peuvent seuls nous la rendre : quels revers , à la veille d'être heureuse ! elle m'avoit fait part des espérances flatteuses..... des bontés de ses chers parents. J'étois absente , je n'ai reçu ses lettres qu'à mon retour : j'allois la féliciter ; heureusement , que ma répon-

se n'étoit pas partie quand j'ai reçu ces terribles nouvelles.... qui me remplissent de crainte. Quelle perte ! ah , mon amie ! Pardonnez , Madame , cette lettre est sans suite ; hélas ! il y en a si peu dans mes réflexions ; mon ame troublée partage la douleur de Rosalie , la vôtre , celle de tout ce qui lui est cher ; je vous demande une réponse , je crains , je tremble de la recevoir ; si nous la perdions ! cette idée me désespère. Vous connoissez , Madame , les douceurs de l'amitié , j'en ai joui dès mon enfance ; Rosalie , cette chère & infortunée fille , m'en a fait connoître les charmes ; puis-je vivre , & en être privée ? Votre réponse m'apprendra si je peux encore être heureuse. Je suis , &c.

Henriette.



L E T T R E X V I I I .

Madame de Brinville , à Henriette.

Rosalie est enfin rendue à nos vœux ; les Médecins répondent de ses jours , après en avoir désespéré depuis trois semaines : la cause de sa maladie vous est connue , Madame , ses pertes sont irréparables ; cette tendre & malheureuse fille en ignore encore les suites ; que mon amitié ne peut-elle les lui cacher. Quel coup ? & par qui est-il préparé ? il pénètre mon cœur d'amertume , il n'y a qu'à vous , Madame , à votre amitié pour cette chère fille , à qui je puisse apprendre des choses que je voudrois me cacher à moi-même.

Rosalie me fit part de la lettre qu'elle vous écrivit du Château de *** , où j'ai vu , pour la première fois , cette

charmante fille : vous la connoissez ,
 Madame , & ne serez point surprise
 que notre premiere entrevue lui valut
 cette tendre amitié que l'on ne peut
 refuser à toutes ses aimables qualités ;
 elle distingua les sentiments de mon
 cœur , & y répondit par sa confiance ;
 c'est à elle que je dois la connoissan-
 ce des liens qui nous unissent.

Elle vous apprenoit son mariage avec
 le Chevalier Dorbigni , il étoit arrêté ;
 tout respiroit la joie & la satisfaction.
 Nous venons à Paris : on commence
 les préparatifs des noces ; le contrat est
 dressé. M. de Monteville se plaint d'un
 violent mal de tête , il se met au lit ,
 & , dès le troisieme jour , il est aban-
 donné de la faculté qui le condamne :
 nos craintes n'étoient point encore
 sans espérance ; la bonne constitution
 du malade , la sérénité de sa phisio-
 nomie , tout contribuoit à nous flat-
 ter ; la fièvre commençoit à diminuer ,
 quand le cinquieme jour elle le reprit

avec une force qui nous fit trembler ; elle redoubloit toutes les deux heures , & nous avertit que le malade touchoit à sa fin. Il reçut tout ses Sacremens. Qu'elle douloureuse cérémonie ! nos cœurs éprouvoient des angoisses ! Ah , Madame , ce souvenir sera longtems présent à mon ame Le septieme jour , M. de Monteville souffroit des douleurs si aiguës qu'elles lui arrachotent des cris par intervalles : ceux que le mal lui laissoit , il les employoit à nous consoler sur une séparation à laquelle il falloit se résoudre ; il recommanda Rosalie à sa femme , à sa fille : Vous en êtes la mere , dit - il à Madame de Saint-Clat *** , ayez-en les sentimens , & la tendresse. Vers les dix heures du soir , les douleurs augmentèrent , il perdit connoissance , & expira une heure après.

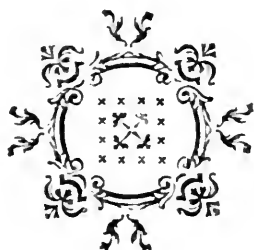
Nous crûmes que Madame de Monteville l'avoit suivi , elle fut plus de deux heures évanouie ; on la mit au

lit, elle revint : elle ne pouvoit parler , & nous la perdîmes vingt-quatre heures après son mari. Cette mort tarit les larmes de Rosalie, elles n'avoient pas cessé de couler depuis huit jours ; elle tomba dans cet état d'anéantissement qui , à force de sentir , nous prive en apparence de toute espèce de sentiment. Accablés de douleur , M. de Brinville & moi vîmes celle de notre malheureuse sœur ; elle ajouta à la nôtre la crainte de la perdre ; nous lui avons prêté les soins de l'amitié , ils n'ont pu la garantir d'une fièvre violente qui s'est déclarée putride le quatrième jour de sa maladie : son Amant au désespoir ne l'a pas quittée , toute la maison du Comte d'Hes***. trembloit pour ses jours ; & moi , Madame , jugez , d'après votre cœur , ce que je ressentais ? je reçus votre lettre , j'étois hors d'état d'y répondre , j'éprouvois vos allarmes ; votre sensibilité sembloit encore ajouter à

la mienne , à celle de mon mari. . . .
 Enfin elle nous est rendue ; la fièvre
 l'a totalement quittée ; elle est d'une
 foiblesse extraordinaire , elle a eu un
 transport affreux pendant quinze jours ,
 cela l'a épuisée ; elle est heureusement
 d'un âge où les forces reviennent
 promptement : hélas ! elle en a besoin ;
 quelle nouvelle ! ah ! Madame , j'ai en-
 tendu une conversation qui me dé-
 chire l'ame pour cette tendre fille ;
 il faut qu'elle renonce à Dorbigni ,
 jamais il ne sera son époux ; de Saint-
 Clat * * * . en a la parole de sa mere ;
 le Chevalier l'ignore , c'est le hasard
 qui m'en a instruite : qui osera lui ar-
 racher la vie en lui faisant part de ce
 fatal secret ? L'ambition , la haine de
 l'humanité (c'est de Saint-Clat * * * :
 quel portrait ! & c'est le frere de mon
 mari) , ces deux vices sont cachés
 sous ses traits ; c'est lui sans doute
 qui sera chargé de lui porter le coup
 mortel ; la main de sa mere pourroit-

elle le frapper ! C'est à la vertueuse amie de Rosalie que je dis ces choses ; l'amitié seule peut les sçavoir. Mon mari craint les suites de cet événement ; le Comte d'Hes * * * , ses fils seront offensés. De Saint-Clat * * * . a quelque chose de plus que de la vivacité ; puisse notre amie , n'être pas la triste victime de la complaisance ; j'espère qu'elle sera bien-tôt en état de répandre dans votre sein ses craintes ou ses plaisirs. Je suis , &c.

De Brinville.



L E T T R E X I X.

*Rosalie de Saint-Clat * * *. à
Henriette.*

J E suis rendue à la vie , ma chere Henriette , par une espece de miracle ; c'est au tendre soin de l'amitié que je dois les jours dont je vais jouir , seront-ils heureux ? Je consacre mes premieres forces à ce délicieux sentiment qui nous unit ; ma belle-sœur m'a fait part de vos appréhensions sur mon compte ; elles pénètrent mon cœur de reconnoissance , & me font desirer de voir prolonger une vie chere à mon Henriette , & à mes amis ; j'en suis entourée , mon aimable amie , car pour des parens , je n'en ai plus ! Ce souvenir douloureux ne s'effacera jamais de ma mémoire , tout me rap-

pelle ce tems heureux !... qu'il a passé avec rapidité.

Madame de Brinville vous a marqué l'état où j'ai été ; elle , son mari , le Chevalier , la maison du Comte , n'ont pas abandonné votre amie , tandis qu'il y a eu du danger ; ma mere même me donnoit des soins , on m'en a assuré ; j'étois peu en état de m'en appercevoir. Depuis ma convalescence , je ne vois plus Madame de Saint-Clair * * * . elle est continuellement occupée avec son fils à prendre une entière connoissance d'une succession qui est immense ; le Président n'est point admis dans ces recherches , il est aussi peu consulté qu'un étranger ; sensible à un traitement qu'il ne mérite pas , il nous en parle souvent ; sa femme & moi tâchons de le tirer de cette mélancholie que lui donne l'indifférence de ma mere. Le Chevalier est toujours ici , ma mere le sçait & n'en dit rien. Cela lui redonne les espéran-

ces que mes pertes avoient détruites : pour moi , Henriette , j'ai l'ame plongée dans la douleur , un pressentiment semble m'annoncer les choses les plus tristes ; ce ne sont point les suites de la maladie , comme veut me le persuader Dorbigni ; mais celles de mes réflexions. Le Chevalier connoît à peine Madame de Saint-Clat * * *. L'évidence ne peut le convaincre de la force de sa tendresse pour son aîné ; il croit , ma chere amie , qu'elle pense à nous unir : Elle respectera les dernières volontés de son pere , me disoit-il , il n'y a qu'un instant ; peut-être ne nous donnera - t - elle pas un bien aussi considérable qu'il nous avoit promis , qu'importe ? mon pere m'a assuré qu'il y suppléeroit.

Ma belle-sœur présente à cette conversation , ne disoit mot. Hélas ! son silence me confirme mes craintes. Qui sçait ? elle est peut-être instruite ; sa tendre amitié n'ose me découvrir ce

terrible secret. Voilà plusieurs jours que je la surprends qui répand des larmes en me regardant , qu'elle tâche de me dérober Je lui en demande le sujet ; elle allègue l'indifférence de ma mere pour les enfans (remarquez , Henriette ,) ses enfans ; elle ne dit pas simplement son mari : hélas ! mon amie , que ces appréhensions répandent d'amertume dans mon cœur , elles troublent cruellement cette joie si naturelle à l'homme qui des bras de la mort se voit rendu à la vie. La mienne , ma chere Henriette , ne peut être heureuse. je vous le dis. . . . que l'amitié n'en soit pas offensée ; la vôtre sçait distinguer ces deux sentimens ; je ne peux être heureuse sans Dorbigni ; il semble que cet aimable jeune homme tienne à mon existence , qu'il en fasse partie ; s'il falloit y renoncer ! la seule chose qui puisse m'en distraire pour un moment ; c'est la certitude où je

fuis que mon aimable amie n'a pas de pareils malheurs à redouter. Oui, Henriette, votre bonheur fait ma consolation; hélas! je le trouble depuis long-tems par les vicissitudes que j'éprouve. Mille amitiés à votre cher mari; je suis à vous pour la vie.

*Rosalie de Saint-Clair * * *.*

L E T T R E X X.

A la même.

MES jours de deuil, ma chere Henriette, ne font que commencer; qui l'eût cru? J'avois des malheurs à effuyer plus terribles encore, que tous ceux que j'ai déjà éprouvés: oh! mon amie, que d'étranges choses j'ai à vous raconter; je suis un de ces êtres sur

lequel il semble que tous les maux à la fois veulent se reposer pour l'accabler.

Bannie de la maison de ma mere, qui frémit en prononçant mon nom ; en horreur à celle du Comte d'Hes***. qui me regarde comme l'objet de leur déshonneur ; méprisée peut-être du Chevalier qui m'accuse de ses malheurs. voilà , ma chere Henriette , quel est le sort de votre amie. Pourroit il empirer ? aurai-je la force d'y résister ? Mes pressentimens n'étoient que trop fondés ; la tolérance de ma mere sur les assiduités du Chevalier , étoit le fruit de ses occupations ; le tems seul lui manquoit , sa cupidité satisfaite , elle a pensé à moi. Elle vint Jeudi dernier dans ma chambre , je venois de me lever , son air chagrin en entrant , sa visite inattendue , ma femme-de chambre à qui elle dit de sortir ; toutes ces choses m'annonçoient quelques fâcheuses nouvelles. Dès que

nous fûmes seules , elle fit une espee de revue comme pour s'assûrer que personne ne pourroit l'entendre : j'étois debout , elle me fit asseoir. Je viens , Mademoiselle , me dit Madame de Saint Clat * * * , pour vous prévenir que les visites trop fréquentes du Chevalier commencent à me déplaire ; je les ai souffertes , tandis que votre maladie pouvoit les autoriser , aujourd'hui elles paroïtroient suspectes ; vous n'êtes point faite pour être unis ; s'il est question de vous marier , je sçaurai vous choisir un mari qui me convienne. Dorbigni viendra sans doute cette après-midi , que ce soit sa dernière visite ; je veux qu'il ignore que j'y ai part : si sa conduite m'apprend que vous l'en avez instruit ; la mienne à votre égard vous apprendra comment je sçais me faire obéir.

L'état où me jetta ce discours se sent mieux qu'il ne s'exprime , ma

douleur m'ôtoit la faculté de penser & d'agir ; je restai immobile , hors d'état de proférer une parole : pour tâcher d'adoucir un ordre qui me déchiroit l'ame , vous l'avouerez je , Henriette , je crus voir ma mere qui jouissoit de mon malheur ; cette idée , ma chere amie , excita dans un instant mon désespoir. Ma mere sortit en jetant sur moi un œil de mépris ; je me levai en poussant des cris qui auroient bientôt été entendus de toute la maison ; j'appellois Dorbigni à mon secours : on vouloit m'en séparer , c'étoit m'ôter la vie , qu'avois-je à ménager ? Madame de Saint-Clat * * *. qui étoit à la porte rentra : Malheureuse , me dit-elle , d'un air furieux , tu mérites... Elie se saisit de la pêle à feu... je n'eus pas le tems d'en voir davantage ; le bouleversement où venoit de me jetter sa vue & son action m'effrayerent si fort que j'en perdis connoissance.

Lorsque je la repris , j'étois dans mon lit , de Saint-Clat* * *. étoit d'un côté , & ma mere de l'autre ; la vue de tous les deux n'étoit pas propre à me tranquilliser , je refermai les yeux : ils crurent que j'étois retombée , & s'empresserent à me donner de nouveaux secours ; je vis leur erreur , ils agissoient plus autour de moi qu'ils ne parloient ; c'est pourquoi , je fis cesser cette foiblesse.

Ma mere , qui avoit été réellement effrayée , me demanda d'un air de bonté , si j'étois mieux : les ames sensibles se laissent toucher par les bons procédés ; la mienne fut émue de cette foible marque d'attention ; je pris une de ses mains que j'arrosai de mes larmes ; elle m'embrassa : Je reconnois ma fille à votre repentir , me dit elle , il obtient votre pardon ; j'oublie dès cet instant ce qui s'est passé ; tâchez , Rosalie , de vous rendre digne de mon amitié , par votre obéissance à mes

volontés. Mes sanglots m'empêchoient de parler , & qu'aurois-je pu lui dire ? Ne venoit-elle pas de me renouveler le même ordre qu'elle m'avoit déjà donné ; la violence que j'en aurois éprouvée , si ma foiblesse ne m'en avoit garantie , étoit trop présente à mon esprit pour que j'osasse rien lui répondre qui ne fût conforme à ses desirs ; je pris donc sur moi de paroître plus tranquille , je crus qu'elle me laisseroit libre ; pour l'y engager , je lui dis que je me trouvois mieux ; je la remerciai de ses soins , & l'assurai que je ferois mon possible pour lui obéir : elle secoua la tête en regardant de Saint-Clat * * *. je ne fis pas semblant de m'en appercevoir ; je lui dis que j'allois me lever pour dîner : Vous le pouvez , me dit ma mere , en sortant , votre frere vous tiendra compagnie. Je sentis toute la dureté de ce procédé ; je n'avois d'au-

tre parti à prendre qu'une parfaite soumission.

Je priai de Saint-Clat * * *. de passer dans une autre chambre , pour me laisser la liberté de m'habiller ; dès qu'il fut sorti , je sonnai pour faire venir ma femme-de chambre , j'espérois par son moyen faire avertir le Président & sa femme , que je n'avois point encore vus contre leur ordinaire. De Saint-Clat * * *. rentra & m'offrit ses services , me disant d'un air ironique , que ma mere lui avoit permis de me servir ce jour-là. Je connois sa brutalité , & dans la crainte de m'y exposer , je lui dis simplement que je ne croyois pas que cette fille fût occupée , sans cela que je ne l'aurois pas sonnée ; il s'en retourna en marmottant quelques impertinences que je n'entendis pas.

Je me levai , l'ame déchirée de douleur , mes réflexions me faisoient en-
visager

visager les choses les plus funestes ; j'étois bien loin de prévoir celles qui alloient arriver. Dès que je fus habillée, mon frere rentra ; son domestique vint mettre le couvert, & nous servit ; mon laquais ni ceux de la maison ne parurent pas. Je ne pouvois manger : de Saint-Clat ***, bien loin de m'engager à prendre quelque chose, me regardoit d'un air railleur, & me disoit qu'il étoit enchanté d'avoir une sœur qui vécût d'amour ; c'est par d'aussi mauvaises plaisanteries qu'il finit son dîné. En sortant de table, j'allai du côté de la porte, je me doutois que je n'irois pas loin ; mon très-digne frere courut pour m'empêcher de sortir ; je la tenois entr'ouverte, il me prit par le bras avec tant de violence que je crus qu'il me l'avoit cassé : Doucement, ma chere sœur, me dit-il, on ne sort pas sans ma permission. Je ne croyois pas que j'en eussé à vous demander, lui dis-je, en pleu-

rant de la douleur que je ressentois ; lâchez - moi ; avez vous aussi l'autorité de me casser les bras comme vous faites ? Il me tenoit toujours en me serrant davantage , je n'en pouvois plus : Je vais crier au secours ! Crie petite geu... me dit-il , en me poussant avec fureur jusqu'au milieu de ma chambre : crie donc ? ajouta-t-il , avec une épithète encore plus grossière que la première , appelle à ton secours le misérable qui t'a perdu ; tes larmes ne peuvent me toucher , je ne ressemble pas à ces foibles vieillards que ton hypocrisie avoit séduit , & qui alloient deshériter ta mère pour satisfaire ta passion. Heureusement que la mort... J'étois assise auprès de la fenêtre , & je pleurois , lorsque j'entendis un équipage qui entroit dans la cour ; je voulus voir qui c'étoit , il s'y opposa : que je suis malheureuse , m'écriai-je ! est-il possible que je sois réservée à tant d'infortunes ! qu'ai-je fait pour les mériter ?

Pauvre petite innocente , me dit ce monstre que je n'ose appeller mon frere ; elle est malheureuse parce qu'on s'oppose aux suites d'une passion qui la deshonore ! Pendant ce propos , son laquais étoit entré pour ôter le couvert ; il avoit entendu ce que son maître venoit de me dire : si j'avois été seule , je ne lui aurois rien répondu , mais la vue de ce malheureux qui sourioit des impertinences que j'essüyois , m'enflamma de colere. Misérable , opprobre de mon sang , dis-je à mon frere ; oses-tu bien , devant le vil valet de tes iniquités , m'outrager en insultant un galant homme qui n'a à rougir que de t'appartenir ? La vivacité avec laquelle je lui fis cette réponse sembla pour un instant l'avoir pétrifié ; mais bien-tôt son naturel prit le dessus : il vint à moi , me prit par les cheveux , & me jetta à terre , il me donnoit des coups de pied , quand tout-à coup la porte s'ouvrit : il me lâcha à un cri

que fit le Chevalier. (c'étoit lui) Je me relevai avec vivacité, j'étois toute en sang. Ah ! Henriette, jugez de ma frayeur , j'apperçois Dorbigni , qui l'épée à la main couroit sur mon frere ! Je vole à sa rencontre , il étoit trop tard ; de St. Clat*** tombe à mes pieds baigné dans son sang. Qu'avez-vous fait ? dis-je à mon amant , Dorbigni vous me perdez , fuyez au nom de ma tendresse , fuyez. Je vous ai vengé , ma chere Rosalie , me dit le Chevalier , j'ai puni un monstre dont vous ne connoissez pas encore tous les crimes. A peine entendois-je ce qu'il me disoit , j'étois à genoux auprès de St. Clat*** , j'avois une main sur sa blessure pour en arrêter le sang , & de l'autre je lui soulevois la tête. Au nom de Dieu , appelez du secours , dis je , à Dorbigni , & fuyez : obéissez ; voyant qu'il alloit encore me répondre , ou soyez sûr de ma haine. Il sortit , & une minute après , De Brin-

ville , sa femme , & tous les domestiques furent dans ma chambre. On mit de St. Clat *** sur mon lit , il ne donnoit aucun signe de vie ; la consternation étoit répandue sur chaque physionomie ; je n'osois lever les yeux , & personne par cette même raison n'osoit me faire des questions.

Ma mere ne paroissoit pas , je n'avois pas la force d'en demander la cause , le Chirurgien arriva. Je passai dans l'appartement de ma belle-sœur avec elle , son mari & deux anciens domestiques restèrent auprès du blessé ; on lui fit reprendre connoissance , ses premières paroles furent des exécutions contre moi , & contre le Chevalier : le Chirurgien eut toutes les peines du monde à le calmer ; il n'y réussit qu'en lui disant qu'il y alloit de sa vie s'il parloit. Sa blessure étoit profonde ; il avoit perdu une grande quantité de sang , & le Chirurgien n'en pouvoit porter un jugement cer-

tain qu'il n'eût levé le premier appareil , c'est ce que mon frere vint nous dire.

Peignez-vous , ma chere Henriette , s'il est possible , mon trouble , mes agitations & mon désespoir ; cette journée , la plus cruelle de mes jours , & qui ne sera pas la dernière de mes peines , se passa en plaintes & en gémissemens. J'avois raconté à de Brinville , tout ce qui s'étoit passé dans la matinée , & les circonstances de ce malheureux accident ; il me dit qu'il étoit parti dès le matin avec sa femme pour faire des commissions dont ma mere les avoit chargé ; qu'ayant passé à l'hôtel du Comte d'Hes * * * , la Comtesse les avoit retenu à dîner , & qu'ils rentroient avec le Chevalier , lorsqu'il étoit monté dans mon appartement ; qu'un instant après , il étoit entré dans le leur , en leur disant qu'ils allassent donner du secours à un monstre qu'il avoit trouvé m'as-

assinant , & , qu'en accourant dans ma chambre , ils avoient cru me trouver morte.

Comme nous étions à raisonner sur les malheureuses suites qu'auroit cette affaire , nous entendîmes ma mere qui rentroit : mon frere fut à sa rencontre ; il avoit eu la précaution de défendre à tous les domestiques de la prévenir sur l'état de son fils ; de Brinville l'accompagna dans son appartement ; il y fut plus d'une heure avant d'oser lui dire un malheur qu'il n'étoit pas possible qu'elle ignorât ; il lui apprit enfin cette triste scène avec tous les ménagemens d'un fils rendre & respectueux : mais le cœur de ma mere ne vit que le danger d'un fils qu'elle idolâtre , assassiné par l'Amant de sa fille , de cette fille pour qui feue sa mere avoit des bontés , & qui alloit en recevoir pour marques cent mille écus dont elle auroit été privée ; Madame de Saint-Clat * * * déchirée

par le plus affreux désespoir ne consulte que sa douleur , elle la conduit dans la chambre du malade , sa pâleur que la fureur fait disparaître en appercevant sa mere ; cette voix éteinte que la vengeance semble ranimer , pénètre ma mere , & lui fait partager tous les sentimens qui l'animent : il veut des victimes immolées à son ressentiment , sa mere peut-elle les lui refuser ? Elle lui jure la perte de ses ennemis , les promesses ne peuvent le calmer , ce sont des effets ; on parle de la Justice , d'un Commissaire : mon frere veut faire des représentations ; il empêche l'exécution d'un ordre donné au domestique du malade ; ma mere furieuse , hors d'elle-même crie à l'assassin ; le Président justement effrayé , se jette aux genoux de Madame de Saint-Clat * * * , elle ne le voit pas. Elle sort , un domestique la suit. De Brinville désespéré , vient me trouver ; sauvons nous , me dit il , infortunée

Rosalie , ta mere veut ta perte ! Je le suis , la frayeur me prête des forces ; nous marchons près d'un quart-d'heure. Mon frere me conduit chez une femme de sa connoissance ; il me fit donner une chambre , me recommanda à mon Hôtesse , & me quitta.

Dès que je fus seule , l'horreur de ma situation se traça à mon esprit alarmé avec toutes les circonstances les plus terribles ; je n'en pus soutenir l'idée , je tombai évanouie entre les bras de la femme chez qui j'étois. Elle appella son mari pour me secourir ; en me mettant sur le lit ; ils apperçoivent mes habits pleins de sang. La probité du Président qu'ils connoissoient ne peut les rassurer ; ils tremblent & le croient mon assassin ; ils se consultent pour sçavoir s'ils iront chercher un Commissaire , ils craignent d'être accusés d'un meurtre. Pendant toutes ces délibérations , je repris connoissance : effrayée à mon tour de

leurs propos ; je les assure que je n'étois pas blessée , que le M. qui m'avoit amené chez eux étoit mon frere , & que le sang qu'ils voyoient étoit d'une chute que j'avois faite en voulant éviter des mauvais traitemens de ma mere , occasionnés par un mal-entendu. Cela les tranquillisa un peu ; le mari sortit & sa femme m'aida à me déshabiller.

Quelle nuit , Henriette , que celle que je passai ! il étoit huit heures du matin quand je vis entrer le Président : Qu'ai-je à craindre où à espérer lui dis-je , en me jettant entre ses bras ? Il m'y ferroit en répandant des larmes ; cette scène de tendresse & de douleur dura long-tems : il l'interrompit enfin pour me percer le cœur par les choses qu'il me raconta. En rentrant à l'hôtel , lorsqu'il m'eut quitté la veille , il le trouva rempli d'une troupe de satellites , qui accompagnoit un Commissaire que ma mere avoit amené : ce Magistrat étoit dans la cham-

bre de Saint-Clat *** qui lui faisoit sa déposition , il nommoit son assassin , il nommoit votre malheureuse amie. Le Président entra : il avoit écouté à la porte , & entendu que le Commissaire lui faisoit des représentations dictées par l'humanité & par l'honneur ; le malade ne vouloit rien entendre , ma mere ne disoit mot. De Brinville profita de cet instant pour lui représenter que j'étois sa fille , que j'étois innocente ; il parla avec force , il raconta ce qui s'étoit passé : le Valet de Saint-Clat *** qui avoit été témoin des mauvais traitemens que j'avois essuyés de son maître , fut interrogé , il en convint , & il fut décidé que le Procès-verbal ne parleroit pas de moi. Ma mere qui a résolu la perte de Dorbigni , s'adressa dès le lendemain aux Maréchaux de France , pour faire arrêter le Chevalier comme meurtrier de son fils. Tous les Gardes de la Connétablie sont en cam-

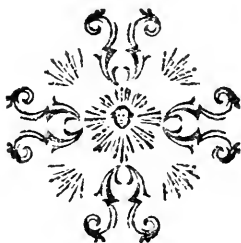
pagne. Ah ! Henriette, si l'on pouvoit expirer de douleur, aurois-je la force de vous tracer ces caractères ? aurois-je eu celle d'entendre.... Oh ! mon amie ; quoi ! le Chevalier.... expire-roit sur un échaffaut ; & c'est moi.... c'est l'amour qui l'y auroit conduit ! infortunée que je suis ! je ne survi-vrois pas à ce dernier coup. Sil est arrêté , l'instant qui me l'apprendra fera celui qui terminera mes jours malheureux.

Mon trouble depuis deux jours que je suis ici semble augmenter à chaque instant ; tout ce que j'entends , me fait frémir. Le Président entre ,... je finirai cette lettre , mon amie , au Couvent de.... ou de Brinville & sa femme viennent de me conduire du consentement de ma mere , qui ignore que j'étois sortie de la maison le jour que son fils fut blessé ; le Chirurgien répond de ses jours , il n'a plus de fièvre , la joie que ma mere en res-

sent , n'a pas encore pu la déterminer à faire la moindre démarche pour arrêter le cours de la procédure informée & déshonorante qui se continue contre Dorbigni. Le Comte d'Hes*** s'est présenté chez Madame de Saint-Clat***, elle a refusé de le voir, la Comtesse est, dit-on, au désespoir ; le frère du malheureux Chevalier a juré au Président qu'il vengeroit l'honneur de sa maison dans le sang de Saint-Clat * * *. Et c'est moi , c'est votre malheureuse amie , qui est la source funeste de tant d'iniquités ! Je n'ose , Henriette , arrêter mes réflexions sur les maux qui m'environnent , chacun d'eux en particulier , excite mon désespoir. Le présent , l'avenir , n'offrent à mon imagination qu'un tableau terrible des vicissitudes les plus effrayantes ; le passé , oh ! mon amie , quelle triste comparaison ! Mon ame éperdue ne peut ni oublier , ni se rappeler ce tems heu-

reux , il a passé comme un songe. Il n'aura pas le même sort ; jusqu'au tombeau ma reconnoissance me rappellera ces chers & dignes parens que j'ai perdus. Adieu , Henriette , votre amitié est le seul bien qui puisse flatter

*Rosalie de Saint - Clot***.*



L E T T R E X X I I .

*A la même. (*)*

LES consolations que l'on tire de l'amitié , font l'essence de ce sentiment ; ce sont les seules propres à soutenir cette fermeté d'ame qui nous abandonne dans les grandes douleurs ; les miennes , Henriette , paroissent s'affoiblir , quand je pense que vous partagez tous les différens mouvemens qui m'agitent ; je vois votre désespoir , vos larmes ; j'oublie que l'un &

(*) On a jugé à propos de supprimer la plus grande partie des lettres d'Henriette , pour éviter au lecteur des redites , & des protestations d'amitié qui ne peuvent flatter ceux qui n'éprouvent pas les mêmes sentimens.

l'autre est mon ouvrage ; mon cœur qui étoit anéanti par l'affliction , s'émeut à la pitié , & ma tendresse allarmée cherche à vous donner des consolations qu'elle ne peut recevoir ; toutes me paroissent foibles , j'en cherche la cause , je la trouve dans la grandeur de mes maux ; c'est alors que l'illusion disparoît & me rend à moi-même , c'est-à-dire à la douleur.

Il y a de la foiblesse , dites-vous , à s'affliger avec excès des malheurs ordinaires , j'en conviens ; les miens , Henriette , sont ils de ce nombre ? Je vous le demande ? Non , mon amie , ils portent avec eux , ce caractère ineffaçable de douleur que le tems ne peut détruire. La mort seule est l'écueil , où ils se briseront , c'est à ce terme de toutes choses , que j'oublierai qu'il fut un tems où mon ame jouissant de son entière existence goûtoit les douceurs de notre tendre amitié , sans trouble , & sans inquiétude.

Libres de tous engagements , nos plaisirs étoient en nous. Notre séparation m'apprit que le bonheur peut être troublé , l'âge me fit réfléchir ; c'est à cette époque , que la nature commença à souffrir de l'indifférence de ma mère ; jusques - là , je l'avois crue naturelle , j'en examinai la cause ; la préférence quelle donnoit à son aîné sur ses autres enfans me parut cruelle , & remplit mon cœur d'amertume. M. & Madame de Monteville... cher & douloureux souvenir !.. ils vinrent , leur humanité sur le sort qui m'attendoit , prépara leurs cœurs à cette tendresse dont j'ai reçu des marques réelles jusqu'à l'instant qui me les a ravés. Que j'étois heureuse , Henriette ! chérie de ces parens respectables ; leurs derniers soupirs exprimoient encore leur tendresse pour votre amie ; M. de Monteville environné des horreurs de de la mort , fait un effort sur lui-même ; il oublie ces momens terribles

où la nature qui craint sa destruction , frémît d'en voir approcher l'instant. Rien ne le frappe pour lui-même , sa famille est ce qui l'occupe , il la console , Rosalie est recommandée à sa mere ; son bonheur lui est cher , il expire en le désirant. Ah ! mon amie , quelle perte ! quel souvenir ! . . . Madame de Monteville en mourant . . . tourne sur moi ses regards éteints , ils semblent se ranimer ; on y distinguoit l'amitié , la tendresse allarmée... Elle veut parler ; elle ne peut articuler des sons , & son dernier mouvement , fut de me serrer la main.

Moi , Henriette , je pourrois oublier ! . . . Non , mon amie , la reconnaissance est pour l'homme un devoir sacré , le cœur qui s'en dispense , est de tous les monstres le plus dangereux , nuisible à la société & à lui-même. De combien de douceurs ce sentiment n'est-il pas la source ? il est né avec l'homme , la mauvaise édu-

cation , les passions violentes qui en sont les suites , étouffent dès sa naissance ce germe précieux qui fait éclorre la vertu , qui la fait aimer , en la mettant dans tout son jour.

Croyez-moi , mon amie , il y a plus de foiblesse à oublier , & à se consoler d'une grande perte , qu'à la pleurer toute sa vie , le tems peut rendre la douleur plus tranquille , mais c'est toujours de la douleur ; comment pourrai-je oublier (hélas ! ce n'est qu'une partie de mes peines) que mon amour a fait les malheurs de celui qui en est l'objet ? qu'il est déshonoré dans sa patrie où il ne peut rentrer , que sa famille , qui est la mienne , ne respire que la vengeance , & n'attend pour la satisfaire que le rétablissement de mon frere qui a manqué de périr par la même main qui m'étoit destinée : les combats que j'éprouve , Henriette , sont terribles ! la nature frémit au nom de mon

Amant , il est l'assassin du fils de ma mere ; c'est dans mon sang qu'il a trempé ses mains. C'est lui qui fait couler les larmes de celle à qui jé dois le jour : cette image est cruelle pour le cœur d'une fille. Puis je la voir , sans ressentir des mouvemens de haine ? Ah ! mon amie , ce Dorbigni choisi par Madame de Monteville pour être mon époux ; cet homme que mon cœur idolâtre dès l'instant qu'il a connu le sien ; oui , mon Henriette , ce sont ses vertus qui me l'ont rendu cher , avant de le voir ; toutes ses aimables qualités m'avoient touché ; l'éloge continuel que j'en entendois faire avoit disposé mon ame à la tendresse ; il vint , sa vue acheva ma défaite ; je me défendis , vous le sçavez ; je craignois un sentiment contraire à mes devoirs ; l'aveu de nos familles , m'en fit un de mon inclination ; quelle douceur ! je m'y livrai , moment affreux ! la mort C'est

par elle que le désespoir est entré dans mon ame , c'est par elle qu'il en sortira. Oh ! mon amie , tout sert à me rappeler qu'il n'est plus d'heureux momens pour l'infortunée

Rosalie de Saint-Clat * * *.

P. S. De Brinville sort du parloir , il croit avoir déterminé ma mere à faire discontinuer les poursuites contre le Chevalier. Quelle heureuse nouvelle ! Ah ! Henriette , votre amitié m'assure de la part que vous y prenez. De Saint-Clat * * * est tout-à-fait hors d'affaire ; il se leve , c'est un chagrin de moins pour votre amie.



L E T T R E X X I I .

A la même.

MES craintes sur le sort de Dorbigni sont dissipées, ma chere Henriette, ma mere, son fils, cessent leurs poursuites. Madame de Saint-Clat*** a fait un voyage à Versailles avec le Comte d'Hes*** pour faire discontinuer celles de la Justice, ils ont obtenu ce qu'ils demandoient du meilleur de tous les maîtres. C'est aux soins du Président qui a employé les prieres, & tout ce qu'il avoit d'amis, que je dois ce changement heureux; je peux le nommer ainsi, Dorbigni vivra, c'est la plus douce consolation que je puisse recevoir, c'est la seule à quoi je croyois prétendre. Hélas! Henriette, croirez-vous que cette cer-

titude qui devoit combler mon cœur
 de joie , n'a fait que dissiper mes ap-
 préhensions sans bannir la force de
 ma douleur , sans même la diminuer :
 il vivra , Henriette ; mais c'est loin de
 votre malheureuse amie Ma mere n'a con-
 senti à un accommodement qu'aux
 conditions qu'il ne paroîtroit pas en
 France. Le Comte d'Hes*** qui s'est
 expliqué avec le Président a consenti
 à ce dur article. — „ C'étoit mon
 „ intention , dit-il , hier à de Brinville.
 „ De Saint-Clat***, mon cher cousin ,
 „ est incapable de pardonner ; le Che-
 „ valier m'est cher , je craindrois pour
 „ ses jours , j'aime mieux m'en sépa-
 „ rer ; c'étoit un projet résolu , quand
 „ votre mere ne l'auroit pas exigé „.

Mon frere , ma chere Henriette ,
 n'a pu me cacher cette circonstance ,
 qu'elle est cruelle pour mon cœur ! Il
 semble que ma passion prenne de nou-
 velles forces des choses mêmes qui
 devroient la diminuer ; sans espérance ,

L'image du Chevalier me suit par-tout , que dis je ? je la porte au fond de ce cœur qui ne palpite qu'à son souvenir ; il est mort , Henriette , à tout autre sentiment , l'amitié réclamerait en vain ses droits : vous êtes généreuse , n'abandonnez - pas votre infortunée Rosalie ; si elle vous fut chère , plaignez-là , mais n'en exigez aucun retour , sa tendresse ne peut être partagée. Dorbigni ! cher Amant !

Pardonnez , mon amie , à des transports dont je suis peu maîtresse , je connois encore les douceurs de l'amitié ; c'est dans son sein que je porte toutes les fureurs de l'amour. Victime de cette funeste passion , j'adore en gémissant son Auteur ; j'ignore où il est , je n'en ai point eu de nouvelles depuis le malheur qui nous a séparé , & je tremble. . . oh ! mon amie , de n'en avoir jamais ; je n'ose le soupçonner d'inconstance , mais le tems ,
l'éloignement ,

l'éloignement , l'impossibilité de m'appartenir , les réflexions qu'il fera sur ses malheurs dont je suis la cause. Que de motifs pour m'oublier ! cette idée m'accable. . . Je vous quitte pour un instant.

Je viens de promener mes malheurs , ma chere Henriette , dans le jardin de cette maison ; c'est la première fois depuis deux mois que j'y suis. J'y ai rencontré une partie de la Communauté , & bientôt le reste y est accouru ; je suis pour toutes ces Dames & leurs Pensionnaires une nouvelle arrivée ; ma façon de vivre retirée (car je mange dans ma chambre d'où je ne fors que pour la Messe & le parloir) , a excité la curiosité générale ; toutes se sont empressées les premiers jours à me prévenir de politesse , j'y ai répondu assez froidement , & j'ai été délivrée de leurs importuns accueils : aujourd'hui c'les ont cru que je voulois m'humaniser ,

elles m'ont toutes fait des offres d'amitié qui, réduites à leur juste valeur, sont moins que de l'indifférence : je ne dis pas que dans le nombre il ne puisse s'en trouver qui aient toutes les qualités qu'exige ce sentiment ; mais mes malheurs ne me laissent pas la liberté de discerner l'apparence de la réalité , je craindrois de ne rencontrer que l'ombre, & j'aime mieux vivre seule que de me livrer inconsidérément à des repentirs.

Ma belle-sœur vient passer une partie des après - dîné au parloir , son amitié m'aide à supporter mes peines ; tandis que nous sommes ensemble, mes troubles semblent se calmer, ils renaissent quand elle me quitte ; hélas ! bien-tôt je serai privée de son aimable société, les devoirs de la charge de son mari demandent qu'il retourne à ***. Je ne peux penser à leur départ, je n'ai qu'eux, je vais les perdre ! ma mere ne pense pas à retour-

ner en Province de tout l'hiver , ses affaires ne le lui permettent pas ; elle a mis en vente l'hôtel de Monteville , ainsi qu'une terre de cent mille écus , (c'est celle qui m'étoit destinée) on ne trouve pas toujours des acquéreurs , sur-tout pour du comptant , ce sont ses conditions.

Le Président m'a promis d'obtenir que je puisse la voir avant qu'il ne parte , il a pressenti ses sentimens là-dessus ; elle ne paroît pas s'en éloigner , m'a-t-il dit ; que je redoute cette entrevue désirée ? que de reproches ? Si je les ai mérité , c'est involontairement , j'en suis bien punie : jamais je ne verrai.....non jamais.....je ne serai heureuse , il n'y a plus de bonheur pour votre amie. Adieu , ma chere Henriette , pourquoi mes maux troublent-ils votre félicité ? votre cher Mircourt doit m'en vouloir ; vous m'assurez de son amitié , elle m'est précieuse ; il me plaint , il est doux de l'être par un

homme vertueux. Adieu , mon amie ,
aimez toujours l'infortunée

*Rosalie de Saint Clat * * *.*

L E T T R E X X I I I .

A la même.

J'AI reçu , ma chere Henriette , votre lettre , & le même jour deux visites bien différentes dans leur motif : la première fut celle de la Comtesse d'Hes*** ; cette respectable tante de votre Rosalie m'avoit fait prévenir la veille qu'elle me verroit dans la matinée , elle vint : je crus voir l'humanité , la bienfaisance , l'amitié , & l'aménité en personne ; toutes ses vertus se distinguent sous les traits de la grandemere du Chevalier ; ils semblent leur prêter ce charme qui les fait aimer :

Oh ! mon amie , que de douceurs j'ai
 goûté pendant deux heures qu'elle est
 restée avec moi ! que de formes diffé-
 rentes sa tendresse a-t-elle prise pour
 me consoler ; elle mêloit ses larmes
 avec les miennes. » Votre douleur ,
 » *Rosalie* , me disoit-elle , est respec-
 » table , vous avez tout perdu , vos
 » regrets honorent la mémoire de ceux
 » qui les causent ; mais , ma chère
 » fille , l'excès flétriroit cet hommage
 » de votre reconnoissance ; la religion ,
 » mon enfant , exige plus de modéra-
 » tion , la raison même en fait une
 » loi ; s'éloigner de ce que l'une ou
 » l'autre prescrit , c'est manquer à
 » toutes les deux , & troubler l'har-
 » monie de sa propre existence. La ré-
 » signation aux ordres de la Providen-
 » ce , est le fondement de notre bon-
 » heur , il dépend donc de nous d'être
 » heureux ; pourquoi , *Rosalie* , ne pas
 » profiter de ces précieux avantages ?
 » c'est faute de les envisager , & de vou-

» loir réfléchir ; honorons la mémoire
 » des personnes que nous avons con-
 » nu , rappellons - nous leur vertu ,
 » rendons - nous - les propres ; c'est le
 » seul moyen de les faire revivre , c'est
 » l'unique qui soit digne d'eux. «

La solidité de ce raisonnement , ma chere Henriette , m'a procuré un calme étonnant , j'étois tout autre en la quittant , que quand je suis descendue pour la voir ; elle m'a promis de revenir dans quelque tems , elle ignore où est le Chevalier , son fils étoit absent depuis huit jours , c'est sans doute pour accompagner le malheureux amant de votre amie hors du royaume : Est-il possible qu'il ne m'ait pas encore donné de nouvelles. Ce silence me tue....la Comtesse d'Hes*** m'en a paru surprise. Elle étoit à peine sortie du parloir que mon frere vint m'annoncer que ma mere devoit venir avec ma belle - sœur l'après midi. Jugez , mon amie , de mon trouble , & de mes

agitations à cette nouvelle ; j'attendis jusqu'à trois heures. Enfin je fus appelée ; à peine pouvois-je me soutenir , & sans le secours d'une fleur-converse que je rencontrai , & qui me donna le bras , je crois que je ne serois pas arrivée au parloir : en y entrant , j'aperçus ma mere ; je me jetai à genoux , je bégayois des pardons qu'à peine on pouvoit entendre.

Levez-vous , ma fille , me dit Madame de Saint-Clat*** je ne suis pas venue pour vous faire les reproches que votre conduite a mérité , je vous ai donné le tems de réfléchir sur les malheurs que votre fatale passion a failli de causer à toute votre famille ; votre aîné , premiere victime de votre foiblesse , a payé de son sang votre imprudence , je veux bien croire qu'elle a eu sa source dans la tolérance aveugle de feu M. de Monteville & de ma mere ; j'oublie de même que pour satisfaire vos desirs , vous les aviez

porté à me priver de cent mille écus, pour vous enrichir à mes dépens & à ceux de vos freres. De Saint-Clat***, à mon exemple, ne se souviendra plus qu'il a manqué de périr de la main d'un homme que vous vous êtes choisie, persuadé, ainsi que moi, qu'un retour sur vous-même, vous donne autant d'horreur que nous en ressentons pour un malheureux que nous immolerions à notre vengeance, si vous persistiez dans des sentimens qui révoltent la nature. Qu'avois-je à répondre ? avois-je la force d'articuler des sons ? Ceux de la douleur étoient les seuls qui auroient pu se faire entendre, ils étoient retenus par leur violence ; je ne sentoient plus que machinalement, & bien-tôt je ne sentis plus rien. J'étois assise, ma mere qui attendoit une réponse s'aperçut de mon état : Elle se trouve mal, dit-elle à ma belle-sœur, sonnez, qu'on lui donne du secours ? La Dame Tourrière vint,

en me fit avaler de l'eau des Carmes ,
& je me trouvai beaucoup mieux.

» Eh bien ! Rosalie , me dit ma
» mere dès que nous fûmes seules ,
» êtes-vous ma fille ? puis-je vous don-
» ner ce nom ? De Saint-Clat*** a t-il
» encore une sœur ? Oui , ma chere
mere , lui dis - je , en me jettant à ge-
noux , je suis digne d'être votre fille :
pardonnez - moi les chagrins que je
vous ai causé , ce souvenir me péné-
tre ; malgré ce qu'il en coûtera à mon
cœur , je vais faire mes efforts pour
oublier le Cheva..... Tais-tois , malheu-
reuse , me dit ma mere , en m'inter-
rompant , ne prononce jamais un nom
qui est l'opprobre du tien , ou attends-
toi à tout mon ressentiment Le
Comte d'Hes*** le partage , ajouta-t elle ,
il le secondera quand il en sera be-
soin ; je voulois t'épargner cette der-
niere connoissance , mais tes larmes ,
ta douleur , m'apprennent que tu ne mé-
rites aucun ménagement. Quand j'au-

rois voulu répondre elle ne m'en donna pas le tems ; elle sortit & ordonna à Madame De Brinville de la suivre.

L'état où elles me laissèrent est difficile à concevoir, j'y serois restée long-tems sans cette Religieuse qui m'avoit secourue il y avoit un quart-d'heure ; elle avoit entendu une partie de ce que ma mere m'avoit dit en s'en allant ; elle vint me trouver dès quelle crut que Madame de Saint-Clat*** ne rentreroit plus : elle m'aida à me relever & me conduisit dans ma chambre où je perdis aussitôt connoissance. Cet évanouissement dura plus de deux heures , heureuse s'il eût terminé mes jours!.. Lorsque je revins , j'étois sur mon lit , environnée de toute la Communauté qui s'empressoit à me secourir ; je remerciai ces Dames & je me levai. Toutes auroient voulu savoir la cause de mon accident , plusieurs me la demanderent , on me voyoit répandre des larmes, elles m'empêchoient

de parler ; cette Dame Tourrière leur dit que je n'étois déjà trouvée mal au parloir en apprenant la mort d'une parente à qui j'étois fort attachée : Que je lui fêus gré , Henriette , de sa discrétion ! j'avois tremblé qu'elle n'eût divulgué mon secret pendant ma foiblesse.

Julie , (c'est le nom de cette aimable Religieuse) me dit dès que nous fumes seules : J'ai aimé , Mademoiselle , & mon état vous apprend que si j'ai connu les douceurs de l'amour , j'ai connu ses peines , tout ce qui porte un caractère de tendresse a droit de me toucher ; ne regardez point cet aveu comme un exemple que je vous donne à suivre , ce n'est point un esprit de curiosité qui m'engage à vous le faire pour pénétrer votre secret , je veux simplement vous persuader , qu'ayant eu des peines je suis sensible à celles des autres. Je remerciai cette généreuse Dame , elle passa cette

nuit dans ma chambre ; je n'ai pu re-
 fuser à sa confiance l'histoire de mes
 malheurs ; elle est tendre , elle en a
 éprouvé de cruels , sa société dont je
 jouis depuis huit jours , me procure un
 calme , que les réflexions de la Comtesse
 d'Hes*** fortifient : je ne manque pas
 de me les rappeler à chaque instant ,
 mais que je suis encore éloignée de
 cette résignation.....je la desire , Hen-
 riette , c'est beaucoup. Je n'ai pu ré-
 pondre plutôt à votre lettre , j'en
 avois formé le projet le lendemain de
 l'entrevue de ma mere , je n'ai pu
 l'exécuter qu'aujourd'hui ; j'ai tous les
 jours la fièvre , cela me rend d'une
 foiblesse extraordinaire. La Comtesse
 d'Hes*** vint il y a deux jours je ne
 pus me rendre au parloir , je compte
 y aller cette après midi , Madame de
 Brinville y sera ; je ne l'ai pas vue
 depuis ma mere , quoiqu'elle soit ve-
 nue tous les jours s'informer de ma
 santé. Adieu , Henriette , n'oubliez pas

que c'est l'amitié qui me soutient. Je
suis plus à vous qu'à moi ,

*Rosalie de Saint-Clair * * *.*

L E T T R E X X I V .

A la même.

A H , Henriette , quels sont mes malheurs ! il semble que les jours ne s'écoulent pour moi qu'afin de les multiplier , leur poids m'accable & ne peut m'écraser ; malheureuse que je suis!.. la nature a formé des monstres d'une nouvelle espèce pour tourmenter votre infortunée Rosalie. Oh ! mon amie...l'amour , la haine , le repentir , le plus affreux désespoir sont depuis vingt-quatre heures les sentimens qui m'agitent ; ils sont tous dans mon cœur , je les y distingue , ils s'y succè-

dent , ils s'y réunissent pour le déchirer de mille façons opposées & cruelles. Mon ame est fermée à toute consolation. Fatale crédulité ! c'est toi qui m'as perdue....le voile est déchiré ; sans cesser de vivre je suis parvenue à cet instant qui nous fait distinguer les erreurs d'une vie agitée par les différentes passions auxquelles l'homme se livre. Hélas ! quel fruit retirerai-je de cette connoissance ? la honte de m'y être exposée est tout ce que j'envisage. L'horreur de n'en pouvoir douter , est la plus cruelle de mes peines. Ah , mon amie ! lisez , si vous pouvez sans frémir , ces caractères tracés par le plus infâme de tous les hommes. Renvoyez-moi sur le champ cette assurance de ma honte , cette vue servira à terminer ma carrière , ou à me faire oublier la perfidie qui la remplit d'amertume.

Ma belle sœur & son mari sont partis depuis quinze jours , je pleurois

leur absence, ils m'ont écrit : j'étois hier occupée à leur répondre, on me demande au parloir, j'y descends; je crus que c'étoit ma mere; je vis un homme fort mal mis qui me présenta une lettre, je la pris, & lui demandai qui la lui avoit remise? C'est un M., me dit-il, pouvant à peine parler tant il étoit ivre. Je lui donnai quelque monnoie & le congédiai; à demain, me dit cet ivrogne: je remontai dans ma chambre avec une émotion extraordinaire, Julie y étoit. Mon cœur pressé par un sentiment qui tenoit moins de la douleur que de la tendresse, étoit si oppressé que je ne pouvois respirer, je fus plus d'une demi-heure avant de pouvoir la décacheter. Oh ciel! Henriette, que devins-je après l'avoir lue! j'en eus la force, & sans expirer je l'ai finie: *Julie* ne me quitte pas, sa vue me fait rougir; elle copie cette indigne lettre, je veux l'envoyer à ma belle sœur;

fière de ses sentimens pour moi , elle partagera ma haine. Votre amitié, Henriette , me persuade que vous ressentirez en la lisant ces mouvemens d'indignation qu'excite la vue du crime : montrez-la à M. de Mircourt , à votre maman , qu'ils voyent le comble de l'infamie , qu'ils en détestent l'auteur , tout ce qui partage mes sentimens sert à me les rendre soutenable.

*Rosalie de Saint-Clat * * *.*

*Lettre du Chevalier Dorbigni , à
Rosalie de Saint-Clat * * * , en-
voyée par cette Demoiselle à
Henriette.*

Le meurtrier du frere de Rosalie , peut-il espérer , Mademoiselle , qu'en faveur des sentimens dont vous daigniez l'honorer , vous voudrez bien lui accorder votre estime? il la mérite par la

sincérité d'un aveu qu'il doit à votre tranquillité & à la vérité de son caractère.

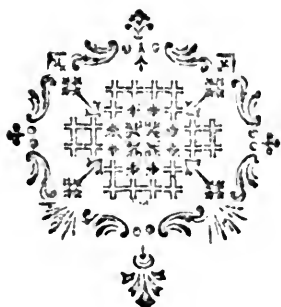
Lorsque je vous vis pour la première fois , les charmes de votre personne me frappèrent , ceux de votre esprit acheverent de me donner ce trouble délicieux que l'ame éprouve à la vue des beautés qui lui sont inconnues , & dont par un instinct naturel , elle désire la jouissance : qu'il est aisé de se tromper à mon âge ! j'étois de bonne foi quand je vous vis partager des sentimens que je croyois ressentir ; mes desirs & votre vertu m'éclairerent : je connus que la jouissance seroit le terme de ma passion ; vous étiez bien loin , sans doute , de lire dans ce cœur où vous croyiez régner ? sûr du vôtre.... le dirai-je , Mademoiselle , la pitié m'empêcha de vous défabuser , je n'osai vous faire un aveu , qui en nous humiliant l'un

& l'autre auroit ruiné toutes mes espérances , car je vous dois cette vérité : j'en ai eu jusqu'à l'instant où les bontés de Madame de Monteville vinrent les troubler... La réflexion , me fit accepter votre main : on doit quelque chose à sa fortune & à son nom ; je suis cadet... la mort de vos parens , me rendit à moi-même : persuadé que je ne serois jamais votre époux , mes desirs me tenoient lieu d'amour ; votre tendresse , me faisoit espérer de les voir bientôt satisfaits ; de Saint-Clat*** tomba sous mes coups!... Les remords que j'éprouve vous vengent tous deux , lui de son assassin , & vous d'un Amant qui vous auroit déshonoré.

Je suis à Brest , où mon pere m'a conduit : le caractère de votre frere lui fait craindre qu'il ne veuille se venger , il m'a déterminé de passer aux Isles ; je pars dans quinze jours ,

avec un vaisseau qui fait voile pour
L. . . , avant de quitter la France ,
j'apprendrai avec plaisir que l'aimable
Rosalie jouit de cette heureuse tran-
quillité , que je n'aurois pas troublé
si plus d'expérience m'avoit appris à
me connoître. Je suis avec respect ,

Le Chevalier Dorbigni.



L E T T R E X X V.

*Rosalie de Saint - Clat * * * , à
Henriette Hermann.*

J E commence , ma chere Henriette , à jouir de cette espece de tranquillité que l'on éprouve à la suite d'une grande douleur ; mon cœur est toujours pénétré... mais mon imagination fatiguée , me procure un calme qui me prépare au raisonnement : je suis encore incapable d'en faire , je ne peux que suivre Julie dans ceux que la raison & son amitié lui dictent ; sa tendresse pour moi , leur donnent ce tour insinuant , que l'amitié possède & qu'elle seule sçait sentir.

J'ai reçu des nouvelles de ma belle-sœur , je lui écrivis en même tems que je vous envoyai cette malheu-

reuse lettre ; pourquoi , Henriette , est-elle plus empressée que vous à me répondre ? Votre silence m'inquiète ; je n'ose soupçonner votre cœur... tirez-moi promptement de mon incertitude , elle est cruelle. . . . mes malheurs me font craindre d'en avoir de nouveaux à pleurer.

Madame de Brinville semble avoir des doutes sur la vérité de la lettre du Chevalier : *Etes-vous bien sûre* , me marque-t-elle , qu'il l'ait écrite ? *N'y a-t-il pas été contraint ?* Je suis une imprudente , ajoute-t-elle plus bas , mon mari qui pense *comme moi* , *m'a défendu de vous le dire*. Cet homme ivre n'est pas allé chercher votre réponse.

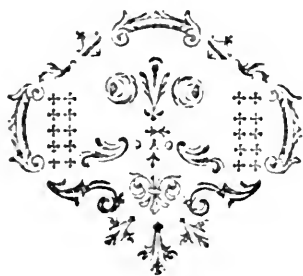
Ah ! Henriette , ces doutes sont-ils fondés ? puis-je me livrer à cette douce espérance ? Serois-je encore chère à Dorbigni ? M'a-t-il aimée ? souvenir flatteur & douloureux , en même-tems ! Tout me rend à mon amour , ma haine n'est que momentanée ;

cette passion étrangère à mon cœur ne peut y entrer ; il la rejette , il me rend les traits de Dorbigni , ses expressions , cet air de vérité qui lui acquièrent ma tendresse. Les transports de sa reconnoissance , lorsque je lui fis l'aveu de mes sentimens ; son désespoir quand il crut m'avoir offensée ; cette retenue au milieu du délire de ses sens , qui l'empêcha d'être criminel , & me sauva la honte des remords : oh ! mon amie , mettre un frein à ses desirs , dans de semblables instans ! en arrêter l'impétuosité au moment qu'on peut les satisfaire , c'est un effort digne de la vertu ; la perfidie n'en est pas capable. Ces réflexions , Henriette , bien satisfaisantes pour mon cœur , en bannissent pour quelques minutes l'amertume que cette fatale lettre y a jetté ; mes craintes reviennent , & quand elles seroient toujours détruites , ne suis-je pas sûre que jamais il ne peut être à moi...

Certitude désespérante ! elle fait le malheur de ma vie , & son opposé est plus cruel encore ; en sortirai-je jamais ?

J'attends de vos nouvelles avec une impatience difficile à exprimer. Je suis votre sincère amie ,

*Rosalie de Saint-Clair * * *.*



L E T T R E X X V I.

*Henriette Hermann , à Rosalie de
Saint-Clat * * *.*

IL y avoit deux jours que j'avois donné naissance à un fils , ma chere Rosalie , lorsque votre avant-derniere lettre arriva , M. de Mircourt , qui connoît mes sentimens , & qui vous sçait malheureuse n'osa me la remettre , il l'ouvrit ; il vous aime , Rosalie , jugez de l'effet qu'elle produisit dans son cœur. Le style de celle du Chevalier lui parut si dur , qu'elle lui fit naître des soupçons ; il a un parent à Brest , qui tient un rang assez considerable dans cette ville , il lui écrivit pour le prier de découvrir si effectivement Dorbigni y étoit ; ne le connoissant pas , il lui envoya le signalement

lement du Comte d'Hes * * * qu'il a vu souvent à Paris. Ce M. vient de lui répondre & lui marque, qu'étant à la campagne lorsque sa lettre arriva, il n'avoit pu faire d'informations; qu'à son retour il a tenu toutes les Auberges & les maisons où on loue en chambre garnies sans avoir rien pu découvrir. Il ajoute, par apostille; que pendant son absence il est parti deux vaisseaux qui font voile pour les Indes; qu'il n'a pu être instruit du nom ni des qualités des passagers qui entreprennent ce voyage; qu'on l'avoit néanmoins assuré, que tous paroïssent gens du peuple. M. de Mircourt ne m'a rendu votre lettre qu'à l'arrivée de celle de son parent; j'avois besoin de recevoir votre dernière qui arriva le même jour; elle a calmé les craintes que la première m'avoit données.

Les doutes de Madame de Brinville me paroissent fondés; je ne peux pas

Première Partie.

H

croire qu'il existe un homme qui ose convenir d'un caractère aussi odieux que cette lettre du Chevalier voudroit l'annoncer : non , mon amie , rassurez-vous , Dorbigni n'est point un infâme : il vous a aimé , je le crois ; je vais néanmoins vous dire librement ma façon de penser sur le compte d'un homme qui vous fut cher. En examinant sa conduite avant vos malheurs , je le crois digne de Rosalie : si l'on considère celle qu'il tient depuis la blessure de votre frère , je ne vois en votre Amant qu'un homme ordinaire , dont la foiblesse cède aux circonstances , & qui plie au moindre revers ; son silence n'est point naturel dans un cœur véritablement épris , il a eu le tems de vous donner de ses nouvelles dans l'intervalle de celui que le Comte son pere mit à le joindre. Rien , mon amie , ne peut l'excuser ; il connoît la probité du Président & sa tendresse pour vous , c'étoit à ce digne

frere de Rosalie qu'il devoit s'adresser pour rassurer son Amante ; la main qui causa vos malheurs devoit les adoucir : la crainte du supplice vous enlève le cœur de Dorbigni , vous devez vous féliciter de l'évènement qui vous apprend à le connoître , il ne mérite pas cette tendre affection que vous lui portez ; quand il en seroit digne , votre passion ne peut que vous rendre malheureuse ; c'est dans les bras de l'amitié que vous devez vous consoler des injustices de l'amour ; ce dernier n'offre que des peines à ses chers favoris ; l'autre moins vif mais plus constant , ne donne que des plaisirs à ceux qui en connoissent les droits , celle que j'ai pour vous reclame les siens : suivez les mouvemens de votre cœur , Rosalie , vous trouverez que je suis digne d'y occuper une place ; que l'aimable Julie , Madame de Brinville , son mari , la Comtesse d'Hes***

méritent une préférence flatteuse , difficile à donner dans ces premiers instans , mais que la réflexion accorde : il n'y a qu'elle , mon amie , qui puisse vous rendre cette tranquillité d'ame , si utile pour nous aider à supporter avec résignation les décrets de la Providence.

M. de Mircourt se propose d'aller à Paris à la fin de l'Eté , votre Henriette fera du voyage : quelle satisfaction , ma bonne amie ! j'aurai celle de vous embrasser , de vous assurer de ma tendresse , de recevoir des marques de la vôtre : l'amour , Rosalie , ne procure rien de plus doux ; ses feux s'éteignent de leur propre substance , l'amitié , au contraire , se ranime par l'amitié ; les plaisirs de l'amour passent comme l'ombre , ils sont de sa nature ; ceux de l'amitié sont la chose , ils ne disparoissent pas dans l'éloignement , leur souvenir flatte , il satisfait. Adieu ,

ma bonne amie , soyez persuadée que
ceux de notre commerce sont chers
au cœur de votre

Henriette.

LET TRE XXVII.

*Rosalie de Saint - Clat * * *. à
Henriette Hermann.*

Avez-vous cru , Henriette , que les
réflexions que vous avez faites sur la
conduite du Chevalier étoient échap-
pées à votre malheureuse amie ?

Non : le moment qui me laissa la
liberté de penser , me montra son in-
différence & mes malheurs. Le cœur
cherche à s'abuser , le mien tâcha de
se faire illusion sur son silence : je l'at-
tribuai à l'impossibilité de me donner
de ses nouvelles , mon amour souffroit

de la peine qu'il devoit ressentir. Votre lettre vint , la reconnoissance que je dois aux soins de M. de Mircourt , la joie que j'ai ressentie de vous sçavoir mere , l'amitié que j'ai pour vous ; rien , mon amie , ne put contrebalancer la haine que je vous portai après l'avoir lue. Connoissez , Henriette , jusqu'où peut nous conduire la force des passions ! j'osai vous soupçonner d'être d'intelligence avec mes ennemis pour m'accabler.

Henriette , disois-je , peut sur des apparences qui peut-être sont fausses , m'ôter la foible lueur d'espérance que j'avois conçue ; l'amitié n'est pas cruelle , mes malheurs la fatiguent : ces réflexions accablantes me réduisirent dans vingt-quatre heures à toute extrémité ; j'étois trop mal pour être transportée ; ma mere obtint de l'Archevêque la permission d'entrer dans cette Communauté : elle m'a donné ses soins , Julie ne ma pas quitté , je

lui avois caché votre lettre crainte de la voir de votre sentiment; il y a huit jours que je la lui montrai , elle me remit vos deux dernières : les consolations que j'y ai trouvé , mes réflexions sur les différens malheurs que j'éprouve depuis un an , le mûr examen que j'ai fait avec Julie sur leurs circonstances & leurs suites , me donne un trouble bien différent de ceux que j'ai ressentis jusqu'à présent ; le désespoir où j'ai été réduite plusieurs fois me fait frémir.

Ah ! mon amie , que la mort vue de près nous paroît différente , que lorsque , jouissant d'une parfaite santé , nous l'appellons à notre secours pour mettre fin à nos peines ! elle est dans le lointain un point d'optique dont la perspective ne flatte qu'autant que sa distance nous empêche d'y atteindre.

Mon amour dès sa naissance n'étoit pas criminel , il a failli à le devenir ;

ses suites, Henriette, ont été funestes ; je tremble quelles ne le deviennent davantage : Dorbigni peut se lasser de son exil ! s'il revenoit ! de Saint-Clat***. Oh ! mon amie... je n'ose décider pour lequel seroit mes vœux ; mon cœur n'est point encore libre, il tient à un homme que je méprise : oh Ciel ! qui me l'eût dit ! que je serois forcée... Vous avez raison, mon amie, c'est dans les bras de l'amitié qu'on trouve le bonheur, ce sentiment est inséparable de l'estime ; c'est elle qui le fait naître, qui lui sert d'aliment, la vertu est son principe ; l'amour, au contraire, semble être né du vice, il tient aux sens, il dépend d'eux. Ses agitations, son calme, tout devance ou suit les desirs ; ces satisfactions sont des troubles indépendans de l'ame, qui n'en procure que de délicieuses exemptes de remords. Je vais, Henriette, faire mes efforts, aidée de vos conseils & de ceux de ma chère

Julie , pour tâcher d'oublier l'auteur de mes peines ; il est bien indigne de mon souvenir , je le sçais ; mais ce souvenir m'est cher , mon cœur l'encense , se plaît à le rappeler , & idolâtre une image que la raison doit détruire... J'ose l'espérer, elle ne peut être impuissante ; c'est un présent du Ciel , les passions doivent lui céder.

Mille tendres assurances d'amitié à votre cher Mircourt , heureuse Henriette ! je partage bien véritablement la joie que vous ressentez de vous voir renaître dans un autre vous-même ; j'embrasse le gage de la félicité de mon amie. Je ne sçais si je vous ai marqué que la Comtesse d'Hes * * *. ignore toujours où est Dorbigni : le Comte à son retour l'a suppliée de ne pas s'en informer. Cette respectable Dame souffre d'un secret qui l'offense ; elle n'ose s'en plaindre , crainte que l'humeur du pere ne rejaillisse sur ce

malheureux fils. Elle m'a assuré que la lettre que j'ai reçue n'est point de l'écriture du Chevalier, qu'on a voulu la contrefaire , sans y avoir réussi. Son silence lui donne les mêmes idées qu'à vous : vous viendrez à Paris , ma chere amie ! concevez combien cette nouvelle me donne de plaisir ; je vais compter les instans qui en s'éloignant rapprochent celui où je verrai mon Henriette. Adieu , mes sentimens pour elles ne peuvent augmenter.

Rosalie de Saint-Clat * * *.



L E T T R E X X V I I I .

A la même.

MES espérances , Henriette , sont détruites , le sort n'est pas encore las de me persécuter : vous viendrez à Paris , votre infortunée Rosalie n'y fera plus... elle part dans deux jours pour A ***. Ma mere a vendu l'hôtel de Monteville & la terre dont je vous ai parlé : c'étoit ces deux objets qui la retenoient ici.

Elle vint il y a quinze jours me voir ; de Saint-Clat***. l'accompagnoit. Je frissonnai en l'apercevant ; c'étoit la premiere entrevue depuis sa blessure : Bonjour , Rosalie , me dit ma mere , n'êtes-vous pas surprise de me voir si matin ? (il n'étoit que huit heures) Votre frere & moi , continua-

t-elle , devons partir demain pour la campagne ; je compte y rester une quinzaine de jours , à notre retour nous irons à * * *. mes affaires étant finies dans ce pays ci ; j'ai voulu vous voir avant mon départ pour vous consulter sur le parti que vous comptez prendre ; vous avez dix-huit ans & de l'expérience , les malheurs en donnent, il faut penser , ma fille, à vous choisir un état.

L'accident de votre frere a fait malheureusement du bruit dans le monde : La province & la capitale sont instruites que vous y avez donné lieu , on ose même soupçonner votre vertu. Ce sont de ces taches que le tems n'efface jamais , qui vous empêchent de paroître dans la société & d'y jouir des avantages que vous aviez lieu d'y espérer ; si jusqu'à présent je ne vous en ai pas parlé , c'est que j'ai cru que vous vous diriez des vérités qui coûtent à mon cœur.

Ma mere, Henriette, auroit parlé plus long-tems sans risque d'être interrompue. J'étois si étourdie que je paroissais encore l'écouter quoiqu'elle ne dît plus rien.

Eh bien ma fille, répondez-moi, me dit Madame de Saint-Clat*** : je ne demande pas que vous vous décidiez dans l'instant, pour le choix de la maison où vous entrerez? Je suis raisonnable, mon absence vous donnera le tems d'y réfléchir, & ma tendresse pour vous, vous fera un sort dont jouissent peu de Religieuses. Au terme de tendresse, la mienne, Henriette, fut émue; je fis tous mes efforts pour cacher mes larmes, je remerciai ma mere de ses bontés, & elle sortit avec de Saint-Clat***. qui n'avoit pas ouvert la bouche & à qui je n'avois pas adressé la parole.

Il y avoit déjà une heure que ma mere étoit sortie que j'étois encore à la place où elle m'avoit laissé. Julie

vint , elle me tira de mon anéantissement & du parloir. Je dis à cette tendre amie le nouveau malheur qui me menaçoit. Ses larmes , Henriette , couloient en abondance , elle me feroit contre son sein , elle ne pouvoit parler. Ces marques expressives de la bonté de son cœur , éloignèrent pour un instant ma douleur ; sensible à l'amitié de cette généreuse fille , je cherchai à la consoler par mes caresses ; l'effet ne répondit point à mon attente , Julie perdit connoissance entre mes bras. Je n'osai appeller du secours , je lui donnai tous ceux que j'imaginai , & elle revint de cet état qui m'avoit mortellement effrayée.

Dès qu'elle put parler , Ah ! Rosalie , me dit-elle , chere & malheureuse amie ! de tous les maux que vous avez éprouvés , le plus terrible est celui de prendre un état auquel vous n'êtes point appelée , j'en fais depuis dix ans la triste expérience : mes

malheurs & le dépit me servirent de vocation , mes vœux prononcés , je vis l'abîme où le manque de réflexions m'avoit précipitée , j'en frémis d'horreur ; le désespoir de n'en pouvoir sortir me mit dans un état qui me fait trembler quand je me le rappelle : le temps a calmé ces accès violens où j'étois sans cesse livrée , mais il n'a pas détruit ma douleur. Elle me suit partout , tout ce qui m'environne , tout ce que je vois , me rend odieux le joug que je me suis imposé ; depuis quelque tems votre amitié me le rendoit plus supportable... je vais vous perdre!.. L'infortunée Julie , au désespoir , passa cette nuit dans ma chambre , je l'employai à consoler cette tendre amie , hélas ! mes malheurs ont tant de conformité avec ceux qu'elle a éprouvé qu'ils les lui rappellent à chaque instant.

Lorsqu'elle fut plus en état de réfléchir , je la priai de me donner des con-

feils sur la réponse que je devois faire à ma mere; nous fumes plusieurs jours à délibérer: je voulois vous écrire, Henriette, mais votre réponse pouvoit ne pas arriver à tems; je pris le parti de m'adresser à ma belle-sœur. Voici sa réponse je l'ai reçu il y a trois jours.

» Malheureuse Rosalie, ta lettre nous
 » accable de chagrins : comment ré-
 » sister à ta mere ? peux-tu te soustraire
 » à son autorité ? qui est en droit de
 » t'en garantir ? quels conseils te don-
 » ner ? Nous ne formons des vœux que
 » pour ton bonheur , la désobéissance
 » peut-elle en procurer ? La tyrannie
 » exige-t elle de la soumission ? doit-
 » elle en prétendre ? ... Tu connois ta
 » mere. Son conseil... il faut faire
 » parler sa tendresse... n'en auroit-elle
 » que pour... En vérité , ma chere
 » Rosalie , ton sort nous désole ton
 » frere & moi : puisqu'on te laisse le
 » choix d'une maison , demande de
 » venir à ... nous serons à portée de

» nous voir & d'agir selon les cir-
 » constances ».

Les craintes de ma belle-sœur me confirmèrent les miennes & les redoublèrent , Julie me conseilloit de suivre l'avis de Madame de Brinville pour aller à . . . lorsqu'on me sonna , c'étoit ma mère : mon amie me dit quelle étoit seule ; je passai au parloir , avec un tremblement qui lui fit croire que j'étois malade : elle me le demanda d'un air de bonté qui me fit naître quelques espérances ; hélas ! elle furent bientôt détruites. Avez-vous réfléchi , me dit ma mère , quelle est la maison , Rosalie , où je dois vous conduire ? restez-vous ici ? j'en serois fâchée , cela retarderoit mon départ de quelques semaines ; je veux être à votre prise d'habit. Je n'avois pas la force de lui répondre , mes larmes couloient , elle ne faisoit pas semblant de s'en appercevoir ; pressée enfin par les questions qui se multiplioient , j'osai

lui dire que je ne pouvois me déterminer à être Religieuse ; que je sentoient une antipathie invincible pour le Cloître ; que je la suppliois de me permettre de rester comme j'étois , que je passerois mes jours Pensionnaire dans telle Communauté il lui plairoit de me choisir , puisqu'il ne m'est pas permis , ajoutai-je , de les passer auprès d'une mere pour la tendresse de qui je donneroie ma vie ; mes sanglots étouffoient ma voix.

Ma mere fut quelque-tems sans me répondre , elle sembloit recueillir ses pensées , je commençois à espérer de son silence , lorsque de Saint-Clat*** entra : je frissonnai à sa vue ; Je suis perdue. m'écriai-je en me jettant à genoux : au nom de Dieu , ma chere mere , ayez pitié de moi ! Je suis votre sang comme lui , ne me sacrifiez pas à sa haine. Que dit cette petite malheureuse ? reprit mon brutal de frere en m'interrompant ,

fuis je cause si ta mere , veut se défaire d'une gue... ? Il alloit continuer ses sottises, Madame de Saint-Clat *** le pria tendrement de sortir ; il lui obéit en nous lâchant des invectives.

Je sentis , mais trop tard , la faute que je venois de faire , je cherchois les moyens de la réparer ; j'étois restée dans la posture humiliante où la frayeur m'avoit mise : Levez - vous , Mademoiselle , me dit ma mere , & tâchez par une prompte obéissance de me faire oublier le nouveau sujet de mécontentement, que vous venez de me donner ; je sçais que vous êtes mon sang , conduisez - vous de façon que je ne sois pas obligée de me servir des droits que cette qualité me donne ; suivez mon avis , il y va de votre intérêt ; je reviendrai après-demain , que je vous trouve plus de docilité. . . où vous me forcerez , j'en ferois fâchée. . . croyez moi , faites les choses de bonne-grace. Je lui promis

que je tâcherois , je n'eus pas la force de dire de lui obéir , & elle me quitta fans l'exiger.

Ah ! ma bonne amie , jugez quels déchiremens de cœur j'éprouve , Julie m'a déterminée de me séparer d'elle ! Ma mere est venue ce matin , je l'attendois... quelle révolution quand je la vois!.. je n'en suis pas maitresse , Henriette, je n'ose trop approfondir mes sentimens , je tremblois en l'abordant ; je me suis mise à genoux , je l'ai suppliée de me conduire à ... Je serai à portée de vous , ma chere mere , lui ai je dit ; mais je vous en prie encore une grace ; j'en ai besoin (à peine pouvois-je me faire entendre). Remettez-vous , ma fille , m'a-t-elle dit , si je peux vous l'accorder , je ne m'y refuserai pas ; je lui ai demandé un an avant de prendre le voile , pour m'affermir dans la volonté de suivre les siennes , elle y a consenti.

Ce tems peut apporter quelque

changement dans mon sort ; si elle persiste à vouloir le rendre malheureux ! Oh ! Henriette, j'ai assez de maux présens sans chercher à lire dans l'avenir. Madame de Saint-Clat * * * m'a dit de me préparer à partir dans deux jours ; de Saint-Clat * * * ne fera pas du voyage, c'est une espece de consolation pour moi.

La tendre & malheureuse Julie , fait un effort sur sa tendresse pour me dérober le chagrin quelle ressent , elle affecte une tranquillité que ses larmes démentent ; elle est auprès de ma fenêtre au moment que je vous écris. . . . ; à chaque instant , elle se retourne , elle me regarde . . . comme pour s'assurer que je suis encore ici. Je n'ose penser à l'instant qui me séparera de cette chere fille , & qui me privera de sa société , celle du Président & de la femme seront un dédommagement ; mais Julie n'en aura

aucun ; je sens les peines : Et vous ,
 ma chere Henriette , que je croyois
 voir. Vaines espérances ! hélas ! mon
 cœur ne doit plus en former. Adieu ,
 mon amie , je vous quitte pour Ju-
 lie : c'est quitter l'amitié pour s'en
 rapprocher : j'embrasse tout ce qui
 vous est cher.

Rosalie de Saint-Clat * * * .



L E T T R E X X I X.

A la même.

IL y a dix jours, ma chere Henriette, que j'ai quitté Paris, avec ma mere; nous en avons mis cinq à faire la route, j'ai passé le sixième chez le Président, & il y en a quatre que je suis Pensionnaire aux Dames de... Vous voyez mon amie, que Madame de Saint-Clat***, ne perd pas de tems en délibérations. Pendant tout le voyage j'ai été sa chere Rosalie, sa fille bien-aimée, la plus chere de tous ses enfans, une fille charmante, raisonnable; qu'elle ne peut s'empêcher d'admirer, à qui elle veut faire un fort digne d'envie (vous entendez digne d'être enviée par des Religieuses),

car sans mon apparente soumission , je n'aurois point eu autant de douceurs : en vérité, Henriette , je les trouve bien amères ; elles me déchirent l'ame , aussi n'avois-je pas la force de l'en remercier. Je ne sçais si elle a attribué mon indifférence au chagrin , cela peut être ; elle a été témoin de celui que j'ai ressenti en me séparant de ma chere Julie , je crus que j'expirerois entre les bras de cette aimable fille , qui paroissoit privée de tout sentiment hors celui de la douleur : ma mere parut sensible à notre amitié ; elle pria Julie de me la continuer , & la remercia des tendres soins quelle m'avoit donnés pendant ma maladie. Lorsque nous fûmes chez ma mere (car elle vint me chercher la veille de notre départ) ; elle me demanda si Julie avoit une pension honnête ? Je lui dis que je n'avois jamais osé m'en informer , mais que je lui croyois fort peu de chose ; Madame
de

de Saint Clat * * * me remit vingt-cinq louis pour les lui envoyer ; cette générosité , ma chere Henriette , a ouvert mon cœur à la joie ; c'est une obligation qui me rend honteuse , de ne pouvoir lui obéir.

J'avois mon portrait , dans une boîte , j'y ai renfermé cet argent & j'ai envoyé le tout à mon amie : elle vient de m'écrire , elle me marque le plaisir quelle a eu en recevant l'un & l'autre : ces assurances , Henriette , sont bien flatteuses pour votre Rosalie ; l'amitié seule , égale le plaisir de recevoir à celui de donner.

Nous fûmes faire nos adieux à la Comtesse d'Hes * * * , le Comte son fils y étoit , avec le frere du Chevalier ; que la vue de ces trois personnes me causa de trouble ! un souvenir chéri... le lieu.... tout concouroit à rouvrir mes plaies ; je faisois mes efforts pour cacher l'agitation de mon ame. Elle étoit mêlée de honte , la présence du

pere de Dorbigni que je n'avois pas vu depuis l'accident de mon frere , m'empêchoit de lever les yeux : on vint annoncer compagnie , il sortit pour la recevoir. Je commençai à respirer librement , & à promener mes regards pour en dérober l'altération : Oh ! ciel , Henriette , le portrait de mon Amant . . . de cet homme que je ne peux haïr . . . étoit vis-à-vis de moi , ma mere lui tournoit le dos. Je ne peux vous rendre ce que j'éprouvai pendant quatre à cinq minutes , ni comment j'eus la force de ne pas donner des signes extérieurs de ce qui se passoit en moi , je voulus me lever pour changer de place , je sentis que j'allois me trouver mal : ma mere s'en apperçut & me secourut assez à tems pour m'empêcher de perdre connoissance : elle attribua cette foiblesse au grand air que je n'avois pas respiré depuis long tems ; la Comtesse en connut la véritable cause : je

Je démêlai dans son attention à m'examiner & à ses regards qui s'attendrissoient en recontraant les miens . elle me donna en la quittant son portrait enrichi , & me recommanda de lui écrire. Le Comte d'Hes * * * & son fils vinrent le soir chez ma mere , lui faire leurs adieux : le jeune Comte en m'embrassant pour me quitter , me dit quelque chose que je n'ai pu entendre ; il me serroit les mains , je crois avoir apperçu des larmes que la présence de son pere retenoit. Oh ! ciel , Henriette , devois-je faire ces remarques ! devois je me les rappeler ? Je ne vis pas de Saint Clat * * * , il étoit à la campagne , ma mere l'attend à la fin du mois prochain.

Je suis encore susceptible de p'aifirs ma chere amie , celui que j'ai goûté en revoyant de Brinville & sa femme étoit bien vif , ils nous attendoient ; c'est chez eux que nous mêmes pied à terre , j'y restai le iende-

main ; ma mere sortit pour arranger ma pension ; je crus qu'elle me remettroit aux Dames de la Visitation où nous avons été élevées , & où j'ai passé de si heureux momens avec mon Henriette ; elle ne l'a pas jugé à propos.

La Supérieure de cette maison , est ma parente , je l'appelle ma tante quoiqu'elle ne soit que ma cousine issue de germaine : elle paroît être une fille de mérite ; il n'y a que deux ans qu'elle est à la tête de sa Communauté , qui autrefois étoit fort riche , mais l'ambition s'est servi du système pour la ruiner : je suis seule de pensionnaire , il faut que Madame de Saint-Clat * * * leur ait fait des promesses bien brillantes , pour me procurer des distinctions qui vont jusqu'au respect , je suis traitée en bienfaitrice ; j'ai un appartement de trois pièces qui seroit fort joli s'il étoit meublé , ma mere doit m'envoyer de quoi le rendre

agréable ; elle ne veut pas que rien manque à sa chere Rosalie : (ce sont ses termes) elle me fait une pension de huit cens livres pour mes menus plaisirs , j'en reçus hier la moitié quelle eut la bonté de m'apporter. Je rougis , ma chere , en recevant cette somme , je ne la dois qu'à une fourberie , mon intention n'étant pas de la mériter ; car jamais je ne serai Religieuse , mon parti est pris , j'opposerai la plus ferme résistance ; la liberté est un bien qui appartient à l'homme , la lui ravir c'est lui ôter la meilleure partie de son existence ; l'autorité des Peres n'est point absolue , vous connoissez comme moi , Henriette , ces beaux vers du Pere Porée , Jésuite , où il dit :

Peres cruels & parricides ,
 Arrêtez un coupable effort ,
 Songez que vous êtes nos guides ;
 Non les maîtres de notre sort.

Vous pouvez nous montrer la route
 Où nous devons porter nos pas :
 La raison veut qu'on vous écoute ;
 Mais conduisez, ne forcez pas.

C'est de ce célèbre Poëte que je pars ,
 pour conclure que sans être crimi-
 nelle je peux résister à la violence ; je
 suis persuadée qu'on emploiera toutes
 sortes de moyens pour se débarrasser
 de moi. Adieu , Henriette , mon ami-
 tié vous est connue.

*Rosalie de Saint-Clat***.*



L E T T R E X X X.

A la même.

JE ne peux , ma chere Henriette , voir approcher tranquillement le tems où je serai obligée de lutter contre les volontés de ma mere : depuis huit mois que je suis ici , les sollicitations du Président , celles de sa femme , rien ne peut changer l'arrêt prononcé contre la liberté de votre amie ; j'ai osé plusieurs fois en parler à Madame de Saint-Clair * * * ses réponses sont des menaces : la Supérieure qui paroissoit portée à me servir dans les commencemens , est aujourd'hui entièrement dévouée à seconder ma mere , je n'en peux douter ; j'eus hier une conversation avec elle , qui me fait craindre que l'on ne me laisse pas achever l'an-

née que j'ai obtenue , sans quelques tracasseries.

Ma tante qui me donne tous les instans que ses devoirs lui laissent , ne manque jamais de faire tourner notre conversation sur le bonheur de la vie monastique : je l'écoute tranquillement & souvent sans lui répondre ; hier , pour la première fois , je ne fus pas de son avis : Vous serez donc bien malheureuse , me dit elle , mais j'espère , Rosalie , que l'expérience vous persuadera mieux que moi. L'expérience , répondis-je , jamais ma chère tante je ne la ferai ; je pourrai , comme vous dites , être malheureuse , je le sçais , mais je ne serai pas Religieuse : mon aversion pour votre état augmente à chaque instant , & j'espère que je ne serai pas traînée à l'Autel. Vous , Madame , qui m'aviez promis de parler à ma mère en ma faveur , ne le permettriez pas. Je l'examinai & je remarquai une altération extraor-

dinaire sur son visage , malgré les efforts qu'elle faisoit pour la cacher. Votre mere , me dit-elle , après s'être remise , ne s'attend pas à une résistance qu'elle pourra attribuer à une cause qui vous fera peu d'honneur : Celle , lui dis-je , qui engage ma mere à me sacrifier ne peut lui en faire dans le monde ; la haine de son aîné , son intérêt , lui a déjà fait immoler trois de mes sœurs , le public qui en est instruit , ne se trompera pas sur mon compte , & pour l'honneur de la famille , pour celui même de votre maison , qui est le vôtre , vous ne pouvez me recevoir : tout le monde sçait que votre Communauté est pauvre , on vous soupçonnera , de vous être laissé éblouir par une dote considérable. Au terme de dote , ma chere Henriette , la Supérieure se déconcerta ; j'en eus pitié : Ce que je vous dis , ma chere tante , repris-je , ne doit pas vous offenser ; je serois au désespoir

d'avoir de semblables idées, vos bontés m'assurent du contraire : elle reprit encore une fois courage ; elle m'a promis d'employer son crédit auprès de ma mère , pour l'engager de me laisser pensionnaire dans la Communauté, après néanmoins avoir essayé tous les propos que son zèle pour la maison & son intérêt particulier ont pu lui suggérer pour me persuader : elle fit agir cette tendresse & ces caresses d'état, qui font leur effet sur les âmes foibles, & dont j'aurois peut-être été susceptible avant mes malheurs : aujourd'hui, je la suis peu aux apparences. Les cœurs vrais se connoissent, ils peuvent seuls s'é-mouvoir & s'inspirer de la confiance ; j'ai perdu, par cette conversation, l'idée que j'avois conçue de me faire une protectrice de cette Religieuse.

La vie que je mène est assez triste, renfermée dans mon appartement, je n'en fors que pour aller au Réfec-

toire : ma belle-sœur vient deux ou trois fois par semaine passer les après-midi au parloir , avec son mari ; mais que de vuides j'ai à remplir ! je n'ai formé aucune liaison particulière avec ces Dames , le même intérêt les anime toutes , leurs fatigantes redites pour m'engager à être des leur , m'ennuyent & me dégoutent. J'aime mieux être seule livrée à des réflexions tristes , qui souvent m'accablent en me rappelant le passé. Dorbigni , mon amie ! je ne peux en effacer l'image ma raison déteste son crime , mais mon cœur aime sa personne ; dans des instans (& ils se multiplient , Henriette ,) je me représente le Chevalier qui arrive, il apprend que je suis au Couvent , il vient . . je ressens tous les troubles que sa vue m'occasionneroit : il se met à mes genoux ; je ne veux pas l'écouter , je veux fuir , je n'en ai pas la force ; il se justifie , il m'aime , il n'a jamais cessé un

moment de m'adorer, il m'en donne les plus fortes preuves : ah ! Henriette, concevez, s'il est possible, ma joie, & les transports de mon ame, souvent elle m'ôte la respiration : enfin, je regarde autour de moi, l'illusion disparoit ; e ne vois plus qu'une prison magnifiquement meublée, - qui doit être mon tombeau ; la nature frémit : c'est ma mere qui a orné ma sépulture, c'est elle qui d'un visage ferein prépare ma pompe funèbre, & me destine à la mort. La haine & l'envie, éguisent le glaive qui doit me frapper ; l'avarice à l'œil hagard sert de ministre & m'immole ; j'éprouve alors des angoissés terribles, je répands des larmes... ; elle se séchent, je réfléchis ; Je suis encore libre, dis-je, ne dépend-il pas de moi, de ne pas former de vœux ; qui peut m'y contraindre ? les menaces. Que me fera-t-on ? rien de pire ne peut m'arriver, que d'être Religieuse malgré moi ? Je

me rappelle ensuite les conseils de ma chere Julie , son exemple , son repentir , dont j'ai été témoin ; ses lettres , qui toutes sont dictées par l'amitié ; les vôtres , Henriette , tout me fortifie à opposer la force , contre la force.

De Brinville & sa femme tremblent que je ne puisse résister aux persécutions qu'on me prépare , sans doute qu'ils en sont instruits , leur tendresse les empêchent de me le dire. Depuis trois mois je ne reçois plus de lettres de la Comtesse d'Hes*** , une attaque de paralysie lui ôte l'usage du bras droit, cet accident me prive des consolations que ses lettres ne manquoient jamais de me procurer. ConteZ-vous toujours aller à Paris après vos couchés ? Julie me le demande , cette chere fille se fait une fête de vous y voir : Attendrai-je toujours votre Henriette , me marque-t-elle ? M. de Mircourt , ne lui laissera-t-il jamais le tems de voyager ?

Mille amitiés à votre mari , qu'il m'écrive quand vous ne le pourrez pas ; le moindre retard m'allarme. Adieu , chere & tendre Henriette , je suis votre bonne amie.

*Rosalie de Saint-Clot ***.*

LE T T R E X X X I.

Henriette , à Madame de Brinville.

IL y a cinq semaines , Madame , que je n'ai reçu de nouvelles de Rosalie , son silence m'inquiétoit ; je lui ai écrit deux fois depuis sa dernière lettre qui m'apprenoit une conversation avec Madame la Supérieure de la Communauté où elle est , & dont vous avez sûrement été instruite ; je n'ai consulté que les mouvemens de mon cœur pour lui répondre : votre amitié ,

Madame , pour cette chere fille , peut vous instruire des conseils que la mienne lui donnoit ; cette lettre ne lui est pas parvenue , non plus qu'une seconde que mon mari lui avoit adressée , il y a trois semaines , l'une & l'autre viennent de m'être renvoyées sous enveloppe & décachetées. On a bien voulu y joindre un quarré de papier rempli d'impertinences les plus grossieres , pour me prier de ne pas corrompre par mes pernicious conseils , une fille qui rentre dans ses devoirs : l'auteur de cette espee de billet ou lettre n'a pas jugé à propos de se nommer , crainte sans doute d'être exposé à la correction qu'il mérite. C'est une écriture d'homme contrefaite ; je crois , Madame , que vous & moi devinons qui m'a écrit ; mon premier mouvement étoit de répondre , la réflexion m'en a empêché.

Faites-moi la grace , Madame , de m'apprendre le fort de notre amie ,

je tremble pour les jours ; les malheurs quelle a éprouvés , ceux qu'on lui prépare , l'autorité de ses ennemis sur sa personne , me fait craindre quelle ne succombe à la persécution ; je connois son cœur , elle ne surviroit pas à ce dernier coup. Est-il possible que la nature ne parle pas à tous les hommes ? Le cœur d'une mere peut-il étouffer sa voix : Ah ! Madame , ces réflexions sont bien affligeantes ! elles remplissent ma vie d'amertume ; je ne serai parfaitement heureuse , que Rosalie ne le soit : Je suis , &c.

Henriette de Mircourt.



L E T T R E X X X I I.

Madame de Brinville , à Henriette.

VOTRE lettre , Madame , en me remplissant de craintes a confirmé mes soupçons , sur le sort malheureux de l'infortunée Rosalie : chaque instant redouble nos appréhensions ; ces lettres qui vous ont été renvoyées , ce billet d'iniquité qui y étoit joint , & dont je devine l'auteur , m'apprend que notre amie , est encore aux Dames de M. de Brinville & moi commençons à craindre qu'elle n'eût été conduite plus loin.

Le lendemain du jour qu'elle s'expliqua avec la Supérieure sur son aversion pour le Cloître , je fus la voir ; elle me dit ce qui s'étoit passé entr'elles ; elle me remit la lettre

qu'elle vous adressoît pour la faire mettre à la poste : Je voulois , me dit cette chere fille , écrire à Julie ; mais j'ai remis à demain ; envoyez moi un domestique , car je crains la curiosité. Je la quittai assez tard avec promesse de la revoir dans quelques jours : le lendemain je lui envoyai ma femme-de-chambre , qui vint me dire qu'elle n'avoit pu la voir , que la Supérieure à qui elle avoit parlé lui avoit dit , que Mademoiselle de Saint-Clair * * * avoit eu la fièvre toute la nuit & qu'elle n'étoit pas encore levée ; mais que cela alloit mieux ; cet accès de fièvre ne m'inquiéta pas absolument , depuis ses malheurs , elle y est sujette ; mon mari & moi fûmes le soir pour la voir , elle étoit encore au lit : huit jours se sont passés de la même manière : notre inquiétude redoubloit , M. de Brinville s'en expliqua avec sa cousine , il lui parla vivement ; Si ma sœur est malade , lui dit-il , qui est

son Médecin (nous scävions de celui de la maison qu'il n'avoit point été appelé)? La Supérieure répondit insollement; mon mari l'accusa de lâcheté: il fut trouver sa mere; il lui fit les représentations que sa tendresse pour sa sœur lui dicta. Madame de Saint-Clat * * * est absolue; elle lui ordonna de se taire: le persécuteur de Rosalie prit le parti de sa mere; & peu s'en fallut que les deux freres ne terminassent leur différent d'une façon tragique. Ma belle-mere, effrayée, les sépara, & dit à mon mari de ne jamais rentrer chez elle; vous sentez, Madame, que dès que j'ai été instruite de ces circonstances, que j'ai employé tout mon crédit sur le cœur d'un homme qui m'est cher, pour lui faire éviter une rencontre qui ne manqueroit pas d'être cruelle.

Nous avons employé toutes sortes de voies pour être instruits de l'état de cette infortunée; c'est un secret que

l'intérêt rend impénétrable. La maison où elle est , est fort pauvre ; depuis que notre malheureuse sœur y est enfermée , Madame de Saint-Clat *** pourvoit à tous leurs besoins : on ne renonce pas aisément a des avantages aussi réels que ceux de la subsistance ; c'est un point trop essentiel. Madame de Saint Clat *** est inaccessible , elle a fait un voyage de huit jours , nous n'avons pus sçavoir où ; nous craignons qu'elle n'eût conduit Rosalie , dans quelque'autre Communauté ; mais, Madame , la lettre impertinente que vous avez reçue , nous persuade qu'elle ne vous auroit pas été adressée , si elle n'étoit plus ici ; notre position est terrible , pour secourir l'amitié il faudroit outrager la nature , du moins en apparence ; car je suis persuadée que ce seroit servir tous les deux. Mon mari vouloit s'adresser à l'Evêque , je l'en ai empêché. L'autorité d'une mere sur une fille de l'âge de Rosalie est fort

étendue ; ses ennemis ne craindroient pas de la déshonorer pour parvenir à leurs fins. La triste aventure du Chevalier avec de Saint Clat *** seroit renouvelée , ma belle-mere s'en est expliquée ; elle a menacé mon mari de la faire enfermer dans une maison de force sous ce prétexte ; quelle alternative peut-on choisir ? Rosalie préféreroit la mort à cet affront ; je n'ose , Madame , penser un moment à l'état où elle doit être ; prisonniere , les Géoliers , sont les Juges ; les Juges , sont les accusateurs , ils seront les bourreaux... mon cœur verse des larmes de sang , sur ses malheurs ; ils empoisonnent mes jours , ils les remplissent de crainte , de troubles , d'appréhensions , & de désespoir ; ils font disparaître cette joie vive , ces tendres épanchemens de l'ame dont j'ai joui dans les commencemens de mon mariage : M. de Brinville & moi , n'éprouvons plus ces émotions déli-

cieuses qu'un instant d'absence procure quand on se retrouve ; nos cœurs palpitent à la douleur , ce n'est plus au plaisir : autrefois , quand des affaires nous séparoit , l'espérance d'un prompt retour nous en faisoit goûter d'avance les douceurs ; aujourd'hui , nous avons bien les mêmes desirs , mais ils sont mêlés d'amertume ; nous tremblons de rencontrer dans nos regards la certitude du mal que nous appréhendons : s'il arrive quelques changemens je ne manquerai pas , Madame , de vous en prévenir ; je connois les alarmes de l'amitié , je sens combien la vôtre doit souffrir : mon époux a l'honneur de vous offrir ses respectueux hommages , &c.

De Brinville.



L E T T R E X X X I I I .

A la même.

QUELLE nouvelle désespérante , Madame, l'infortunée Rosalie prononça hier ses premiers vœux. Il y a huit jours que nous sommes instruits de celui qui devoit commencer son sacrifice ; mon mari & moi , allâmes chez Madame de Saint - Clat * * * , nos prières , nos larmes , rien ne put la fléchir, elle dissimula sa violence en nous apperçevant : Les représentations que vous me faites , nous dit elle , seroient fondées si je forçois ma fille à prendre l'habit ; mais elles deviennent offensantes ! .. Vous mon fils , oser soupçonner votre mere ! .. il faut que vous comptiez autant sur mes bontés , ... mais je vous pardonne , mon indulgence doit vous être une preuve...

Au reste , vous pourrez consulter votre sœur , elle vous assurera qu'elle a fixé elle-même le jour , elle en a devancé l'instant : vous savez que nous étions convenus qu'elle ne se feroit qu'au bout de l'année , elle auroit encore un mois , elle ne veut pas attendre. En vérité , Madame , l'embarras de ma belle-mère , cette façon de se justifier qui se ressentoit de l'altération de son ame , exciterent dans la mienne des mouvemens bien opposés à son intention ; nous lui demandâmes la permission de voir ma malheureuse sœur. Avec plaisir , nous dit Madame de Saint - Clat*** , nous irons ensemble. Nous nous rendîmes sur le champ aux Dames de*** , la Supérieure vint nous dire que Rosalie avoit voulu faire une retraite , qu'elle y étoit entrée de la veille & qu'elle n'en sortiroit que pour aller à l'autel ; vous sentirez comme nous , qu'il y avoit plus de manège dans toute cette conduite que de

de vérité. Le lendemain , ma mere vint nous demander à dîner , de Saint-Clat *** étoit à la campagne , elle offrit à mon mari de lui donner en avancement d'hoirie deux cens mille livres pour l'acquisition d'une terre, sur laquelle M. de Brinville a des vues. Cette proposition , Madame , seroit bien flatteuse dans d'autres circonstances ; mais dans celle-ci , elle ne peut être acceptée ; la juste reconnoissance que nous devrions à Madame de Saint-Clat *** nous ôteroit les moyens d'être utile à notre sœur , nous serions liés. Mon mari la remercia , elle a fait des instances & nous avons eu toutes les peines du monde à la déterminer à attendre quelque tems ; vous dire le véritable motif de ces apparentes bontés , j'en ignore : de Saint-Clat *** revint deux jours après , ma belle-mere a voulu que les deux freres s'embrassent & oublient leurs différens.

Avant-hier elle vint m'apporter un

Premiere Partie.

K

billet de Rosalie ; j'avois supplié Madame de Saint-Clat *** de me permettre de ne pas me trouver à la prise d'habit de cette infortunée , ma grosseffe qui est fort avancée me servoit de prétexte , elle m'avoit dit que ce seroit la mortifier , j'avois résisté : voici , Madame , la copie de ce dont elle étoit porteuse.

» Rosalie seroit au désespoir , si M.
 » & Madame de Brinville n'affistoient
 » pas à la cérémonie de demain , ne
 » sont-ils plus les amis de leur sœur ?
 » *Rosalie de Saint-Clat* ***. «

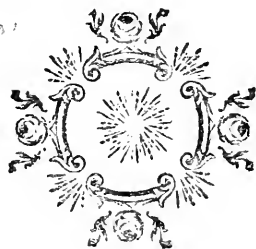
Je vous avoue que ce billet m'arracha des larmes que la présence de ma belle-mere ne put retenir ; hier je me rendis avec Madame de Saint-Clat *** aux Dames de *** , j'espérois voir la victime avant d'entrer dans l'église , il étoit tard , l'assemblée y étoit , on n'attendoit que nous. Je vis , Madame , arriver cette infortunée : Dieu , quel bouleversement !....

Elle étoit extrêmement pâle , je crois qu'elle ne m'apperçut pas ; sa mere fut l'embrasser , je la suivois , je crus qu'elle alloit expirer entre mes bras : pressée moi-même par sa douleur , par la mienne , je me trouvai mal ; on m'emporta dans un parloir , où je restai pour ne pas être témoin de cette triste & cruelle cérémonie, M. de Brinville me tint compagnie. Dès qu'elle fut achevée , Rosalie se présenta à la grille. Je ne pûs soutenir ce spectacle attendrissant. Ses habits qu'elle déteste , ses larmes , la joie de ses ennemis qui se manifestoit par les caresses affectueuses qu'ils lui prodiguoient , & auxquelles répondoit avec cette naïveté qu'inspire un retour de confiance , toutes ces choses , dis-je , me perçoient le cœur : j'affectai de me trouver mal , & en vérité je n'étois pas bien ; je revins chez moi avec mon mari. Nous avons passé toute la journée...votre amitié , Madame , peut vous l'apprendre : je

comptois sortir aujourd'hui pour aller voir notre amie , mais les fêtes ne sont point encore terminées ; Madame de Saint - Clat * * * , qui est somptueuse , étale dans cette occasion toute sa magnificence. J'ai l'honneur d'être &c.

De Brinville.

P. S. J'imagine que la liberté du parloir va être rendue à notre chere amie , je crois qu'il seroit à propos que vous mettiez sous mon enveloppe les lettresque vous lui adresserez.



L E T T R E X X X I V .

*Rosalie de Saint-Clat * * * , à
Henriette.*

J E jouis donc encore du plaisir de m'entretenir avec ma chere Henriette , après en avoir désespéré depuis trois mois. Ah ! mon amie que de persécutions j'ai essuyé pendant cet espace de tems , quelle nouvelle grand Dieu ! mes maux , Henriette , sont à leur comble. L'état que la tyrannie m'a forcé de prendre est aujourd'hui la plus petite de mes peines. La liberté n'est plus un bien pour Rosalie , elle a perdu le plus cher à son cœur.... Hélas ! mon amie , Derbigni...il n'est plus!...& sa malheureuse amante existe....Oh , mon amie ! chere & ten-

dre Henriette , je connois vos sentimens pour moi , je conçois vos inquiétudes sur le fort , sur les malheurs de votre amie , ils troublent votre félicité depuis long-tems ; bien-tôt mon souvenir seul vous coûtera des larmes , vous ne craindrez plus que Rosalie soit malheureuse , ses jours infortunés font à leur fin ; j'en vois approcher le terme.... sans le craindre... sans le desirer. Si ma vie a été criminelle par la passion qui la remplit d'amertume , sa fin , Henriette , ne peut l'être. La mort de mon amant épure aux yeux du public , à ceux de mes ennemis , les sentimens que je conserve à sa mémoire ; elle me suivra au tombeau , mon dernier soupir sera pour lui : non l'amour n'est pas criminel , il peut subsister sans desirs , mon cœur n'en forme aucun , il est sans espérances.

Malgré mes peines j'ai senti vivement la longue privation des conseils de l'amitié ; Madame de Brinville m'a

dit que deux de vos lettres vous ont été renvoyées , je l'ai crain , je ne pouvois l'empêcher. Ma captivité commença le lendemain du jour que je vous écrivis ; vous vous rappelez , fans doute , la conversation que j'avois eue avec la supérieure , elle en rendit compte à ma mere : Madame de Saint-Clat*** conclut avec cette religieuse qu'il falloit m'interdire le parloir , & toute correspondance. Je l'ignorois , j'écrivis à Julie ; ma belle-sœur m'avoit promis de m'envoyer un domestique pour mettre ma lettre à la poste , je l'attendis pendant huit jours ; je crus que le Président où sa femme étoient malades , je leur écrivis , point de réponse.

Je commençai à me douter de quelque supercherie , j'en parlai à ma tante assez vivement ; elle me mena fort mal : j'osai lui reprocher que l'intérêt la faisoit agir plus que son zèle pour mon ame , qu'elle citoit à tout

propos ; ma vivacité lui valut des vérités qui la piquèrent : offense-t-on impunément une femme ? non , moins dans le cloître qu'ailleurs. Je fus prise par quatre anciennes de la communauté qui me traînèrent dans ma chambre , où elles m'enfermerent. La colere, ma chere Henriette , fit bientôt place au désespoir , je jettai les haut cris : j'appellois tout l'univers à mon secours , je m'en pris à tout ce que j'avois dans ma chambre ; le bruit que je faisois les effraya , & me rendit la liberté. La Dame qui vint m'ouvrir est une fille d'esprit , que son peu de fortune a déterminée d'entrer en religion : la raison lui a servi de vocation , c'est elle qui la soutient.

Que je vous plains , ma chere Demoiselle , me dit Madame Orbin , en entrant , comment ! une fille d'esprit peut-elle s'oublier ? votre douleur & vos maux sont-ils sans remede ? La Religion , la pitié de vous-même ,

vous engagent à une modération que votre vivacité vous empêche de voir : au nom de ce que vous avez de plus chère , calmez vous ? Elle me serroit dans ses bras ; je crus avoir retrouvé une autre Julie , le souvenir de cette amie m'attendrit. Ah ! Madame , dis-je à cette Religieuse , oui mes maux sont sans remède ; on veut me forcer à prendre votre état que je déteste ; c'est ma mere qui le veut ; c'est votre supérieure qui la seconde , je vais être sacrifiée : je versois un torrent de larmes en lui parlant. Vous n'êtes pas encore engagée , me dit cette Dame , votre noviciat peut apporter du changement dans votre situation ; peut-être que Madame votre mere se laissera toucher par votre obéissance ; il ne faut pas aigrir les esprits : c'est avec de pareilles raisons qu'elle parvint à me calmer. Le lendemain , elle me fit envisager mes torts avec ma tante , (il est vrai que j'en ai eu dans cette

occasion) elle m'engagea de lui faire des excuses ; j'y fus, & tout fut raccommodé, du moins en apparence.

Ma mere vint me voir quelques jours après cette scène, elle ne m'en parla pas ; je me plaignis de ne voir personne, elle m'assura que ce n'étoit pas son intention ; je la crus, & les choses ne changerent pas. On avoit résolu de me laisser, on y parvint aisément : il y avoit plus de six semaines que je n'avois été au parloir, toute la communauté me fuyoit, Madame Orbin n'entroit plus chez moi, j'étois obsédée par ma tante qui ne me quittoit pas : j'écrivis plusieurs fois à ma mere, ses réponses étoient toujours les mêmes, *obéissez où votre sort empirera*. Quel parti avois je à prendre ? toutes especes de consolations m'étoient interdites. Une noire mélancholie s'étoit emparée de mon ame, j'étois accablée par mes réflexions, ma santé affoiblie me fit croire que je pouvois commen-

cer un noviciat, que je ne finirois pas ; plusieurs fois je fus tenté de demander le voile , je n'en avois pas la force.

Un jour ma tante me parut triste , je voyois qu'elle avoit quelque chose à me dire (où il n'y a plus d'espérances , les craintes sont bannies) , je lui demandai le sujet de son embarras : Rien ne peut m'affliger , lui dis-je , ne craignez pas de me parler ? Elle répandit quelques larmes , je la pressai. Je vais vous perdre , ma chere Rosalie , me dit-elle , vous m'avez accusée de tyrannie , vous avez osé me soupçonner d'un vil intérêt... je vous le pardonne ; elle se leva pour me quitter , je courus à ma porte : Vous ne me laisserez pas lui dis-je , avec les doutes que vous venez de jeter dans mon ame : ... au nom de Dieu qu'ai-je encore à craindre ? Rien , me dit-elle , laissez-moi sortir , je suis trop foible... Ces difficultés en augmentant mon trouble aiguil-

lonnoient ma curiosité , je la conjurai de m'apprendre ce quelle savoit , elle se rendit à mes instances.

Votre mere , me dit-elle , vint hier ; elle me demanda si vous étiez bientôt décidée à prendre le voile ? Je lui représentai votre aversion pour le cloître , avec assez de force pour lui avoir inspiré de la méfiance sur mon compte : elle m'a reproché de m'être laissé gagner par vos larmes , & de fortifier par ma foiblesse votre entêtement ; elle me dit en me quittant qu'elle alloit y mettre ordre. Voici une lettre que j'en ai reçue ce matin, lisez , Rosalie , & voyez si je mérite les plaintes continuelles que vous faites de ma dureté. Ma tante me quitta & me laissa la lettre de ma mere. Ah Henriette , jugez de l'effet qu'elle produisit. . . . en voici une copie.

*Lettre de Madame de St.-Clot***,
à Madame la Supérieure des Da-
mes de * * *.*

Lorsque ma confiance vous remit Rosalie , je crus que vous la justifieriez par votre zèle à fortifier dans un cœur chancelant une vocation que les circonstances & la raison rendent nécessaire. Ma fille , plus instruite que personne de la nécessité de prendre votre état , me demanda un an , pour achever de bannir de son ame un souvenir que son peu d'expérience & son âge lui rendoit cher ; ma tendresse pour elle me fit souscrire à ses volontés : sa résistance aux miennes , m'apprend que j'ai le droit de me faire obéir ; si j'en use , elle ne s'en prendra qu'à elle-même , & peut être à vous , Madame , qui auriez dû l'instruire , que la mort de son amant lui ôte toutes les espérances romanesques que son cœur

pouvoit lui donner. Elle étoit née vertueuse , elle l'est encore , mon cœur aime à se le persuader ; mais le public , ce censeur de nos actions , la condamne à l'opprobre. Infortunée Rosalie ! que la tendresse de ta mere ne peut-elle parler à la tienne ? que ne puis je faire oublier des malheurs qui la couvrent d'ignominie , & la contraignent à s'ensévelir pour jamais ! C'étoit une consolation pour moi d'être à portée de la voir ; vous m'en privez par une pitié mal entendue. L'honneur me commande un sacrifice qui coûte à la nature ; plus éclairée que ma fille sur les loix qu'il m'impose , je pars à la fin de la semaine pour lui assurer un asyle , où on saura lui faire respecter mes volontés & ses devoirs : si vous lui êtes véritablement attachée vous lui montrerez ses vrais intérêts. &c.

Dans un autre tems cette lettre auroit excité mon désespoir & mes lar-

mes , elle ne m'en arracha pas une. Les accidens ne nous touchent qu'autant que nous en redoutons de plus grands , ou que nous desirons la fin de ceux qui nous accablent. La mort du Chevalier , ma chere Henriette , m'a reduite dans cet état de la vie où les passions éteintes par leur propre violence , ne nous laissent qu'une idée confuse des malheurs passés : ceux que j'ai éprouvai ne me touchent plus comme autrefois ; je me les rappelle avec une tranquillité qui m'étonne ; mon cœur mort à toutes les espérances , n'est plus sensible qu'à l'amitié. Ce sentiment ne s'éteindra qu'avec moi ! il accompagnera Rosalie & son amant au tombeau ; car le Chevalier !... il existe , Henriette , son image me suit... je le vois , il n'y a que la mort qui peut m'en séparer , c'est elle qui nous unira... Moment heureux !... chere ombre... je te suis... Arrête , c'est ton amante , c'est Rosalie... Ah !

mon amie je m'égare , hélas ! votre amie a besoin de toute votre indulgence....Je reviens à cette lettre; après l'avoir lue plusieurs fois , cet asyle dont j'étois menacée m'effraya ; il est inutile, me dis je , d'en changer , celui-ci peut me servir de sépulture. Pourquoi résister plus long-tems ? Dorbigni est mort , je l'apprends...& j'existe..! C'est moi qui ai terminé ses jours , ... c'est moi qui en ai empoisonné la fin , je dois le suivre , je le veux ; il me reste peu pour mon sacrifice ... je le dois à sa mémoire ; je ne vivrois que pour lui , courons le rejoindre. Je me levai avec assez de vivacité pour renverser ma chaise & une table qui étoit devant moi : ma tante qui étoit à ma porte , & qui avoit entendu ce que j'avois dit , crut que j'en voulois à ma vie ; elle jeta un cri en entrant qui fit accourir plusieurs Religieuses, & moi-même , qui lui demandai ce qu'elle avoit. Cette question & mes

meubles renversés la rassurèrent. Je croyois que vous étiez tombée , me dit-elle , & je craignois que vous ne fussiez blessée. C'est l'envie de ne pas vous quitter , lui dis-je , qui m'a fait faire ce carillon ; j'allois vous trouver & vous prier de choisir le jour que je prendrai le voile , la lettre de ma mere vient de me déterminer , je sens qu'il me reste peu à vivre , il est inutile de promener mes malheurs dans une autre communauté : la mort du Chevalier excite ma vocation , je ne veux pas lui survivre. Ma mere fut instruite le même jour du parti que je prenois ; elle vint me voir & m'accabla de caresses. On fixa celui de mon sacrifice à la quinzaine ; il falloit le tems de faire mes habits & de préparer l'ordre de cette fête : ce tems , ma chere Henriette , s'est passé avec une rapidité incroyable , je le voyois s'écouler sans regrets & sans desirs ; cet instant tant désiré par mes ennemis

arriva. Comme une de ces victimes du Paganisme que l'on ornoit de guirlandes de fleurs pour les conduire où la superstition les attendoit , je fus parée d'une robe superbe , l'ostentation me couvrit de pierreries ; prête à descendre pour me rendre au cœur , la femme qui m'avoit parée , & qui sans doute étoit surprise de l'indifférence que je marquois à tous ses soins , me pria de m'examiner , en m'assurant que j'étois une jolie mariée : croirez-vous , ma chere Henriette , qu'un propos aussi simple excita dans mon cœur un mouvement de douleur qui me fit répandre des larmes : je n'aurois pu rendre compte de ce qui les faisoit couler , je ne desirois que la mort , je croyois y courir , en allant à l'autel ; & au moment de m'y rendre , je sens un trouble si violent , & une répugnance si forte qu'à peine pouvois-je me soutenir. Ma tante vint , je ne lui cachai pas mon agitation. Je ne

fais, lui dis-je, ce que m'annoncent les
 larmes que vous me voyez répandre,
 sûre de ma fin je ne desirer qu'elle; je
 croyois l'avancer en faisant une dé-
 marche si opposée à mon inclination,
 au moment qui doit terminer mon sa-
 crifice, je sens une horreur qui m'al-
 larme : soyez ma protectrice, lui dis-
 je en me jettant à ses genoux que
 j'embrassai, obtenez de ma mere que
 je meure libre. Le puis-je, me dit ma
 tante, avez-vous oublié sa lettre ? On
 nous attend, allons ma chere Rosa-
 lie, Dieu vous donnera des forces :
 venez les lui demander, venez unir
 votre priere à toutes celles de notre
 Communauté. Non, dis-je en me rele-
 vant, je ne porterai pas aux pieds des
 autels un cœur sacrilège, Dieu ne re-
 çoit que des vœux libres, les miens
 sont forcés; il connoît le fond de mon
 ame, la passion qui la trouble ne
 peut s'éteindre qu'avec ma vie, elle
 en eût fait les délices. Mes sanglots

m'empêcherent de dire tout ce que le désespoir m'inspiroit.

Cette scène dura plus d'une heure : la Demoiselle Jacquin (c'est la coëf-feuse qui m'avoit habillée) étoit présente & pleuroit , ma tante me prioit de résister à ce qu'elle appelloit une tentation. Vous ne serez point engagée , me disoit-elle , vous avez un an avant de finir vos vœux , que risquez-vous ? nous pourrons gagner votre mere , voulez-vous m'ôter les moyens de vous être utile ? Non , lui dis-je , je ne vous quitterai pas , je cours au parjure , je renonce au ferment que je vais faire , aux engagements que je vais prendre ; je les déteste , je jure que je n'en remplirai jamais aucuns. Voilà , mon amie , les dispositions avec lesquelles je me rendis à l'Eglise. L'assemblée étoit brillante & nombreuse , toute ma famille vint m'embrasser : Ah , Henriette ! je crus que j'expirerois entre les bras de ma belle sœur , & de

son mari , toutes mes douleurs se renouvelèrent : Madame de Brinville se trouva mal , je ne l'ai sçu qu'après , je ne voyois plus ce qui se passoit autour de moi.

Au moment d'aller à l'autel , de Saint-Clat * * * eut l'audace de se présenter pour me donner la main : sa vue me tira de mon anéantissement , je frissonnois d'horreur. Votre haine est-elle satisfaite , lui dis-je assez haut pour être entendue d'une partie de l'assemblée ? je refusai sa main ; un de mes cousins vint le remplacer. Je prononçai assez mal le formule de ces premiers engagements : ma voix tremblante fit croire au Prêtre qui les recevoit que je me trouvois mal , il me le demanda : fort mal lui dis-je. Je rentrai dans le cloître , j'y fus dépouillée , selon l'usage , & revêtue des habits de l'ordre. Cette journée , Henriette , & les deux suivantes , ont été pour la Communauté , & une partie

de ma famille, des jours de triomphe. Les caresses de ma mere ; hélas ! Henriette , elles aigrissent mes peines au lieu de les soulager ! elle me les prodigue , mon amie , je ne peux y répondre.

Ma belle-sœur vint me voir il y a deux jours , elle étoit avec Madame de Saint-Clat , ... nous ne pûmes nous parler : elle m'envoya hier les lettres que vous lui avez adressées pendant ma prison ; votre amitié me feroit désirer de vivre , si mes pertes ... Ah ! mon amie ... vivez heureuse ... oubliez que Rosalie ... préparez votre cœur à une séparation qui s'approche , elle terminera mes maux ; que leur souvenir accompagne celui que vous conserverez de votre amie , la présence de mes malheurs vous fera bénir l'instant qui m'en délivrera ; & votre cher Mircourt , c'est lui , mon amie , c'est sa tendresse qui peut vous consoler : quand votre fille aura atteint cet

âge dangereux où le cœur se livre inconsidérément , parlez lui de Rosalie : que ma foiblesse , ses suites , mon repentir & ma fin , lui servent d'exemple. Hélas ! si ce tableau peut lui faire éviter les pièges où les passions nous entraînent , j'aurai servi l'amitié. Adieu , ma chere Henriette , je suis , &c.

*Rosalie de Saint-Clot * * *.*

Fin de la premiere Partie.

ROSALIE,

O U L A

VOCATION FORCÉE.



ROSALIE,

O U L A

VOCATION FORCÉE,

MÉMOIRES

DE LA

COMTESSE D'HES***.

SECONDE PARTIE.

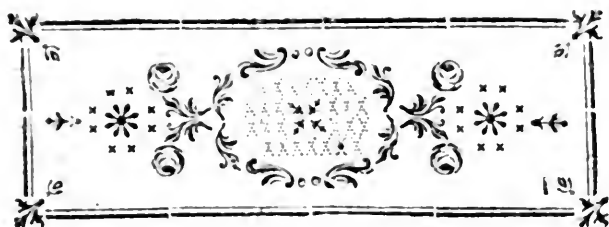


A A M S T E R D A M ,

Et se trouve à P A R I S ,

Chez J. F. B A S T I E N , Libraire , rue du Petit-
Lyon , Fauxbourg Saint-Germain.

M. D C C. L X X I I I.



ROSALIE,
OU
LA VOCATION FORCÉE,
M É M O I R E S
DE LA
COMTESSE D'HES***.

LETTRE XXXV.

*Rosalie de Saint-Clat * * *, à
Henriette.*

EST-IL possible, Henriette, que
l'amitié empoisonne les derniers inf-
Seconde Partie. A

tans de ma vie ! votre lettre , les tendres expressions de votre cœur abattent cruellement le mien ; je ne peux soutenir l'idée terrible d'emporter au tombeau la félicité de mon amie : par pitié , Henriette , cachez - moi votre désespoir ; il trouble la tranquillité dont j'ai besoin dans ces derniers momens : hélas ! ils sont si courts ; ma santé qui s'affoiblit m'annonce qu'il m'en reste peu pour me préparer à rendre compte , ah ! mon amie , quel compte. je n'ose y penser : infortunée Rosalie ! tu desires un repentir que le plus léger souvenir efface , qu'il détruit dès sa naissance ; Henriette , chere amie , vous qui pleurez ma perte , séchez des larmes que la vertu fait répandre ; elle seule les mérite , j'en suis indigne. O Dieu ! que mon impénitence outrage , daigne répandre dans mon cœur les eaux salutaires de ta grace ; daigne en effacer une image que tu formas

à ta ressemblance ; ces vertus , l'ouvrage de ta Divinité , se sont-elles hélas ! criminelle jusqu'au dernier soupir , je porte aux pieds des autels un cœur profane ; mes prières , Henriette , sont des sacrilèges ; Dorbigni est le Dieu que je sers . . . j'encense sa mémoire , cette idole de mes sens , ah ! mon amie , est le rival d'un Dieu dans mon cœur : vous frémissez connoissez , Henriette , l'état d'un ame livrée aux passions , qui plie sous le joug que l'erreur lui impose , dont les desirs monstrueux sont autant de vautours qui la rongent , qui n'a de consolation , qui n'en cherche , que du désespoir ; qui s'y livre , qui désire l'entier anéantissement de son être ; & qui est sûre en même temps que ce vœu impie ne peut être satisfait C'est là l'instant où la rage exclut le désespoir , où cet avenir dont la certitude est en nous , se montre à nos yeux criminels sous la forme hideuse

& effroyable d'un châtiment mérité qui ne peut nous fuir , que nous anticipons . . . Hélas ce tableau terrible est celui de l'infortunée Rosalie.

Malheur à l'ame audacieuse, (dit S. Augustin) qui en s'éloignant de vous , ô ! mon Dieu , espere de trouver quelque chose de meilleur que vous.

Audacieuse Rosalie ! quel sera ton sort ? des feux de la volupté , passer aux feux de l'enfer : ô ! éternité ! quel mot ; mon Dieu , infiniment bon & miséricordieux , fais éclater ta clémence sur ta créature , embrâse son cœur de ton divin amour ; purifie le , qu'il devienne digne de l'Être bien-faisant qui le forma.

Chere Henriette , les combats que j'éprouve , ah ! mon amie , c'est à vous seule que je les confie. C'est aux yeux de l'amitié , de la vertu , que j'ouvre mon ame , privée de toute consolation , je sçai à peine si j'en desire.

Adieu , Henriette , je croyois avoir bien des choses à vous dire , je les ai oubliées , je suis d'une foiblesse extraordinaire , je ne souffre aucunes douleurs , c'est la nature qui déclîne , &c.

Rosalie de Saint-Clair * * *.

LETTRE XXXVI.

A la même.

JE peux aujourd'hui , ma chere Henriette , paraphaser le trente-septieme Pseaume de David & me l'appliquer en entier , ainsi que le cent vingt-neuvieme de ce Roi pénitent. Ah ! mon amie , il semble qu'ils aient été faits pour moi ; tout ce que j'ai éprouvé , tout ce que j'éprouve y est prévu.

Depuis que je ne vous ai écrit j'ai été à toute extrémité ; on a désespéré de mes jours , dès le second de ma maladie , qui commença par une fièvre violente & un transport affreux , l'un & l'autre cessèrent le quatrième , que la petite-vérole se déclara. Ma mere est à sa Terre , avec le Président & sa femme ; ils ont appris le danger que j'ai couru en même-tems que ma convalescence , toute la Communauté , ma chere Henriette , & particulièrement ma tante , m'ont donné leurs soins les plus assidus.

Le Pere Michel , Confesseur de cette maison , ne m'a pas quitté ; que je lui ai d'obligations ! c'est , mon amie , un de ces hommes vertueux qui joignent aux connoissances de leur état , cette piété Chrétienne , ce zèle qui tire son principe de la charité ; cette généreuse piété que la Religion inspire , qu'elle prescrit , qui console le pécheur , qui ranime ses espérances & qui les soutient.

Que de consolations je trouve dans la morale de ce digne Ecclésiastique ! Jugez , Henriette , je desiré de vivre , mon ame n'est plus en proie au désespoir ; sa cause est détruite , mon sacrifice est fait : oui , mon amie , le souvenir de Dorbigni , sa mort ne me donne ni trouble ni regret.

Ma résignation aux ordres de la Providence , me procure cette paix intérieure que le Chrétien éprouve lorsque son retour vers Dieu est sincere ; ce Dieu , Henriette , que j'ai tant offensé , & que l'impénitence me représentoit armé d'une juste colere , prêt à me punir , se montre à mes yeux éclairés un pere tendre & miséricordieux , qui me tend les bras : c'est dans son sein que je puisé ma tranquillité ; animée de sa grace , elle excite mon repentir ; ses promesses en ôtent l'amertume : oh ! mon amie , quel est l'impie qui pourra douter de la Puissance divine en me voyant !

J'attends le retour de ma belle-sœur pour lui remettre le portrait du Chevalier ; je m'en ferois défaite en le jettant au feu , le parti que je prends est pour prouver à Madame de Brinville , que ma passion ne subsiste plus ; je dois cette attention à son amitié. Cette peinture , Henriette , est mon ouvrage , je l'ai fait d'imagination ; c'est à quoi j'ai employé mon tems depuis que je suis au Noviciat , j'en ai multiplié les copies ; elles me coûtoient des larmes , je les quittois pour en répandre , je les reprenois pour les faire couler , ce souvenir me fait rougir.

Mille tendres assurances d'amitié à votre cher Mircourt ; il y a près de six semaines que je n'ai reçu de nouvelles de mon aimable Julie , j'en suis inquiète : votre voyage de Paris aurait-il lieu ? Adieu , Henriette , je suis à vous pour la vie.

Rosalie de Saint-Clat * * *.

L E T T R E X X X V I I .

A la même.

CALMEZ vos inquiétudes , Henriette , sur les suites de ma petite vérole , j'en suis tout à fait rétablie ; ne me grondez plus , je ne vous ai écrit que le quinzième jour de cette cruelle maladie. Ma belle-sœur sort d'ici , vous ne sçauriez-vous imaginer sa surprise lorsque je lui ai remis les portraits dont je vous parle dans ma dernière lettre ; elle les examinoit avec étonnement. . . . je n'ai pu me refuser. . . . Ah ! Henriette , cette vue m'a fait soupirer ; je n'ai pu retenir mes larmes , elles coulent encore. . . Chère amie. . . je ne cherche point à pénétrer ce reste de foiblesse.

A 5

Le Provincial de l'Ordre vint il y a huit jours faire sa tournée : la veille qu'il entra ici , ma tante me demanda ce que je comptois lui dire touchant ma vocation : La vérité , dis-je ? je ne lui cacherai pas que je porte malgré moi votre habit , Comme il vous plaira , me dit elle ; il m'ordonnera de vous renvoyer , & vous éprouverez bientôt si la société de Saint-Clat* * * vaut mieux que la mienne. Que voulez-vous donc que je lui dise : vous m'aviez fait espérer que vous solliciteriez ma mere ; l'avez-vous fait depuis deux mois ? C'est un reproche que je ne mérite pas , me dit elle , lisez ; elle me montra une lettre de ma mere qui la prioit très-durement de ne lui plus parler de moi ; elle lui fait sentir plusieurs objets qui blessent la générosité & me font de la peine.

Je n'ai pu m'empêcher de le témoigner à ma tante ; elle m'a promis

qu'au retour de Madame de Saint-Clat * * *, qui doit arriver ces jours ici , elle feroit une dernière tentative pour en obtenir ma liberté : mon frère & sa femme doivent de leur côté employer tout leur crédit pour me rendre ce précieux bien ; mais je tremble, Henriette , qu'elle ne demeure inexorable ; je suis bien déterminée à ne point former d'engagement , la voix de la justice m'est ouverte , c'est à la dernière extrémité que j'y aurai recours.

Je vis le Provincial ; je lui dis que je n'avois point de vocation , que je ne faisois qu'en desirer : C'est beaucoup, me dit ce M. , si vous en desirez : j'eus avec lui une fort longue conversation , j'ai failli vingt fois à lui avouer que je déteste sa robe ; j'ai été retenue par la crainte d'être obligée de sortir & de tomber au pouvoir de St.-Clat * * *. Depuis que je suis Novice , je n'assiste à aucun Exercice du Chœur , ma santé

m'a servi de prétexte jusqu'à présent. Le Président me recommande de n'y point aller ; cette précaution, Henriette , m'apprend ce que j'ai à espérer. Le Pere Michel vient d'avoir une attaque d'appopléxie qui fait craindre pour ses jours , si je le perdois , je serois désolée ; je lui ai de si grandes obligations ! c'est à ses conseils que je dois ma nouvelle existence. Julie , cette chere fille , m'écrit ; elle succombe sous le chagrin , elle vient de retrouver une personne qui lui fut chere ; son état , Henriette , lui défend des sentimens qu'elle combat & qu'elle ne peut éloigner : qu'elle situation ! . . . que je la plains ! Adieu , mon amie , je vous suis attachée pour la vie.

*Rosalie de Saint-Clat * * *.*



L E T T R E X X X V I I I .

A la même.

J'E l'avois prévu , Henriette , il ne me reste aucune espérance ; celles que j'avois formées sur les promesses de ma tante sont détruites ; la tendresse du Président est infructueuse , il n'a rien pu obtenir : depuis six mois il sollicite , il prie , la nature est muette pour me perdre.

Il me reste une ressource qui me fait trembler ; puis-je , Henriette , sans être criminelle déchirer d'une main hardie le sein qui m'a porté ? Puis-je sans outrager la nature l'accuser , réclamer mes droits , recourir à l'autorité des loix , pour me soustraire à celle du sang ? quelle position ! l'alternative est-elle semblable ? Comment

choisir ? je me perds dans mes réflexions.

La fin de mon Noviciat qui approche me déterminâ ces jours passés d'écrire à ma mère, que je n'avois pas vu depuis deux mois ; ma tante qui m'avoit promis de lui parler, a toujours différé ; je marquois à Madame de Saint-Clat***, ce que je lui ai déjà tant répété : je prévins de Brinville de cette démarche ; il me dit qu'il se trouveroit chez elle pour être témoin de l'effet de ma lettre & pour l'appuyer : il y fut avec sa femme. Madame de Saint Clat *** le reçut fort mal, elle l'accusa de me donner des conseils ; il s'en défendit & la supplia de se rappeler que j'étois sa fille : ma mère est violente, elle les mit dehors avec défense de rentrer chez elle.

Ma belle sœur vint pour me prévenir du mauvais succès de leurs instances, afin que je prisse les mesures

convenables pour éviter ma profession : elle me conseilla de m'adresser à l'Evêque , elle me promit que son mari lui écriroit ou qu'il feroit le voyage de . . . pour lui parler. Nous convînmes que pour ôter tout su'et de défiance à ma mere , son mari & elle cesseroient de venir me voir ; que je lui ferois tenir mes lettres par un Domestique , qu'elle enverroit deux fois par semaine sous prétexte de s'informer de ma santé , que je ne lui remettrois de paquets qu'une fois ; la seconde , il demanderoit simplement de mes nouvelles à la Dame Tourriere : ces petits arrangemens pris , nous réfléchissions sur le malheur qui m'obligoit d'avoir recours à la fourberie , lorsque ma mere entra où nous étions. Avez-vous , dit elle à ma belle-sœur , instruit Rosalie de mes intentions ? Sans doute que vous y avez ajouté vos pernicioeux conseils : Sortez , lui dit-elle , d'un air furieux , & que je ne

vous rencontre jamais où je serai. Si ce n'étoit le respect que j'ai pour la mere de mon mari qui m'est cher , lui répondit ma belle-sœur , je dirois à Madame de Saint-Clat * * * que je vais suivre mon inclination en l'évitant : elle sortit & fit prudemment , car ma mere qui la suivit avec assez de vivacité jusqu'à la porte , auroit bien pu lui faire sentir qu'elle s'étoit oubliée , en s'oubliant elle même.

Ma mere rentra : je fus traitée plus mal qu'elle n'auroit fait la dernière des créatures ; enfin , les menaces durèrent si long-tems qu'elles me donnerent celui de réfléchir , qu'étant à la veille de me voir sacrifiée , je devois m'armer de plus de fermeté , & lui dire nettement que je ne voulois pas finir les vœux qu'elle attendoit de moi. La réflexion étoit bonne , mais l'exécution difficile , ma timidité étoit un obstacle invincible : ma tante qui avoit été avertie que j'étois avec ma mere ,

vint au parloir, sa vue me rassura & m'enhardit: je fus à elle, je me jetai à ses genoux, je les embrassois; elle voulut me relever: Non, lui dis-je, Madame, je ne quitterai pas cette posture que vous n'avez obtenu de ma mere, la grace de ma liberté, vous me l'avez promis: ayez pitié de moi.

Ayez pitié de vous, dis je à Madame de Saint-Clat***, en me tournant de son côté, je suis votre fille, j'ose vous le dire; vos remords troubleront cette tranquillité dont vous croyez jouir après mon sacrifice: je suis coupable par ma résistance à vos volontés; mais je la suis malgré moi.... dans ce même moment où je vous demande pardon, je sens que rien ne pourra me déterminer à faire des vœux que je déteste... Je prends le Ciel à témoin des efforts que j'ai faits jusqu'à présent pour vaincre ma répugnance; elle est plus forte que

ma raison. . . Voulez-vous me rendre malheureuse ? Que vous ai-je fait ? qu'ai-je fait à ce monstre à la haine de qui vous m'immolez ?

Ma mere , qui jusques-là m'avoit écouté avec un air d'indignation qui marquoit assez ce qui se passoit dans son ame , se leva : Malheureuse , me dit-elle , est-ce à ta mere que tu parles ? .. oses-tu bien la menacer de remords , que tu éprouverois , si la perversité de ton cœur n'étoit un obstacle au repentir ? Je veux être obéie , ou attends toi à tout ce que mon indignation te réserve. Sors , ajouta-t-elle , voyant que je restois à genoux , ton obéissance peut seule te rendre ta mere.

Je me levai , ma tante n'avoit pas dit le mot : Vous m'abandonnez , lui dis-je , en m'en allant ; je restai dans ma chambre , le cœur rempli d'amertume ; elle vint me trouver : je n'ai pu prendre assez sur moi pour lui

caché ma façon de penser sur son compte ; elle a essuyé de ma part les reproches les plus sanglans ; je l'ai accusée de me sacrifier à l'intérêt de la maison ; (en vérité , Henriette , je l'en soupçonne) si cela est , je suis perdue ; si elle est innocente , (le tems me le prouvera) je ne me pardonnerai jamais les duretés que je lui ai dites : le chagrin , mon amie , change le caractère ; je dis aujourd'hui des choses qu'autrefois j'aurois rougi de penser.

Je suis dans une incertitude cruelle , je ne sçais à quoi me déterminer ; être malheureuse par la volonté de ceux qui devroient travailler à notre félicité , c'est l'être doublement : la dureté de ma mère... je n'ose y penser , je doute quelquefois qu'elle soit effective ; l'évidence peut à peine me convaincre ; enfin , je suis son sang , mon cœur me l'assure , je sens que je donnerois ma vie pour prolon-

ger la sienne d'un jour ; elle m'est chère , je l'aime ; je voudrois pouvoir lui obéir , je ne puis ; jamais je ne remplirai les engagemens quelle veut me faire contracter , je les ai en horreur.

Ah ! mon amie , de combien de consolations je suis privée par l'absence du Pere Michel , il est à Supérieur depuis trois mois ; toutes ses lettres respirent cette philosophie Chrétienne , qui seule est conséquente... il me conseille de ne pas m'engager sans vocation. La vie de l'homme , me dit ce respectable Prêtre , ne peut être heureuse qu'autant qu'il remplit ses devoirs ; on ne peut s'en écarter , sans troubler l'harmonie générale & se perdre : L'Etre-suprême exige un culte libre , dégagé de tout respect humain , qui parte du cœur ; celui que vous lui rendriez ne pourroit lui être agréable ; il ne seroit qu'extérieur , désapprouvé par votre volonté.

Adieu , ma chere amie , vos lettres ,
votre amitié , font toute ma conso-
lation.

*Rosalie de Saint-Clair * * *.*

LETTRE XXXIX.

A la même.

JE ne puis plus douter , ma chere
Henriette , de ma perte ; mes ennemis
l'ont jurée ; le parloir m'est interdit :
sans la pitié que mes malheurs ins-
pirent à une Religieuse , cette lettre
ne vous parviendrait pas , tout espoir
de liberté m'est ôté , la nature en-
tiere semble se soulever contre moi :
ah ! Henriette , l'auriez-vous cru ? pou-
vez-vous vous le persuader
je n'ai pas la force chere amie ,
mon frere le Président , sa femme ;
ils abandonnent leur malheureuse

sœur , mes maux les fatiguent ; de tous ceux qui m'accablent , la perte de leur amitié est ce que je sens , elle me déchire cruellement... je ne peux y penser sans désespoir.

J'ai suivi leurs conseils , j'écrivis à l'Evêque de ... il y a trois semaines ; je lui peignois mon aversion pour l'état qu'on veut me forcer d'embrasser ; je le suppliois d'interposer son autorité pour contrebalancer celle de ma mère , sous laquelle je craignois de rentrer , si je sortois de cette maison. Ma lettre finie j'attendis pendant deux jours le Domestique de ma belle-sœur , il y en avoit huit qu'il n'étoit venu ; je commençai à soupçonner que le parloir m'étoit interdit , je n'osai m'en plaindre crainte d'être enfermée ; j'imaginai que je pourrois engager quelques Religieuses à faire passer cette lettre à Madame de Brinville : Madame Chassale qui me témoigne mille amitiés depuis que je suis ici ,

est celle à qui je le proposai ; j'eus bien de la peine à la déterminer ; enfin elle s'en chargea & elle la fit porter le même jour.

L'espérance d'une réponse favorable & le changement que je crois devoir en résulter m'a fait attendre pendant quinze jours avec assez de tranquillité, une réponse que j'aurois pu recevoir en huit ; cette longueur, Henriette, ma rendue injuste ; j'ai osé soupçonner cette Religieuse ; j'ai plus fait, je le lui ai dit... Elle en a été offensée ; sa juste indignation n'a duré qu'un moment, elle a eu la bonté de me pardonner ! Quelle générosité, elle me couvre de honte..... Cette Dame m'apporta, il y a deux jours un paquet, je l'ouvris avec précipitation ; il y avoit une lettre de l'Evêque : Ah ! mon amie ! quelle est la précaution de mes ennemis & leur noirceur ; hélas, je suis perdue..... des hommes en place peuvent-ils se laisser

prévenir , & condamner fans entendre , l'ai je mérité. Sa lettre est entièrement conforme aux vues de ma mere , & il semble même la soutenir dans ses prétendus droits , sur une fille qui doit une obéissance aveugle aux volontés de ses parens.

Hé-bien , Henriette , quel jugement portez-vous de la méchanceté de mes ennemis ! n'est-elle pas portée à son comble ? Ils se déshonorent pour me couvrir d'infamie , & cela dans l'unique vue de me dépouiller pour s'enrichir : comment désabuser l'Evêque , en ai-je le tems ? Son style dur m'ôte la confiance de l'entreprendre & les apparences sont contre moi. Ah ! mon amie , mes larmes n'ont pas cessé de couler depuis cette fatale lettre ; Madame Chassale ma caché jusqu'à ce moment le plus grand de mes malheurs ; elle est venue ce matin dans ma chambre , je l'ai prévenue que j'allois écrire , est-ce encore à l'Evêque , mat-elle

t-elle demandé ? je ne m'en chargerai pas. Jugez de ma surprise , je ne l'avois pas instruite que je m'étois adressée à lui ; je me suis troublée , elle s'en est apperçue : Ne craignez pas , m'a-t-elle dit , votre secret ne risque rien ; c'est M. de Brinville qui ma remis la lettre que je vous ai apportée il y a quelques jours. Il m'a prié de vous dire de ne plus lui en adresser de cette espee ; il s'est brouillé avec Madame de Saint-Clat * * * à cause de vous ; il dit que tout le monde le condamne : il m'a fait voir la réponse de l'Evêque de * * * à qui il avoit écrit en lui envoyant votre lettre , elle est vive ; elle le détermine à ne plus se mêler de vos affaires , il craint le blâme général : il vous plaint , & vous exhorte à la patience , il n'a pas voulu vous écrire : Ma mere , pourroit le savoir , m'a t il dit , je suis riche , mais j'ai des enfans , elle pourroit leur faire du tort ; dites-lui qu'elle peut vous remettre les let-

tres qu'elle écrira à ses amis, je les ferai partir & vous en remettrai les réponses. J'ai fait tous mes efforts pour retenir mes larmes pendant le discours de cette Dame, je craignois de perdre un seul mot d'une conversation qui me tue : O ciel ! me suis-je écriée dès qu'elle eût fini, je suis perdue ! je n'avois qu'eux, ils m'abandonnent. Le désespoir a fait cesser les plaintes, je m'en suis prise à mon voile, à ma guimpe, & à tout ce qui tient à l'ordre ; malgré les efforts de Madame Chassale j'ai tout mis en pieces ; mes meubles alloient avoir le même sort si mes forces ne m'eussent abandonné : celles que la fureur m'a prêtée m'ont épuisée, je ressens des douleurs par tout le corps : ah ! Henriette, celles de mon âme sont plus terribles encore ! Quelle perte, ... mere cruelle, c'est vous qui m'en privez. ... Quoi ! mon frere pour un vil intérêt... quelles sont mes ressources ; il ne m'en reste

aucune : Que vais-je devenir , chere amie ! je prévois des choses.... un avenir qui me fait trembler ! que l'amitié m'aide à supporter le sort qui m'attend : encore un mois , il me faudra renoncer... hélas ! tous sentimens de plaisirs peuvent être morts en nous pour un certain tems , on croit qu'ils ne renaîtront jamais , mais l'espérance d'un bonheur , quoique souvent imaginaire , ne peut nous quitter. Depuis mes pertes j'ai renoncé à cette attente agréable de la vie dont j'aurois joui , si la mort.... je sens bien que je ne serai plus parfaitement heureuse , mais j'entrevois un avenir où jouissant de ma liberté , je pourrois passer des jours moins malheureux que dans le cloître : je n'ai que dix-neuf ans , ma mere en a soixante , selon le cours de la nature je dois lui survivre ; ces réflexions , mon amie , ne sont pas criminelles , je ne la suis pas assez pour desirer sa mort ; si mes vœux pou-

voient prolonger ses jours, je ne balancerois pas, je les prononcerois avec joie, mon cœur satisfait de remplir son devoir vaincroit sa répugnance; j'aurois la douce consolation de m'être acquittée en partie des grandes obligations que l'on doit à l'auteur de sa naissance, hélas ! mon sacrifice s'achevera, je ne puis en douter... Quand je résisterois, ne suis-je pas au pouvoir de mes ennemis ? Abandonnée de la nature entière, que dis-je, c'est elle qui me persécute, elle se bouleverse pour me perdre, son ordre naturel, ses devoirs les plus sacrés semblent fuir à mon aspect; je l'apperçois dans le lointain, je veux la suivre, je crois l'atteindre, je veux la toucher, je recule d'horreur; c'est mon cœur qui me montrait les traits, ce phantôme que j'embrasse se dépouille, le nuage disparoit. O ciel ! Henriette, que vois-je, la haine, l'envie, l'avarice & la vengeance, tous ces vices m'environ-

nent, ils s'unissent pour me terrasser, je tombe sous leurs coups. L'amitié en pleurs me console; je recueille en expirant ces larmes précieuses, Henriette, sans vous, sans Julie, je n'existerois plus.

Rosalie de Saint-Clair * *.*

L E T T R E X L.

A la même.

S'IL m'étoit permis de choisir entre la mort ou prononcer mes derniers vœux, je préférerois la première, elle me délivreroit de mes maux; l'autre les multiplie, c'est le sceau fatal qui scellera mes malheurs: dans huit jours tout espoir de délivrance me sera ôté: ah! Henriette, vous qui connoissez le cœur que l'on déchire, ap-

B ;

prenez - moi quelle est sa nature ; il connoît ses ennemis , ses bourreaux , il déteste leurs crimes , il frémit à leur vue ; il voudroit haïr. Vœux impuissans ! il chérit la main qui le frappe : ma mere , Henriette , m'est chere ; je plains sa foiblesse , je prévois ses remords ; hélas ! la dureté qu'elle me fait éprouver n'est point dans son cœur ; elle lui est étrange , j'en ai des preuves , on lui a vu répandre des larmes pour Rosalie.

Depuis la réponse de l'Evêque de . . . & la connoissance des sentimens du Président , mes espérances détruites m'ont déterminé à faire mes efforts pour soumettre ma raison à une obéissance qui la révolte. J'ai prié Madame Chassale de m'aider dans cette entreprise ; elle a bien voulu me prêter ses conseils : son assiduité , sa morale dictée par le bon sens & la religion , sont parvenues en trois semaines , à me persuader que je pourrois m'accoutu-

mer à cet état pour lequel j'ai tant de répugnance : je lui disois journellement les progrès de résignation que j'éprouvois , elle m'en remercioit par les plus tendres caresses ; Elle me demanda il y a dix jours quand je voulois entrer en retraite ? Il est d'usage d'en faire une de huit jours avant la profession. Hélas ! lui dis je , quand on voudra ; mais que je crains ce moment de solitude ! ne m'abandonnez pas à moi-même , votre amitié peut seule me soutenir : elle me promit de me faire compagnie , j'en obtins la permission de ma tante.

Dès que ma retraite fut commencée je sentis renaître mes frayeurs ; je les communiquois à Madame Chassale , rien ne put pour cette fois me calmer : l'approche de l'instant qui devoit m'ôter la liberté me faisoit trembler , je fis appeller ma tante ; je lui dis que je ne pouvois me résoudre à faire profession sans avoir vû ma

mere. La supérieure eut la bonté d'écrire à Madame de Saint-Clat*** & je fus appelée au parloir le lendemain : j'y descendis avec une agitation terrible ; mais que devins-je , Henriette , lorsqu'au lieu de ma mere que je croyois y trouver , je vis de Saint-Clat***!... mon bouleversement fut si grand que je crus me trouver mal ; j'étois appuyée auprès de la porte , je ne pouvois avancer : Rassurez-vous , me dit-il , c'est moi , vous vouliez parler à ma mere , ce sera à son fils , c'est la même chose ; elle seroit venue , mais elle a eu peur de s'impatienter , car on dit que vous pleurez , & ma mere n'aime pas les larmes : pour moi , je les déteste , mais j'ai de la modération , & vais vous éconter , de quoi s'agit-il ? Si j'avois eu la force de m'en retourner en l'appercevant , je me serois épargnée l'indignation que de pareils propos m'inspirerent ; ce n'étoit pas l'instant de la laisser

éclater , je le sentis ; je pris assez sur moi pour paroître n'y faire qu'une foible attention.

Vous venez , lui dis-je , en m'avancant vers la grille , pour remplacer ma mere ; c'est donc à elle que je m'adresse : A la veille de former des vœux que j'ai en horreur , j'ose la supplier de se souvenir que je suis son sang , & vous mon frere , lui dis-je , en me jettant à genoux ; ayez pitié de moi , devenez mon protecteur , que je vous doive ma liberté , je vous devrai la vie : je vous abandonne mon bien , je suis prête à y renoncer , qu'exigez-vous de plus ? Rien , me dit-il , est-ce tout ce que vous avez à me dire ? Ma douleur & mes larmes m'empêchoient de lui répondre ; il alloit sortir , Ne me quittez pas , au nom de Dieu , n'ai-je plus rien à espérer ? quoi la nature est-elle sourde pour moi ! Elle l'est effectivement , me dit-il , en revenant , elle vous fait oublier vos

devoirs ; mais il y a long-tems que vous avez appris à n'en respecter aucuns , & pour une fille de dix neuf ans , vous jouez assez bien l'hypocrite : car vous , ma très-chere sœur , à mes genoux ! la chose est nouvelle. . . . je ne m'en ferois jamais douté ; . . . entre nous , un monstre ne doit pas s'attendre à tant d'égards de la part d'un Ange. . . j'en suis tout honteux & si honteux , ajouta-t il , que je me cache : il mit son mouchoir sur sa tête en faisant de grands éclats de rire. La patience m'échappa , je me relevai : Misérable , lui dis-je , tu viens encore insulter à mes maux , ta haine est donc sans bornes ? Ne m'insultez pas , ma très-chere sœur , où je... Que feras-tu , infâme ? qu'ai-je à craindre ? Ta colere est impuissante , lui dis-je , voyant qu'il approchoit d'un air furieux de la grille ; non , je ne serai pas Religieuse où l'on me traînera à l'Autel ; va le dire à ta mere. Je m'en

allois, un coup de pistolet qu'il me lâcha me fit tomber.

Ce bruit fit accourir la Touriere ; j'étois sans connoissance, elle me crut morte : ses cris amenerent bien-tôt toute la Communauté à mon secours : on me porta à l'infirmerie ; j'étois au lit lorsque je repris connoissance. J'avois été déhabillée, on me demanda où je sentoie du mal ? je dis que c'étoit à la tête : Mon bandeau étoit plein de sang, ma tante paroissoit au désespoir, toutes les Religieuses pleuroient : on fit appeller le Chirurgien, il visita ma blessure qui provenoit du coup que je m'étois donné en tombant ; j'ai été saignée. Ma tante ne fait que pleurer, c'est elle qui m'a dit que ma mere avoit versé des larmes le jour de cet accident ; hélas ! Henriette, si sa tendresse pouvoit se réveiller en faveur de votre amie, puis-je l'espérer ? Je l'ai fait supplier de venir me voir ; je lui écrivis hier, j'attends

sa réponse. . . La voici cette réponse ,
mon amie. » Obéis & je ferai ta
mere «. Chere Henriette ! mon amie !
je suis désespérée , je vous quitte pour
un instant. Je ne pus hier finir
cette lettre : en cessant d'écrire , je fus
trouver ma tante , elle en tenoit une
de ma mere : Rosalie , me dit-elle ,
je suis au désespoir que vous ayez été
mise ici , votre aversion , ma chere
enfant , m'empêche de vous recevoir ;
je l'ai marqué à votre mere , sa ré-
ponse me fait trembler. Madame de
Saint-Clat * * * lui marque : » Si Ro-
» salie n'a le voile noir à la fin de
» cette semaine , je la conduirai à ma
» Terre de où son frere & moi
» lui tiendrons compagnie «. Que
comptez-vous faire , ai-je dit à ma
tante , après avoir lu ? C'est à vous à
qui je fais cette question m'a-t-elle
répondu. Je ne peux vous recevoir de
force au nombre de mes Religieuses ,
il faut vous déterminer à me quitter.

Ah ! Henriette, quelle alternative ! quel choix ! Je me suis jetée entre ses bras, je l'ai suppliée de me garder ; c'est donc de mon aveu que je serai sacrifiée : est-il , mon amie , une situation plus cruelle que la mienne ? obligée de desirer ce que je déteste ! Chère amie ! Henriette ! qui oseroit à mon préjudice usurper le premier rang entre les malheureux ? mes maux , j'y succombe. . . D'où vient votre silence ? il m'inquiète : faites le cesser, vous qui connoissez le cœur de votre infortunée.

*Rosalie de Saint-Clot ***.*



L E T T R E X L I.

A la même.

*T*O U T est consommé. Il y a huit jours, Henriette, que je suis liée par des sermens que mes ennemis croient irrévocables; la méchanceté, la noirceur, tous les vices leurs adhérens, ont caballé & entraîné ma perte: leurs vœux satisfaits par ceux que j'ai prononcés ne gardent plus de mesure; le masque tombe, les monstres paroissent, ils ne m'effraient plus, leur férocité me donne du courage.

Je vous ai instruite par ma dernière, (que l'on ne vous a peut être pas remis) que ma tante avoit reçu une lettre de ma mere, & du parti que j'étois obligée de prendre, de peur de tomber au pouvoir de Saint-Clat ***:

la priere que je fis à la Supérieure de me garder , fut l'effet de la frayeur ; les réflexions que je fis ensuite me rendirent quelques espérances , & me déterminèrent de paroître n'en avoir plus. Je relus la lettre de l'Evêque de... il me dit : » Pour vous être utile , il faudroit » qu'il y ait eu des voies de fait , employées pour vous faire prendre le » voile , & qu'elle continuaissent à votre » profession , cela posé , &c.

La violence que j'ai essuyée de Saint-Clat * * * , & que je suis à même de prouver , est une voie de fait assez forte , dis-je en moi-même. Il est à présumer , que si je renonce publiquement à mes vœux , au moment de les prononcer , que mes ennemis me fourniront des armes contr'eux ; je conclus après ce raisonnement qu'il étoit de mon intérêt d'affecter de vouloir obéir ; je ne communiquai pas mes intentions à Madame Chassale , je commençois à m'en défier ; j'avois remarqué de-

puis quelques jours sur la phisionomie un air curieux & embarrassé , qui me donna des soupçons que votre silence sembloit justifier.

Elle s'appercut de mon changement par ma conduite ; au lieu de la chercher comme je faisois huit jours avant , j'évitois de me trouver seule avec elle ; je ne quittai plus ma tante jusqu'à l'instant marqué pour ma profession. La veille , je pleurois beaucoup , elle mêloit ses larmes aux miennes , & tâchoit par ses caresses de m'inspirer cette fermeté dont j'avois tant de besoin. La résolution que j'avois prise , de renoncer publiquement aux vœux que j'allois prononcer , m'effrayoit ; je craignois les suites d'un éclat qui alloit me faire autant d'ennemis que de Religieuses , & je suis à leurs dispositions. Motif suffisant pour augmenter mes irrésolutions.

Le jour qui devoit mettre le comble à la félicité de mes ennemis arri-

va. Je me rendis au Chœur , j'étois placée sur un prie-Dieu en face de l'assemblée & fort près de la grille , j'y jettai un coup d'œil : ma mere qui étoit assez près de l'autre côté , me fit un petit coup de tête ; je n'eus pas la force d'y répondre : je sentis un tremblement si violent que je craignis de me trouver mal , je me levai pour sortir. J'ai besoin de prendre l'air , dis-je à ma tante , qui étoit à ma gauche sur un autre prie Dieu ; elle me suivit. Dès que nous fûmes dehors du Chœur , je lui dis que je voulois encore parler à ma mere. Y pensez - vous ? me dit-elle , quoi ! tout le monde est ici , & vous avez encore l'espérance qu'elle changera : allons , ma chere Rosalie , où est cette fermeté , cette résigation que je vous ai cru : oubliez - vous que de Saint-Clat * * * est ici ? Il ne peut me tuer , lui dis-je , il y a trop de monde.

La Sacristie , ma chere Henriette ,

est à côté de la porte du Chœur , je l'ouvris avec vivacité , j'y entrai : ma tante qui ne l'avoit pas prévu , ne put m'en empêcher ; je m'adressai à un Prêtre que je ne connoissois pas , & qui paroïssoit se préparer pour dire la Messe : Au nom de Dieu , Monsieur , lui dis-je , ayez pitié de moi ; je veux parler à ma mere : on me le refuse , ayez la bonté de lui dire qu'elle vienne ; je n'ai qu'un mot à lui dire ; ne me refusez pas cette grace. Comme il étoit à moitié habillé pour aller à l'autel , un autre Prêtre qui étoit là , fut chercher Madame de Saint-Clat * * * , Dites-lui , Monsieur , que je ne fais point de vœux , si elle me refuse la grace que je lui demande , dis-je , à celui qui sortoit : j'attendis plus d'un demi-quart d'heure , ma tante n'avoit osé me suivre.

Ma mere arriva : dès que je la vis , je fus me précipiter à ses genoux que j'embrassai. Ah ! Henriette , toutes

mes douleurs se renouvelèrent ; mes bras , mes mains , se ferroient avec une violence dont je n'étois pas maîtresse , mes dents jointes ensemble , m'empêchoient d'articuler ; je n'ai-jamais rien éprouvé de semblable ; tous mes mouvemens étoient convulsifs. Eh ! bien , Rosalie , me dit ma mere , que signifient ces contorsions ? m'avez vous demandé pour me faire une scène ? Elle fit un pas , je crus qu'elle vouloit sortir , je la retins de toutes mes forces ; remettez - vous , Madame , me dit le Prêtre à qui je m'étois adressée , remettez-vous ? Elle me paroît accablée de douleurs , dit il à ma mere ; ne seroit-elle pas contente de son état ? Ah ! Monsieur , lui dis-je enfin , priez pour moi , je suis perdue : ô ! ma chere mere ayez pitié de moi , de votre fille ; au nom de Dieu ne me sacrifiez pas , laissez moi pensionnaire ? Mes larmes m'empêchoient de mieux m'expliquer : ma

mere me repoussa avec violence ; Fille indigne du jour , me dit-elle , tu cherches à me déshonorer , tu sçais mes volontés : la colere lui ôtoit la faculté de trouver les termes dont elle auroit voulu se servir pour m'accabler : j'étois toujours à genoux ; elle voulut sortir , je me relevai , je la retins : Je vous suivrai à l'Eglise , lui dis-je , écoutez-moi ? Elle se retourna avec assez de violence pour me faire tomber , je me fis mal au bras , la douleur m'arracha un cri , il fut entendu dans l'Eglise. De Saint-Clat * * * , qui étoit sans doute à la porte entra ; il vint à moi d'un air furieux qui lui est naturel , ma mere l'arrêta : il y avoit quatre Prêtres qui étoient avec nous , ils se mirent devant moi. Au moment que ce misérable étoit entré , il avoit porté la main à son épée : on le fit sortir ; son action effraya ma mere , elle se trouva mal , on la secourut. Je pleurois amèrement , je te-

nois ses mains ; je crus qu'elle feroit une des miennes , un rayon d'espérance me fut rendu , il dura peu ; elle se leva : C'en est trop , me dit-elle , obéis , où viens chez moi pleurer tes égaremens.

Cet excès de dureté me rendit à moi-même : Non , lui dis-je , en me relevant , je ne veux pas être assassinée ; je vais où votre cruauté me conduit , & vous , Messieurs , en parlant aux Prêtres qui étoient présens , (& qui regardoient ma mere avec une indignation , qui ne lui feroit pas échappée sans la fureur où elle étoit) je vous prends tous à témoin que je renonce aux vœux que je vais faire , que je les déteste , & que la crainte d'être égorgée par ce malheureux , qui m'a manquée il y a dix jours , je ne ne finirois pas une cérémonie que j'ai en horreur : je rentrai au Chœur , & me remis à ma place. Ma tante

avoit entendu tout ce qui venoit de se passer dans la Sacristie.

Le Prêtre qui étoit habillé pour dire sa Messe quitta ses habits , & dit , qu'il ne recevroit pas mes vœux. Les trois autres , dont l'un est l'Aumônier de la maison , dirent la même chose ; je vis l'instant où l'on seroit obligé de s'en retourner faute de Prêtre. Toute l'assemblée promenoit des regards curieux sur ma mere & sur moi ; son entrée à la Sacristie un moment après que j'étois sortie du Chœur , le cri qu'on avoit entendu ; de Saint-Clat * * * qui avoit suivi sa mere & qui étoit ressorti aussi-tôt ; le trouble de ma mere en retournant à l'Eglise , & mon air d'assurance en y rentrant mettoient les conjectures en défaut : il se passa un quart - d'heure avant qu'il parût un Prêtre. De Saint-Clat * * * étoit parti , il en amena un , qui jouit d'une déférence qu'il ne doit

qu'au hasard. Je fis mes vœux. Au moment que je les prononçai , je sentis un frémissement qui m'ôta la parole , je me remis & achevai le sacrifice.

Je me rendis au parloir pour remercier une partie des étrangers qui avoient assisté à la cérémonie ; le Président & sa femme y étoient , je ne pus les voir sans répandre des larmes ; celles de ma belle-sœur couloient avec abondance ; elle me remit vos trois dernières lettres , & celle que vous lui adressés de Paris ; ensemble celle de Julie. Jugez , Henriette , de ma surprise ! vous n'avez pas reçu celles que je vous ai écrites par la voie de cette indigne Chassale , la malheureuse les a sans doute remises à ma mere ; je n'ai pas encore pu le découvrir. De Brinville & sa femme étoient absents depuis trois mois , je l'ignorois , ils avoient ordonné à un

Domestique qu'ils avoient laissé ici , de venir deux fois par semaine prendre mes commissions , & de m'apporter toutes les lettres qui viendroient à leurs adresses. Il dit s'être acquitté de ces ordres , & que chaque fois il a parlé à une Religieuse qu'il dépeint assez pour reconnoître les traits de cette indigne femme , que je croyois mon amie. Elle faisoit semblant de m'apporter les lettres , & elle les lui rendoit ; en lui disant qu'il eût à les garder jusqu'au retour de ses Maîtres , quelles étoient pour eux ; il ajoute , qu'elle lui en a remis cinq , il y a quinze jours ou trois semaines pour mettre à la poste. Sont-ce celles que je vous adressois ? & à Julie ? je l'ignore. Je ne suis instruite de ces circonstances que d'hier , Madame de Brinville vint me voir , elle m'apprit la mort de Madame sa mere ; c'est cette perte qui a causé leur voyage , & ma laissée
en

en butte à la trahison ; je ne lui ai pas encore parlé des propos que la Chassale ma rendus de la part de mon frere , les marques de leur tendresse ne sont point équivoques, je rougis de les avoir soupçonnés.

Ils arriverent la veille de ma profession. Ils ne purent obtenir de me voir ; mais ils apprirent le coup de pistolet que de Saint-Clat * * * m'a lâché il y a quelque tems ; je vous en faisois le détail , si vous ne l'avez pas reçu marquez-le moi : j'attends le Président cette après midi , je finis cette lettre pour l'en charger. Adieu , Henriette , je ne crains plus rien , aussi n'ai-je rien à menager ; je vais employer tous les moyens possibles pour ma délivrance. Je suis votre

*Rosalie de Saint - Clat * * * .*



L E T T R E X L I I .

*Henriette , à Rosalie de Saint-
Clat * * * .*

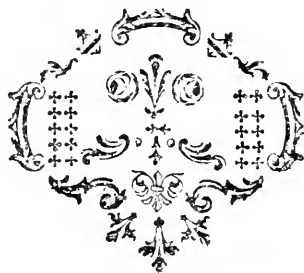
Vos lettres , ma chere Rosalie , me sont parvenues toutes ensemble ; les deux dernieres qui m'étoient adressées à Mircourt , viennent de m'être renvoyées ; le cachet en a été défait assez mal-adroitement ; votre silence m'inquiétoit , j'écrivis à Madame de Brinville , point de réponse ; je me suis adressée à votre Supérieure & vos lettres sont arrivées. Jugez de mes chagrins par les vôtres ! concevez mon indignation contre vos infâmes bourreaux : oui , mon amie , ils ne méritent aucuns ménagemens ;

vous vous devez à vous-même , à vos amis , à la société ; reclamez contre vos vœux , vous le pouvez ; ma fortune est à vous , disposez de tout ce que je possède , c'est votre bien ; M. de Mircourt emploiera son crédit , celui de ses amis pour vous servir ; n'épargnez pas ses démarches , il ne peut être heureux qu'autant que vous serez parfaitement tranquille : je ne vous rends pas la situation de l'aimable Julie ; je l'ai vue , nous avons pleuré ensemble votre silence & vos malheurs : elle a reçu vos lettres , son désespoir , Rosalie , auroit touché les plus indifférens , elle doit vous répondre ces jours ici ; je l'ai assurée que vous pouviez quitter un état qui cause toutes ses peines , cela m'a paru les adoucir.

La lettre de l'Evêque de je ne peux croire qu'elle vienne de lui , un style aussi dur est le langage d'un

furieux : l'absence du Président autorise mes soupçons ; c'est une piece fabriquée par vos ennemis , qui peut vous devenir utile. Ne tardez pas à m'apprendre en quoi je puis vous servir ; mon cher Mircourt assure la chere amie de son Henriette des ses respectueux sentimens ; les miens , Rosalie , vous sont connus.

Henriette.



L E T T R E X L I I I .

*Rosalie de Saint-Clat * * * , à
Henriette.*

Vos doutes, Henriette, étoient fondés, la lettre de l'Evêque de n'est pas de lui ; je la montrai au Président il y a quelques jours, je lui racontai ce que l'indigne Chassale avoit osé me dire de sa part ; il ignoroit absolument ce dernier trait de fourberie ; ma belle-sœur n'a pas reçu celle que je lui ai adressée pour ce Prélat. Je crois en connoître l'écriture, me dit mon frere, après l'avoir examinée, il m'est aisé de la vérifier ; je la soupçonne du frere de cette malheureuse qui vous trompoit, pour le style c'est celui de Saint-Clat * * * .

Le Président revint hier ; il ne s'étoit pas trompé , le frere de la Chafale a servi de Secrétaire à la fourberie. De Brinville écrit par cet ordinaire à l'Evêque ; il lui raconte la façon cruelle dont j'ai été traitée , & l'intention où je suis de reclamer contre mes vœux ; il lui demande sa protection pour moi , & lui envoie cette lettre fabriquée ; j'attends sa réponse avec une impatience proportionnée à l'envie que j'ai de sortir d'ici. La conduite que je suis obligée de tenir me met dans une contrainte continuelle. L'expérience m'apprend à me défier de tout ce qui m'environne ; ma tante cherche à pénétrer dans mon ame , elle me suit jusque dans les moindres démarches : l'indigne Chafale , rougit arrogamment , quant elle me voit ; sa honte perce à travers son insolence ; elle ne peut douter que je sçais ses fourberies , elle semble vouloir m'en imposer par un air d'assu-

rance qu'un seul de mes regards détruit.

Ma mere entra hier au parloir un instant après que le Président en fut sorti , sa vue..... Je fais trêve à ce qu'elle m'inspire ; elle m'a forcée d'être criminelle ; c'est la seconde visite que j'en reçois depuis ma profession. Mon frere le Chevalier étoit avec elle , je ne l'avois pas vu depuis qu'il est au service ; il y entra l'année que je fus à Paris ; cette époque , Henriette , est bien douloureuse pour mon cœur. Il paroît d'un caractère fort doux ; je ne le crois pas instruit des persécutions que j'ai essuyées , car il me demanda d'où vient je m'étois faite Religieuse ? je m'y ferois opposé si j'avois été ici : Vous n'auriez pas dû y consentir dit-il à sa mere , en lui baissant la main. Croirez-vous , Henriette , que Madame de Saint-Clair *** fut déconcertée de l'apostrophe ; & rougit , je fus troublée , je souffrois pour elle.

Je suis contente de mon état , dis je au Chevalier , il ne peut changer : ma mere me regarda & me dit , voilà l'année de votre pension échue prenez cette bourse , en me présentant la sienne qu'elle tira de sa poche. Je reçus en hésitant ce présent ; car elle me paya ma pension le surlendemain de ma profession , qui jointe à ce cadeau , & à cinquante louis que j'avois déjà me forme près de mille écus comptant , quand il seront dépensés je profiterai de vos offres obligeantes ; je ne vous en remercie pas , je connois le cœur qui me présente sa fortune & son crédit. J'ai reçu une lettre de Julie , elle respire la douleur , je crains de perdre cette infortunée ; je lui réponds ; voyez là , Henriette , consolez-là : qu'elle est malheureuse !

Mille amitiés à votre cher époux ; quand pourrai - je vous embrasser tous deux ?

Rosalie de Saint Clat * * *.

L E T T R E X L I V.

A la même.

AH ! Henriette , chere amie ! de tous les maux que j'ai essuyé ; ceux que je ressens sont les plus cruels ; ils me renouvellent . . . hélas ! mes entrailles déchirées ressentent toutes les douleurs qu'éprouve une mere au désespoir ; la mienne , Henriette , vient de perdre deux de ses enfans : ma malheureuse famille semble être née pour se détruire , elle est son ennemi.

Ma tante me fit appeller il y a trois jours , je la trouvai toute en larmes & dans un état qui m'effraya. Rosalie , me dit-elle , mon enfant , Rosalie ! tout est perdu ! que vous êtes cruellement vengée ! . . votre frere . . de Saint-Clat * * * , il fera la perte de

sa famille : Au nom de Dieu , lui dis-je , achevez , qu'est - il arrivé ? Ah , mon amie , elle me raconta que de Saint-Clat * * * , qui est à la campagne depuis quinze jours avec sa mere & le Chevalier , vient de tuer son malheureux frere d'un coup de fusil , en revenant de la chasse : le Président qui en a été instruit le lendemain , est parti avec sa femme pour aller consoler ma mere , qui est au désespoir ; c'est lui qui a annoncé cette nouvelle à ma tante. Il lui marque que la brutalité de Saint-Clat * * * n'a aucune part à cet accident , que l'infortuné Chevalier marchoit devant son frere , lorsque le fusil de ce dernier qu'il tenoit sous son bras s'est lâché. » Le Chevalier , ajoute le Président , a employé ses derniers momens à consoler son frere qui est désespéré ; il s'est sauvé par les sollicitations de ma mere , qui craint les premiers effets de la prévention

» & des poursuites de la Justice. »

Ce terrible accident , mon amie , me fait oublier toutes les peines que j'ai essuyées de la part de ces deux personnes ; je ne vois que leur malheur , je le partage , mon cœur verse des larmes de sang sur leur infortune : que ne puis-je voler au secours de ma mere & de son fils ! De Saint-Clat * * * , mon amie , est trop malheureux pour ne pas être plaint. Je sens que je suis sa sœur , pourra-t-il jamais reparoître ? Ô ciel ! que deviendrait ma mere ?

Vous m'aimez , Henriette , je vous suis chere ; voici l'instant de servir votre amie , d'employer le crédit de votre cher Mircourt , & celui de ses amis , pour obtenir la grace de mon frere ; il m'est cher , c'est mon sang : Rosalie , en auroit-elle qui ne vous fût précieux ? J'écrivis hier au Président , je lui réponds de vos services : voyez le Comte d'Hes * * * , ma vie dépend de la grace de mon frere ,

Mircourt peut me la conserver. Adieu ;
Henriette , votre amitié fait mon bonheur.

*Rosalie de Saint-Clat * * *.*

LETTRE XLV.

A la même.

DE quels termes , Henriette , puis-je me servir pour vous témoigner tout ce que mon cœur sent de reconnaissance ? je vous dois ma tranquillité , celle de ma mere , l'honneur de ma famille : vous m'avez rendu un frere ; la grace du mien , qui est l'ouvrage de votre amitié , rend un homme à la société , & un Citoyen à l'Etat. Le plaisir que vous avez ressenti en l'obtenant peut à peine vous peindre

celui que j'eus en la recevant de mon amie ; fiere de disposer d'un cœur comme celui de mon Henriette & de son cher Mircourt , je courus dans la chambre de ma tante ; je tenois votre lettre inimitable , cette peinture touchante & naïve de l'amitié satisfaite , je la montrai à la Supérieure. Voilà , lui dis-je , cette Madame de Mircourt , cette Henriette , l'amie de Rosalie , à qui l'on a osé écrire des impertinences , qui a été accusée de donner de pernicioeux conseils : lisez ma tante , connoissez son cœur ; je l'embrassois , Madame Chassale entra : je fus à elle , je la serrois dans mes bras avec tendresse ; comment aurois-je pu me souvenir du passé ? votre exemple , Henriette , m'apprend à être généreuse. Je vous pardonne , lui ai-je dit , en faveur de mon amie ; prenez part à ma joie , connoissez , respectez Henriette , vous deviendrez vertueuse. J'avois dit à ma tante de

lire votre lettre , & en même-tems je l'avois mise dans ma poche ; ah ! Henriette , je n'avois pas l'air d'une créature raisonnable ; ma tante qui ignoroit la cause de mon ravissement , me demanda ma lettre , je la lui donnai ; elle pleuroit en la lisant : J'envoyai chercher le Président , il venoit de recevoir celle de votre mari & une du Comte d'Hes * * * , qui lui apprenoit que c'est à vous , à vous seule que nous avons tant & de si grandes obligations ; je lui remis avec ma lettre celle de Sa Majesté ; il porta le tout à ma mere. Représentez-vous sa joie, jouissez de votre ouvrage ; vous êtes mere , cette auguste qualité doit ce me semble , ajouter quelques chose de bien délicieux à la satisfaction. De Saint-Clat * * * étoit au Chartreux , il est auprès de sa mere , dans le sein de sa famille ; il la console de la perte qu'il lui a causée : il est devenu homme ; ses regrets , & son désespoir l'an-

noncent : je ne l'ai point encore vu , il craint , dit-on , de paroître devant moi ; il voulut hier m'écrire , ses larmes , & le désordre de son esprit l'en empêcherent.

Madame de Saint-Clat *** demande tous les jours de mes nouvelles , elle est malade ; ma belle-sœur ne la quitte pas , mon cœur voudroit partager les soins qu'elle lui rend ; le Président me conseille de profiter de ces circonstances pour obtenir son consentement pour ma réclamation ; c'est sa tendresse pour votre Rosalie qui l'empêche de s'appercevoir qu'il y auroit de la cruauté à lui rappeler celle que j'ai éprouvé ; je veux attendre que son ame tranquille puisse goûter le plaisir de me rendre heureuse ; c'est au cœur de ma mere que je veux devoir ma liberté ; la mort du malheureux Chevalier , mon frere , est trop récente pour lui rappeler qu'un de ses enfans languit dans un

état de mort ; en me rendant à la vie dans ces premiers instans , elle sentiroit trop vivement l'impossibilité de ressusciter son fils : hélas ! elle croit peut être que Dieu offensé a voulu la punir ; cette idée me peine , pour la bannir de son cœur , je crois que je consentirois à rester toute ma vie ici , malgré l'ennui , les dégoûts & l'horreur que j'ai pour l'habit que je porte ; ils augmentent journellement , & j'y succomberois , si mon cœur avoit formé les vœux que ma bouche a prononcés. Adieu , chere amie , je suis votre reconnoissante

*Rosalie de Saint-Clat * * *.*



L E T T R E X L V I.

A la même.

Vous avez raison , Henriette , j'ai trop compté sur les apparences ; la tendresse de ma mere , toujours dépendante des circonstances , disparoît avec elles : depuis six mois , je respecte sa douleur ; les larmes qu'elle donnoit à la mémoire de son fils me faisoient espérer qu'à la fin elle se souviendrait de sa fille ; ses caresses , ses attentions , tout contribuoit à fortifier mon erreur , elle vient d'être dissipée.

Depuis la mort malheureuse de mon frere , de Saint-Clat * * * , dont le caractère n'a jamais été liant , est devenu d'un noir , & d'une humeur insoutenable à lui-même ; sa patrie lui est odieuse ; il dit à sa mere qu'il

vouloit voyager , elle y consentit avec peine , & il est parti il y a un mois. Elle en a reçu une lettre la semaine passée , il lui apprend qu'il s'embarque pour la Martinique ; vous concevez sa douleur : de Brinville & sa femme , ont eu toutes les peines d'en calmer les premiers effets ; devenue plus tranquille , ils ont cru l'instant propice pour lui parler de moi ; elle les a écouté , j'en ai été prévenue ; je lui ai écrit pour la supplier de me permettre d'espérer qu'elle se souviendrait un jour que je ne suis point Religieuse. Mon frere & sa femme étoient chez elle , à la réception de ma lettre , elle s'est mise en colere , en protestant qu'elle ne consentira jamais à une réclamation qui la déshonorerait , ce sont ses termes. Le Président vint me rendre sa réponse.

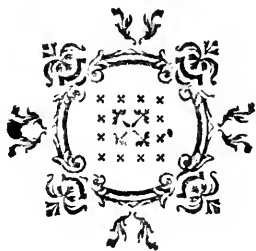
Vous vous rappellerez peut-être que quelques jours avant l'accident de Saint - Clat * * * , de Brinville

avoit écrit à l'Evêque de en lui
 envoyant la lettre supposée que la
 Chassale m'avoit remise. Ce Prélat
 lui répondit dans le tems; il l'assuroit
 de la part qu'il prenoit à mes mal-
 heurs & de son envie de m'être uti-
 le; il lui faisoit observer, qu'avant
 de commencer ma réclamation, il
 faudroit me mettre à l'abri de mes
 ennemis, en me changeant de Com-
 munauté, à moins que ma santé ne
 fût assez mauvaise, pour que, sur l'at-
 testation de plusieurs Médecins, on
 puisse m'accorder une permission de
 sortir pour aller passer six mois chez
 quelque personne de ma famille, qui
 seroit dans mes intérêts. Mon frere
 répondit à cette obligeante lettre, &
 lui marque les raisons qui m'empê-
 choient pour quelque tems de profi-
 ter de ses bontés : il vient de lui écri-
 re, il lui rappelle ses promesses, &
 le prie de les effectuer; il lui envoie
 un Certificat de quatre Médecins qui

attestent que j'ai besoin du grand air. Ils ont raison, Henriette, j'en ai besoin ; ce sont nos desirs qui les multiplient ; celui de la liberté doit être pardonnable, il tient trop à l'existence pour vouloir l'en séparer.

Ne m'écrivez pas que vous n'ayez reçu de mes nouvelles ; si la réponse de l'Evêque répond à mes espérances j'irai aux Hospitalieres de . . . où est ma sœur, passer le tems de mon procès. Adieu, mon Henriette, je suis tout à vous.

*Rosalie de Saint-Clat * * *.*



L E T T R E X L V I I .

A la même.

J'AI obtenu la permission tant désirée de sortir d'une prison , où j'espère ne jamais rentrer , M. l'Evêque de... l'envoya hier au Président par un de ses Grands - Vicaires; elle est du Provincial de l'Ordre ; elle a été signifiée & exécutée dans une heure de tems : c'est de chez mon frere que je vous écris ; mais comment vous rendre la surprise que cette nouvelle inattendue a causée à mes ennemis.

Le Président vint hier m'annoncer l'arrivée du Grand-Vicaire , & sa mission. Ils étoient convenus , qu'il ne verroit la Supérieure qu'au moment où

je serois prête à sortir. Il faut , Henriette , avoir éprouvé autant de peines que j'en ai essuyé pour prendre une idée juste de la joie dont j'ai été transportée ; je crois que l'excès en auroit été dangereux s'il eut duré. Mon frere me quitta , je fus préparer mes paquets , & j'ai passé toute la nuit à cette agréable occupation : en arrangeant plusieurs choses que j'ai été obligée de laisser , crainte de faire naître des soupçons , ah ! Henriette , j'ai trouvé dans un tiroir , un des portraits du Chevalier Dorbigni ! cette peinture qui est mon ouvrage , & que le hasard a conservé , m'a coûté des larmes ; je n'ai pu m'empêcher de contempler des traits si chers à mon cœur , mille fois je les ai porté à ma bouche : ô ciel ! sa mort ne peut m'en ôter le souvenir , je le chéris au tombeau ! j'ai mis le portrait dans mon sein , jamais je ne m'en séparerai , il fera ma consolation. Cette vue m'a

rendu toute ma tendresse : hélas ! elle est sans espoir.

Vers les dix heures je fus appelée au parloir , c'étoit le Grand-Vicaire , ma tante étoit avec lui : Vous me quittez , Rosalie , & cela sans m'en prévenir ; ce n'est pas vous , mon enfant , qui avez demandé cette permission ? Pardonnez moi , lui dis-je , c'est moi qui ai écrit à M. l'Evêque de... vous sçavez , ajoutai-je , que ce n'est pas d'aujourd'hui que je lui ai adressé des Requêtes ; celle ci a été plus heureuse que la première , il l'a reçue , aussi ai-je obtenu ce que je lui demandois. Elle fut si troublée du propos , que je fus tentée de m'en repentir. Le Grand-Vicaire me demanda si mes malles seroient bientôt faites ? Elle le sont M. , lui dis-je , je vais les faire descendre. Ma tante étoit d'une surprise & d'une confusion aisée à remarquer ; elle voulut envoyer chercher ma mere : cela est inutile , lui dit

ce M., je vais accompagner Madame chez elle. Je remontai , personne n'étoit instruit de ma sortie , deux sœurs Converses porterent mes paquets. J'entrai chez plusieurs Dames à qui je fis mes adieux ; elles crurent que c'étoit une plaisanterie ; une d'elles , qui je crois mérite un sentiment que j'ai prodigué à la Chassale , me suivit jusqu'au bas des escaliers. Vous avez été si malheureuse en confidente , me dit-elle , en me serrant les mains que je mais que j'envie votre sort ! Nous ne vous reverrons plus : que vous êtes heureuse ! elle répandoit des larmes , j'en ai été attendrie ; je la croyois contente de son état : je l'ai embrassée , elle est remontée avec précipitation en appercevant la Chassale. Est-il vrai que vous sortez , m'a demandé cette fourbe ? je vous en félicite : elle s'est présentée pour m'embrasser , j'en ai été indignée. Je voudrois que vous disiez vrai , Madame ,
lui

lui ai-je répondu , je vous devrois de la reconnoissance ; mais la lettre de l'Evêque de me persuade du contraire. Je ne sçais si cette Religieuse a cru jusqu'à présent que cette fourberie n'étoit pas éclaircie ; mais au moment que j'ai nommé l'Evêque , elle s'est jetée à mes genoux en me suppliant de ne pas causer la perte de son frere : Vous ne le pouvez , m'a-t-elle dit , avec un désespoir qui me peinoit , sans entraîner la mienne , celle de la Supérieure , & sans déshonorer Madame de Saint-Clat *** ; elles m'ont séduites par leurs promesses. Vous avez fait mes malheurs , lui ai je dit , (en la relevant) par votre lâcheté ; je vous plains si vous avez des remords , ils doivent être cruels & je serai trop vengée.

Tu vas causer la mort de ta mere , me dit ma tante , en m'embrassant , & sans doute la mienne , par les conseils que tu suis. Je l'assurai que je

Seconde Partie.

D

n'oublierois jamais mes devoirs. Nous montâmes le Grand-Vicaire & moi dans sa voiture ; je lui exposai mes craintes sur la réception que ma mère alloit me faire , elle qui n'étoit pas prévenue ; je le priai de ne pas me quitter que je ne fus dans la voiture qui devoit me conduire à ... il me le promit. Nous arrivâmes à l'Hôtel ; je restai dans l'équipage , tandis que ce M. fut prévenir Madame de Saint-Clat * * * : j'attendis plus d'une heure avant qu'on me dît d'entrer , & je commençois à en désespérer , lorsque je vis paroître ma mère ; je fus pour l'embrasser : Votre démarche me surprend , me dit - elle , ceux qui vous conseillent pourroient s'en repentir. Nous étions dans son appartement ; je l'assurai que je n'avois consulté que ma santé pour m'adresser à l'Evêque & au Provincial. . . Votre tante , me dit ma mère , auroit pu m'en instruire , où vous-même ; je ne me ferois point

opposée à la décision de la Faculté : je vis que ses soupçons tomboient sur la Supérieure, & ils étoient fondés, ces sortes de graces ne s'accordant guère que sur son exposé.

Comment comptez-vous partir, me dit ma mere, & quant ? Il faut que ce soit aujourd'hui, ou au plus tard demain matin, lui dit le Grand Vicaire, Madame ayant ici sa Communauté ne peut découcher qu'une nuit, & il seroit nécessaire que quelqu'un de sa famille l'accompagnât ; Ma mere envoya chercher le Président qui a très bien joué la surprise en me voyant. Il fut arrêté que sa femme m'accompagneroit : nous avons dîné tous chez ma mere, & soupé chez le Président où je couche ; mais avant d'y venir Madame de Saint-Clat*** me fit passer dans son appartement : Quel usage comptez vous faire de votre liberté, me demanda-t elle, dès que nous y fûmes ? ne me cachez

pas vos projets , Rosalie. — Je n'en ai aucuns , Madame , que de tâcher de rétablir ma santé : Vous n'en avez aucuns , a-t-elle répété , & vous rougissez ? ah ! Rosalie , Rosalie , vous mentez. — Si j'en avois , ma chere mere , pourrois-je les exécuter sans votre consentement ? — Non , me dit ma mere , si vous consultez la raison , vous n'entreprendrai rien sans m'en prévenir : C'est ce que je ferai , ma chere maman , lui ai-je dit , en me mettant à ses genoux ; mais promettez moi votre amitié , je vous la demande ; je baisois ses mains. — Vous êtes une petite fourbe , vos caresses. . . je devine , Rosalie..... Vous voudriez quitter..... convenez en ? c'est votre intention ? — Si ce l'étoit , vous y opposeriez-vous ? — Si je m'y opposerois..... Non : mais j'exige qu'avant vous fassiez bien vos réflexions ; car , ma chere enfant , vos vœux sont prononcés ; il n'est pas si aisé d'en re-

venir que vous le croyez ; dites-moi , qui vous conseille , vous vous accoutumiez à votre état ? — Personne ne me conseille , mon aversion a toujours été la même , je sens quelle subsistera autant que j'existerai. — Eh ! bien , Rosalie , voulez - vous être raisonnable , je vous promets de travailler pour vous ? Je n'ai pas cru faire votre malheur , sans cela . . . Mais dites-moi , ferez-vous ce que je vais vous dire ? Je ferai tout ce qui pourra vous plaire , ma chère mère , lui ai-je dit en versant des larmes , que cette apparence de bonté m'a fait répandre , oui , Madame , je donnerois tout mon sang pour obtenir votre tendresse ; hélas ! j'en ai été privée , ce n'étoit pas votre cœur qui me la refusoit . . . Que le mien ne peut - il vous être connu ! que ne pouvez-vous y lire , dans l'instant même : pardonnez si j'ose vous rappeler un souvenir qui vous coûte des larmes , dans le moment où

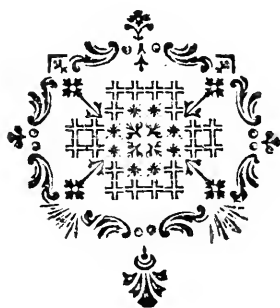
j'étois la plus désespérée , le cœur de votre fille formoit des vœux pour votre satisfaction. Ma mere paroïssoit attendrie , je l'embrassois ; pourquoi ce sentiment a-t-il passé si vite ? Levez-vous , ma fille , m'a-t-elle dit ; vous allez me prouver si ce que vous me dites est vrai ; c'est votre conduite qui va régler la mienne ; mais je vous préviens , point de répliques. Si ma tendresse vous est aussi chère que vous m'en assurez , vous pouvez l'obtenir ; rentrez dès cet instant dans votre Couvent ; & si dans trois mois , votre aversion subsiste , je vous donne ma parole de travailler avec vous pour vous en faire sortir. Je n'avois pas prévu cette proposition , aussi en demeurai-je interdite. Si je ne m'étois pas adressée , lui dis je , à l'Evêque de ... pour obtenir la permission que j'ai , je ne balancerois pas à vous obéir ; mais il paroîtroit une inconséquence dans ma conduite qu'il accu-

feroit de légèreté ; je m'en ferois un ennemi qui pourroit être dangereux. — Je vous entends , vous le ménagez : Et vous m'aimez , Rosalie ? — Oui , ma mere , je vous aime , je vous respecte , je donnerois ma vie pour vous le prouver ; mais , au nom de Dieu , n'exigez pas que je rentre , ma santé... — Oh ! laissons votre santé , je n'en suis pas la dupe : eh bien , puisque vous ne voulez pas rentrer , promettez-moi que vous reviendrez dans trois mois : point de réponse , où nous sommes brouillés. Je lui ai promis & lui ai donné ma parole , que pendant ce tems je ne ferois aucunes démarches sans l'en prévenir ; elle m'a assuré qu'à mon retour elle fera tout ce qui dépendra d'elle pour me rendre ma liberté : elle m'a donné ving-cinq louis , pour mes petites dépenses , c'est encore un présent.

Nous rentrâmes dans la salle , elle consentit à venir souper chez le Prési-

dent : il y a une heure qu'elle nous a quitté ; elle m'a rappelé mes promesses en m'embrassant. Je n'ai pu me coucher , & quitter cette Ville sans avoir instruit ma chere Henriette , d'une nouvelle qui lui fera plaisir. Bon soir , mon amie , bien des choses à votre cher mari. Adressez-moi vos lettres aux Dames Hospitalieres de &c.

*Rosalie de Saint-Clat * * *.*



L E T T R E X L V I I I .

A la même.

O PLAISIR inespéré ! Henriette ! mon amie ! mon cœur livré à la joie goûte d'avance celle de vous la voir partager : Dorbigni , mon amie ! il existe , il m'aime , Rosalie lui est chère ! concevez l'excès de mon ravissement , les transports de mon ame : il vit. Dans ce moment même où je vois son image , il est sans doute occupé à contempler mes traits ; il a mon portrait , Henriette , il lui parloit , tandis que sa malheureuse amante livrée au désespoir pleuroit sa mort , accusoit sa vie ; quoi j'ai osé soupçonner sa fidélité ? cher amant , Rosalie est-elle encore digne de ta tendresse ?

D 5

C'est de ma belle sœur que j'ai appris l'étonnante histoire que j'ai à vous raconter, elle la tient du Domestique de Dorbigni ; il est aux ordres de Madame de Brinville depuis trois mois , il y en a quatre qu'il a quitté son Maître.

· Nous partîmes de le jour que je vous ai marqué ; j'appris à ma belle-sœur, ma conversation avec ma mère ; elle me dit qu'elle s'étoit trouvé mal lorsque le Grand-Vicaire lui annonça que j'étois à sa porte. Je lui demandai aussi des nouvelles de la Comtesse d'Hes *** , Elle est morte il y a six mois , me dit-elle , elle emporte au tombeau la douleur de n'avoir pû obtenir la grace du Chevalier , qui languit encore.... Que me dites-vous ? quoi ! Dorbigni n'est pas mort ? Madame de Brinville ignoroit qu'il passât pour mort dans mon esprit , par la fourberie de Jugez , Henriette , de la surprise que la mienne

lui causa : elle me croyoit guérie depuis les portraits que je lui avois remis. Nous nous expliquâmes. Je suis au désespoir , me dit-elle , de vous avoir tiré de votre erreur ; je vous croyois plus libre : Je croyois l'être , lui dis-je , pouvant à peine parler , je le devois ; je tombai dans ses bras sans connoissance. Heureusement que nous étions près de l'endroit où nous devions dîner , j'ouvris les yeux en arrivant ; dès que nous fûmes dans une chambre , je la conjurai de m'apprendre ce qu'elle sçavoit du sort de *Dorbigni* : Le puis-je sans imprudence , me dit-elle , vous l'aimez , ce récit va vous coûter des larmes , sa vie n'est pas plus heureuse que la vôtre ; vous êtes tous deux le jouet de l'imposture & de la tyrannie. Je prévois , ma chère *Rosalie* un avenir , qui va vous causer bien des peines , si votre raison ne sçait renoncer à votre amour.

La vôtre , ma chere sœur , m'éclairera , lui dis - je , je la consulterai pour y trouver des forces ; votre amitié fera mon guide : j'aime le Chevalier , je sacrifierois ma vie pour son bonheur ; mais je ne ferai rien d'indigne de moi , je la ferois de lui : mais que dis-je ? je suis sans espérance ; non , mon cœur n'en peut former aucune , je ne peux être à lui : oui , je puis l'aimer & renoncer à lui appartenir. Je versois des larmes ; ma belle-sœur me ferroit contre son sein : Rosalie , me dit-elle , cet effort seroit digne ta tendresse ; mais il seroit peut-être au-dessus de tes forces ? — Non , je le puis si son bonheur l'exige ; ne tardez pas à me l'apprendre , l'incertitude me deviendrait dangereuse.

Je vais satisfaire votre curiosité , me dit Madame de Brinville , souvenez-vous de la promesse que vous me faites ; ajoutez-y celle de ne pas renon-

cer au monde à cause de lui. J'ai promis de réclamer contre mes vœux telle chose qu'il arrive.

J'ai appris ce que je vais vous dire , par le Domestique du Chevalier. Ce garçon vint me trouver il y a trois mois , j'avois peine à le reconnoître ; voici ce qu'il me raconta.

Dès que le Chevalier eut blessé de Saint-Clat* * *, il se rendit à Vincennes qui est à deux lieues de Paris : Francart (c'est le nom de son Domestique) l'avoit suivi , ils y couchèrent ; le lendemain le Chevalier écrivit au Comte d'Hes* * *, son Domestique fut chargé de cette lettre ; il lui en donna aussi une pour vous : ce garçon remit celle du Comte , qui après l'avoir lue l'enferma dans son cabinet & lui dit de l'attendre ; il rentra au bout d'une demi-heure & ordonna à Francart de le suivre ; il fut chez un de ses amis , & prit sa voiture ; le Domestique servit de cocher : sortis de la barrière , le

Comte fit arrêter & demanda à ce garçon s'il n'avoit pas d'autres lettres? Francart qui avoit été enfermé avoit oublié celle qui étoit à votre adresse , il balança pour répondre ; le Comte le pressa , il lui remit le paquet qui vous étoit destiné , en le suppliant de n'en rien dire à son Maître.

Dès qu'ils eurent rejoint le Chevalier ; ils prirent des chevaux de poste , laissèrent les leurs à l'Auberge & partirent. Francart étoit avec eux dans la voiture , le Chevalier paroissoit accablé de douleur , son pere & lui gardoient un morne silence ; ils marchèrent toute la nuit : le lendemain vers les trois heures après-midi ils s'arrêtèrent dans un petit hameau où il n'y avoit que quelques chaumieres. Le Comte écrivit une lettre qu'il fit porter par un paysan , qui fut de retour au bout de deux heures ; il étoit avec un homme qui conduisoit quatre chevaux ; le Comte avoit renvoyé ceux

de poste ; ces derniers furent mis à la berline , & les conduisirent au milieu d'une forêt , où par des routes de traverses ils arriverent à une grande maison : un Religieux les reçut , le Chevalier fut conduit avec Francart dans une chambre ; le Comte lui dit qu'il alloit le rejoindre. As-tu remis ma lettre à ma Cousine , dit Dorbigni à son valet. — Ah ! Monsieur , votre lettre : oui , je l'ai remise à — A elle même ? qu'a-t-elle dit ? que faisoit elle ? Mon cher Maître , Monsieur , pardonnez-moi , ce n'est pas à elle , M. votre pere... il lui raconta comment la chose s'étoit passée : le Chevalier devint furieux ; le pauvre Francart désolé demandoit pardon lorsque le Comte d'Hes*** entra. Ce garçon sorti , ils furent plus de trois heures ensemble : le Chevalier disoit à son pere que jamais il ne renonceroit à son amour , qu'on lui ôteroit plutôt la vie. Le Comte juroit , s'impatientoit , & par-

loit plus bas ; ils souperent ensemble & passèrent la nuit sans se coucher , le Comte partit au jour.

Le Chevalier n'avoit pour tout appartement pour lui & son Domestique , qu'une chambre & un cabinet qui étoient renfermés d'un côté par une petite cour & de l'autre par un jardin , dont la hauteur des murs ôtoit l'espérance de les franchir ; ils ne voyoient qu'un Religieux qui leur portoit tout ce dont ils avoient besoin. Dorbigni, dit Francart , paroissoit absorbé dans la douleur la plus amère ; il y avoit un mois , ou six semaines qu'ils étoient enfermés quand le Comte d'Hes *** fut les voir. Il dit à son fils que de Saint-Clat*** étoit mort de sa blessure : cette nouvelle mit votre amant au désespoir , son pere tâchoit de le consoler , il y employa vainement trois semaines qu'il resta avec lui. Dès qu'il fut parti, Francart devint le confident de

son Maître ; les jours étoient employés à parler de vous , & une partie des nuits à pleurer le malheur qui vous séparoit. Un jour que le Chevalier reçut une lettre de son pere (il y avoit six mois qu'ils étoient en prison) , dès qu'il l'eut lue , il devint furieux ; il vouloit se tuer : Francart apprit que le Comte lui marquoit que vous étiez mariée ; il ajoutoit des circonstances qui avoient , disoit-il , forcé votre mere à conclure promptement. . . . Vous sentez , Rosalie , qu'elles n'étoient point à votre avantage ; le Chevalier ajouta foi à cette lettre , il vous crut infidèle : cette idée prit sur ses forces & le réduisit à l'extrémité au bout de deux jours. On envoya un exprès au Comte qui arriva le huitieme de sa maladie : il parut pénétré de son état : la fièvre diminua ; c'est sans doute ce qui empêcha le pere de détromper son fils sur votre mariage. Dorbigni , non moins affligé , mais plus calme ,

propofa à fon pere de voyager chez l'étranger dès qu'il feroit rétabli. Le Comte approuva cette réfolution & l'engagea de paffer à l'Ile de . . . où il lui promit de lui faire avoir de l'emploi dans la Marine ; quinze jours fuffirent pour le rétablir. Ils quitterent cette maifon avec le Comte qui les accompagna jufqu'à Amfterdam , où il trouverent un vaiffeau qui mit à la voile deux jours après leur arrivée dans cette Ville ; ils s'embarquerent munis de lettres de recommandation pour le Gouverneur qui étoit ami du Comte.

Au bout de quelques jours de navigation , votre amant s'apperçut que l'éloignement de fa patrie ne lui procuroit pas cette tranquillité dont il s'étoit flatté : Rofalie infidèle lui couvoit des larmes , fon Domestique tâchoit de le confoler : mais qu'elle confolation , Madame , me difoit ce pauvre garçon , pouvois-je donner à M.

le Chevalier ? Je lui disois, Monsieur, ne pleurez pas, Mademoiselle Rosalie le mérite-t-elle ? Non, croyez moi, oubliez là, elle est la femme d'un autre, & vous êtes bien-heureux ; car, M., si vous étiez marié & qu'elle... , je n'osois achever ; mais mon Maître m'entendoit : quelquefois, il disoit que j'avois raison, d'autrefois il vouloit me battre, & je compris, me dit Francart, que M. le Chevalier ne vouloit pas que je lui dise que Mademoiselle Rosalie n'étoit pas..... Vous m'entendez, Madame ? Ne sçachant enfin que lui dire, je m'avisai que peut-être M. le Comte avoit trompé mon Maître : je le dis à M. le Chevalier, il vint à moi, m'embrassa, j'étois tout honteux : Ah ! mon Francart, mon ami, tu as raison, mon pere m'a trompé, Rosalie est vertueuse, ma chere Rosalie ! il avoit son portrait dans une petite boîte. Il l'ouvrit, se mit à genoux ; il lui demanda

pardon , il lui parloit ; ce n'étoit pas la premiere fois qu'il avoit parlé devant moi à cette peinture ; mais je ne l'avois pas encore vu à genoux , & je n'entendois rien à son langage ; je crus qu'il étoit fou , & que j'en étois cause ; je me mis à genoux devant lui : Pour l'amour de Dieu , mon bon Maître , lui dis-je , remettez-vous : ah ! mon Dieu , je suis perdu ! que je suis fâché ; mon cher Maître , je vous en prie ; je l'embrassois : Qu'as tu , me dit-il , est-ce que la tête te tourne ? Eh ! non , Monsieur , mais je croyois que c'étoit à vous qu'elle tournoit , il se releva en fouriant & moi aussi ; j'étois si aise... Voilà , ma chere Rosalie , me dit ma belle-sœur , comment s'explique ce pauvre garçon.

Dès que votre amant fut persuadé que son pere l'avoit trompé , il perdit l'envie de s'éloigner de la terre que vous habitez ; il ne pensa qu'aux moyens de s'en rapprocher , il en par-

la à son confident , qui voyant que son Maître paroïssoit jouir d'une sorte de tranquillité depuis qu'il ne soupçonnoit plus votre fidélité, lui assura que vous ne pouviez vous être déterminée à donner la main à un autre. Tout ce qui flatte nos passions nous paroît possible : nous aimons à nous bercer de chimères , elles s'accréditent par nos desirs ; si nous trouvons un approbateur , ce qui d'abord n'étoit que doute devient une certitude : le Chevalier persuadé , contre toutes apparences , que vous pouviez être à lui , accusoit la lenteur de la mer ; il craignoit de ne pas trouver de vaisseau prêt à partir pour la France au moment de son débarquement. Au bout de quatre mois de navigation , ils arriverent ; il n'eut garde de remettre les lettres dont il étoit porteur pour le Gouverneur , il craignit de sa part , pour son retour , des difficultés qu'il voulut s'épargner.

Il fut obligé d'attendre la belle saison pour trouver un vaisseau qui fît voile vers la France. Le premier qui quitta le Port , étoit monté par des Marchands qui trafiquant le long de la côte , ne devoient arriver à Brest que sur la fin de l'Automne ; Dorbigni qui ignoroit cette circonstance si contraire à son impatience , partit avec eux : il fut au désespoir quand il sçut cette marche , Francart faisoit son possible pour le consoler ; c'étoit toujours fructueusement quand il lui parloit de vous. Ils arriverent enfin huit mois après leur embarquement , & quinze mois après leur départ de la France ; mais peignez - vous , chere Rosalie , la surprise du Chevalier lorsqu'en débarquant , la premiere personne qu'il vit sur le rivage fut le Comte d'Hes*** , avec le fils du Gouverneur de l'Ile de ; il connoissoit ce jeune homme sans en être connu ; il se douta qu'étant parti avec

quelque vaisseau qui faisoit voile directement , il devoit être arrivé depuis long-tems , & qu'ayant vu le Comte , celui ci allarmé étoit à Brest pour apprendre de ses nouvelles : ses conjectures se trouverent vraies ; Francart en fut instruit par le Valet de chambre du Comte.

Le pere de votre amant , ma chere Rosalie , démêla son fils qui vouloit s'échapper & le contraignit de monter dans sa voiture. Dès qu'ils furent à l'Auberge , le Comte lui demanda ce que signifioit son retour. Le Chevalier se jetta à ses genoux ; il osa lui dire ses espérances : son père furieux le menaça de le faire enfermer pour le reste de ses jours. Vous le pouvez , lui dit Dorbigni , il me sont odieux sans ma chere Rosalie. Elle ne sera jamais à toi , elle ne peut y être ; tu as assassiné son frere , veux - tu poignarder son mari ? Cette nouvelle assurance de votre mariage , dans un moment

où la colere , dans laquelle il voyoit son pere ne lui permettoit pas de croire qu'il le ménageoit assez pour lui en imposer , mit votre amant au désespoir ; il se leva ; prit son épée qu'il se seroit passée au travers du corps , sans le Comte & Francart , qui le défarmèrent.

Dès qu'il fut nuit le Comte fit entrer quatre hommes , que Francart avoit pris pour les Domestiques du fils du Gouverneur de l'Ile de , & qui étoient des Archers travestis ; ils se saisirent du Chevalier, qui malgré sa résistance fut lié , ainsi que son Valet , & mis dans une voiture qui marcha pendant quatre à cinq jours sans s'arrêter , que pour prendre quelques rafraîchissemens & changer de chevaux : ils arriverent de nuit dans une maison où plusieurs ponts - levis leurs annoncerent que c'étoit une maison de force : leurs conducteurs les remirent entre les mains de deux Religieux

ligieux qui les conduisirent dans une chambre où ils furent enfermés : le Chevalier pendant toute la route avoit gardé un morne silence que Francart n'osoit interrompre ; dès qu'ils furent sans témoins , il lui parla de vous ; insensiblement votre image lui rendit une lueur d'espérance & l'amour de la vie qu'il avoit perdu , ayant été plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture.

Il y avoit trois mois qu'ils étoient dans leur nouvelle prison , d'où ils ne sortoient que deux fois par semaine pour prendre l'air sur une terrasse , où un Religieux les accompagnoit , lorsque le Chevalier tâcha de l'intéresser à ses malheurs en les lui racontant ; l'effët répondit à son attente , ce Religieux le plaignit , mais il ne put le déterminer à lui fournir de quoi écrire ; il ne recevoit aucunes nouvelles de son pere : cet oubli , sa captivité & ses chagrins qui augmentèrent avec le

tems , le firent tomber malade ; il crut qu'il touchoit à sa fin , il fit prier le Supérieur d'avertir le Comte de son état. On lui écrivit , mais la jeunesse du Chevalier le tira cette seconde fois d'affaire & il étoit beaucoup mieux lorsque son pere arriva : pendant l'intervale du tems qu'il fallut à la lettre & au Comte pour les joindre , Dorbigni convint avec Francart , que ce dernier demanderoit son congé , qu'il iroit à Paris pour apprendre de vos nouvelles , & que si vous étiez mariée , il l'en instruiroit par le moyen de ce Religieux qui promit de se charger de leurs lettres.

A l'arrivée du Comte , Dorbigni se plaignit de son Valet , celui-ci de son Maître , & le pere , pour les mettre d'accord , rendit la liberté à Francart , qui partit sur le champ pour Paris , où il apprit la mort récente de la Comtesse d'Hes * * * , que son Maître ignoroit ; il fut aussi instruit que de

Saint Clat * * * vivoit , & que vous étiez Religieuse : au lieu de venir nous trouver , il retourna sur ses pas pour porter cette nouvelle au malheureux Chevalier. En arrivant il apprit du Religieux , ami de Dorbigni , qu'il étoit parti avec son pere huit jours après lui , & qu'il ignoroit la route qu'ils avoient tenue ; il lui dit que le Chevalier paroïssoit au désespoir en quittant cette maison ; qu'il n'en seroit pas sorti si l'on n'avoit pas employé la force pour le porter dans une chaise de poste , que des Archers accompagnoient avec le Comte qui la suivoit dans une autre : Francart désolé est retourné à Paris , malgré toutes sortes d'informations il n'a pu apprendre aucunes nouvelles de son Maître. Au désespoir de l'avoir quitté , il vint me trouver , & me raconta ce que vous venez d'entendre ; nous l'avons retenu à notre service. Mon mari doit partir pour Paris dans quinze

jours , il se propose de solliciter le Comte d'Hes * * * en faveur de son fils ; le départ de Saint-Clat * * * pour la Martinique , doit faire cesser ses craintes & rendre la liberté au Chevalier.

Jugez , ma chere Henriette , des différentes agitations que ce récit m'a fait éprouver , il vit , il m'aime ! voilà où se bornent toutes mes réflexions. Nous sommes arrivées d'hier ; ma sœur ma reçue avec une tendresse bien flatteuse , Madame de Brinville repart dans huit jours. Adieu , mon aimable Henriette , que n'êtes-vous encore à Paris ? Mircourt auroit pu découvrir où est le Chevalier , quelle cruauté ! que de maux ! des parens... hélas !.. Je suis votre amie

*Rosalie de Saint-Clat * * *.*



L E T T R E X L I X.

A la même.

IL n'est plus de plaisirs pour votre amie, ma chere Henriette ; celui de ma liberté en étoit un , hélas ! le sort barbare , plus cruel que mes ennemis , me force d'y renoncer. Le Président est à Paris depuis quinze jours ; il écrit à sa femme qui vient de m'envoyer sa lettre ; il lui apprend la mort du jeune Comte d'Hes * * * , & que Dorbigni est libre : il étoit à S. Lazare depuis que Francart l'a quitté. — Je lui ai dit » que » Rosalie est Religieuse (marque le » Président) il est désespéré , il l'aime » toujours ; son pere pense à le marier ; je suis chargé de lui en parler : » la demoiselle est fort riche , elle étoit » destinée au frere du Chevalier ; elle

» est à l'Abbaye de **. Le Comte est
 » persuadé que Dorbigni l'épousera ;
 » pour moi je n'en porte pas le même
 » jugement ; il me sollicite pour que je
 » lui dise où est ma sœur ; il veut la
 » voir & puis mourir , me dit-il à cha-
 » que instant : je n'ai garde de l'instruire
 » que Rosalie peut se faire relever de
 » ses vœux , qu'elle est au moment de
 » l'entreprendre : la moindre espérance
 » lui seroit nuisible & le perdrait.

Dites-moi , Henriette , si la mort ne
 seroit pas préférable à une vie comme
 la mienne ! puis-je rentrer dans le mon-
 de sans faire la perte de mon Amant ?
 obéiroit-il à son pere s'il me savoit li-
 bre ? Non , mon cœur est son garant ,
 son bonheur dépend de moi ; je l'ai-
 merai , Henriette ; il l'ignorera , je lui
 dois le sacrifice de ma tendresse : j'aurai
 la douce satisfaction de le voir jouir
 du sort que mon cœur lui aura fait. Je
 le saurai heureux , & moi , mon amie...
 au comble de l'infortune. Hélas ! il

manquoit à votre malheureuse amie ,
 le poison cruel de la jalousie. Ah !
 Henriette , je sens toutes ses fureurs ,
 elles me dévorent ; je serois désespérée
 que Dorbigni résiste à son pere ; je suis
 au désespoir quand je pense qu'il lui
 obéira : lui , mon amie , entre les bras
 d'une autre ! .. idée accablante ! il re-
 nonceroit à moi ? Son fatal mariage
 me donnera la mort , je ni résisterai
 pas. Sans ma sœur je serois déjà partie
 pour retourner dans mon couvent : j'y
 finirai mes jours ; puisqu'ils ne peuvent
 être à mon Amant , ils seront consacrés
 aux larmes : celles que je répands m'em-
 pêchent de mettre aucun ordre dans
 tout ce que j'ai à vous dire. J'ai écrit à
 ma mere il y a quinze jours , sa répon-
 se est courte.

» Je favois le contenu de votre lettre
 » avant de l'ouvrir ; je n'ai point ou-
 » blié mes promesses ; dans six semaines
 » vous remplirez les vôtres , & je me
 » prêterai autant qu'il dépendra de

» moi pour vous faire un fort heureux.
 » Je suis votre mere ,

de Saint-Clat * * *.

Vous voyez que ma mere craint de se compromettre. Ma sœur me sollicite pour m'adresser à l'Evêque ; mais le puis-je , mon amie ? Mon procès fera du bruit ; le Chevalier en sera informé : moi je causerois sa mort ! Périr mille fois la malheureuse Rosalie , plutôt que de jouir d'une liberté qui seroit nuisible à son Amant. J'attendrai ici une nouvelle que je crains de recevoir. O ciel ! acceptera-t-il cette cruelle proposition ? pourra-t-il renoncer à son pere ; suis-je assez criminelle pour le désirer : il cesseroit de m'aimer ! Ah malheureuse ! mon sang se glace.... Adieu Henriette , l'accablement de mon esprit , l'agitation de mon cœur m'ôtent la faculté de m'exprimer.

Rosalie de Saint-Clat * * *.

L E T T R E L.

A la même.

J'E n'ai plus qu'à mourir, Henriete, tout espoir m'est ôté ; bien-tôt ma rivale, au faîte du bonheur, jouira d'un triomphe qui me coutera la vie : c'est moi qui l'ai préparé ; le coup qui m'assassine est mon ouvrage.

Je viens de recevoir les deux lettres ci-jointes ; concevez, s'il est possible, tout ce que j'ai ressenti en les lisant : peignez-vous mon état, ma tendresse alarmée, mes craintes, mon désespoir, mon sacrifice, les mortelles angoisses de mon cœur déchiré : ah ! Henriete, j'ai fait ce que j'ai dû... j'ai des regrets ! hélas ! s'il falloit recommencer je ne balancerois pas. Ma lettre est

partie ; Dorbigni la tient , il obéit à son pere : que dis je , c'est à moi , c'est Rosalie qui l'arrache à son amour ; que ne puis-je de même effacer de mon cœur son souvenir , son image ! peut-être en est-il persuadé... Cette idée m'accable... fera t-il heureux ? Au milieu de mes peines (elles sont terribles) je goûte un espece de délice de pouvoir me sacrifier pour le forcer à faire son devoir ; car je suis bien déterminée , Henriette , à finir mes jours Religieuse , si le Chevalier n'épouse Mademoiselle d'Orleim ; je le dois à sa famille , à lui-même. Je vous envoie copie de la lettre que j'ai adressée à ma belle-sœur pour le jeune Comte d'Hes ** , car il n'est plus de Dorbigni , ce nom est éteint par la mort de son frere. Hélas ! il vivra toujours pour moi , mais il l'ignorera , sa reconnoissance troubleroit sa tranquillité ; s'il se marie je reclamerai contre mes vœux , il l'apprendra , il croira que je l'ai ou-

blié ; mon exemple lui servira , il se consolera de mon ingratitude dans les bras de sa ... du devoir. O douleur , accable moi ! Je suis votre très malheureuse

*Rosalie de Saint - Clat***.*

*Lettre de Madame de Brinville à
Rosalie de Saint-Clat***, Re-
ligieuse de ... à l'Hôpital de ...*

Voici l'instant , ma chere Rosalie , de donner au jeune d'Hes** des marques certaines d'une tendresse qui a fait jusqu'à présent tous les malheurs de votre vie. Le sacrifice que vous vous êtes proposé est au moment de son exécution : pourrez vous l'achever ? Vous allez juger par la lettre ci-jointe , qui est de votre frere , si le bonheur de votre Amant demande que vous lui laissiez des espérances.

J'ai eu la foiblesse de dire à Fran-

cart, il y a quinze jours, que son maître étoit retrouvé, & qu'il étoit libre. Ce pauvre garçon pleuroit de joie à cette nouvelle, il se jetta à mes genoux pour m'en remercier; je louai son bon cœur, & lui promis d'en instruire d'Orbigni. Ah Madame ! me dit-il, vous qui êtes si bonne, vous ne pourriez voir Francart malheureux; permettez-moi d'aller trouver M. le Chevalier, vous lui ferez plaisir, car il m'aime; il m'embrassera, m'appellera son ami, je ferai heureux & lui aussi (car Francart est persuadé que le bonheur de son maître ne peut aller sans le sien). Je me laissai toucher par les larmes de ce fidèle domestique; je lui donnai de l'argent & il partit; il n'est arrivé que trop-tôt pour porter le trouble & la désolation dans le sein d'une famille qui avoit une lueur d'espérance. J'attends votre réponse pour écrire à mon mari.

Une lettre adressée à votre Amant,

le pourrez-vous faire? n'est-ce point trop exiger? je laisse à votre tendresse d'en décider.. Renoncer à soi-même, c'est le comble de l'héroïsme : vous, ma chère Rosalie, êtes capable d'un effort aussi généreux... hélas ! je vous conseille ce que je ne pourrais exécuter : mon cœur ressent tout ce qu'il en va coûter au vôtre. Adieu ma chère Rosalie, je partage bien sincèrement vos peines.

De Brinville.

Madame de Saint-Clat * * * m'a montré votre lettre, elle dit (mais je n'en crois rien) que si vous revenez comme vous lui avez promis, qu'elle travaillera à vous faire relever de vos vœux. Je ne vous conseille pas de vous fier à ses promesses, vous êtes libre, profitez-en; voilà près de trois mois que vous devriez agir.

*Lettre du Président de Brinville à
son Epouse.*

Que les choses que je vais t'apprendre , ma bonne amie , vont te causer de peines : moi qui donnerois mon sang pour t'éviter le plus léger déplaisir ; mais la douleur du Comte d'Hes * * * , sa fureur qui lui succède ; son malheureux fils , le jeune d'Hes * * * , le Chevalier , cet amant de Rosalie , est dans un affreux cachot , où il appelle alternativement Rosalie & la mort à son secours : elle seule , je crois , finira ses infortunes : Que mes espérances ont été trompées ! je croyois l'avoir déterminé ; mais Francart , ce misérable , que dis-je , cet honnête Domestique est arrivé à contre-tems.

Il y a quinze jours que le Comte me pria de prévenir son fils sur son mariage , avec Medemoiselle d'Orleim , je lui en parlai : » Je n'ai donc

» plus d'espérance , me dit-il , Rosalie ,
 » ma chere Rosalie ne peut-être à moi ,
 » ah ! mon cousin , c'est votre sœur :
 » connoissèz-vous ce que j'ai perdu ?
 » où trouverai-je un cœur comme le
 » sien ? Elle est Religieuse ! c'est moi
 » malheureux qui l'ai perdue en
 » croyant la venger ». Il me tint nom-
 bre de propos que son amour & son
 désespoir lui inspiroient , j'étois atten-
 dri aux larmes ; tous les mouvemens
 qui l'agitoient me caufoient un trou-
 ble..... Dans un instant , je crus
 que j'étois ce jeune homme malheu-
 reux , & que tu étois Rosalie Religieu-
 se ; que de douleurs j'éprouvai ! ah !
 ma bonne amie , que je le plains !
 Ton mari fut au moment de tromper
 la confiance du Comte d'Hes * * * &
 de dire à son fils , que ma sœur alloit
 reclamer contre ses vœux ; enfin , la
 raison me revint je m'en servis pour
 lui représenter , que Rosalie ne pour-
 roit-être à lui ; quand même elle ne

feroit pas engagée (il croyoit encore que de Saint-Clat *** étoit mort de sa blessure) ; mais qu'elle l'étoit , & que la mort de son frere le laissant seul de son nom , il devoit des successeurs à sa maison ; que son pere qui s'attendoit à cette obéissance m'avoit chargé de lui en parler. Je voulus l'entretenir des biens de Mademoiselle d'Orleim ; A quoi serviront-ils ? que ferois-je d'une couronne sans Rosalie. Deux jours après je lui en reparlai : si mon pere le veut absolument , me dit-il , je l'épouserai ; mais elle ne sera pas heureuse : elle sçaura que j'adore Rosalie ; je ne pourrai lui cacher une passion qui fait encore le bonheur de ma vie , quoique sans espérance : enfin à force de raisons , j'obtins son consentement pour être présenté à cette Demoiselle. J'en instruisis le Comte ; nous fûmes le lendemain prendre le tuteur , qui nous mena à l'Abbaye de

où elle a été élevée. Le jeune d'Hes*** avoit l'air d'un homme qui va au supplice; nous vîmes cette jeune personne, bien faite, par sa figure & les graces de son esprit, pour captiver tous les cœurs qui ne seroient pas épris de toi, ma bonne amie, ou de notre pauvre Rosalie : son amant ne s'apperçut pas qu'elle n'a que seize ans, sa physionomie en annonce au plus quatorze : elle est déjà vieille, me dit-il en sortant; mais cela ne fait rien, Rosalie le sçaura, son cœur n'en sera point alarmé; j'eus presque envie de rire de son observation.

De retour à l'Hôtel d'Hes***, le tuteur & le Comte prirent jour à la huitaine, pour la célébration du mariage qui devoit se faire à la Terre de... pour éviter le bruyant d'une fête qui ne cadreroit point avec le deuil de l'époux. Le jeune d'Hes*** pénétré de douleur, étouffoit des soupirs qui n'auroient point été flatteurs pour la

pupile si l'on s'en fût apperçu : heureusement le bon tuteur n'y voit pas à deux pas , il juge de l'empressement du jeune homme par celui de son pere.

Enfin arrive le malheureux Francart : j'étois dans ma chambre ; il court à celle de son Maître , il lui apprend que Rosalie est sortie de sa Communauté , & qu'elle va réclamer contre ses vœux ; que de Saint-Clat*** n'est pas mort. La joie & la fureur transportent tour à tour le Comte ; il vient me trouver , m'embrasse , se recule.... m'appelle son frere , me traite de fourbe , de misérable qui a voulu le tromper : dans l'instant il se jette à mes genoux , les presse , me demande pardon , me raconte ce qu'il vient d'apprendre ; j'allois lui répondre , son pere entre , il se prosterne à ses pieds ; implore ses bontés pour Rosalie ; c'est elle qu'il veut épouser , il jure qu'il n'en aura jamais d'autre : j'ex-

plique au Comte surpris ce que son fils ne pouvoit lui dire ; il le relève avec bonté , lui parle en ami ; il n'est pas écouté ; il parle en pere qui veut être obéi ; le jeune homme au désespoir veut se tuer , nous l'en empêchons : le Comte qui craignoit sans doute que cette scène ne fût entendue de quelques Domestiques paroît se radoucir ; le jeune d'Hes * * * se calme , son pere lui propose d'aller à sa Terre de pour raisonner du parti qu'ils avoient à prendre ; l'amant de Rosalie transporté de joie y consent , & nous partîmes le lendemain.

Je ne sçavois trop quel jugement porter sur la conduite du Comte d'Hes * * * , je ne tardai pas d'en être instruit.

Dès que nous fûmes arrivés , le Comte dit à son fils qu'il ne l'avoit amené à la campagne , que pour dérober à ses gens des extravagances qu'il ne pourroit lui pardonner si elles

nous fûmes seules, elle fit une espee de revue comme pour s'assûrer que personne ne pourroit l'entendre : j'étois debout, elle me fit aiseoir. Je viens, Mademoiselle, me dit Madame de Saint Clat * * *, pour vous prévenir que les visites trop fréquentes du Chevalier commencent à me déplaire ; je les ai souffertes, tandis que votre maladie pouvoit les autoriser, aujourd'hui elles paroîtroient suspectes ; vous n'êtes point faite pour être unis ; s'il est question de vous marier, je sçaurai vous choisir un mari qui me convienne. Dorbigni viendra sans doute cette après-midi, que ce soit sa dernière visite ; je veux qu'il ignore que j'y ai part : si sa conduite m'apprend que vous l'en avez instruit ; la mienne à votre égard vous apprendra comment je sçais me faire obéir.

L'état où me jetta ce discours se sent mieux qu'il ne s'exprime, ma

douleur m'ôtoit la faculté de penser & d'agir ; je restai immobile , hors d'état de proférer une parole : pour tâcher d'adoucir un ordre qui me déchiroit l'ame , vous l'avouerez je , Henriette , je crus voir ma mere qui jouissoit de mon malheur ; cette idée , ma chere amie , excita dans un instant mon désespoir. Ma mere sortit en jetant sur moi un œil de mépris ; je me levai en poussant des cris qui auroient bientôt été entendus de toute la maison ; j'appellois Dorbigni à mon secours : on vouloit m'en séparer , c'étoit m'ôter la vie , qu'avois-je à ménager ? Madame de Saint-Clat * * *. qui étoit à la porte rentra : Malheureuse , me dit-elle , d'un air furieux , tu mérites... Elie se saisit de la pêle à feu... je n'eus pas le tems d'en voir davantage ; le bouleversement où venoit de me jetter sa vue & son action m'effrayerent si fort que j'en perdis connoissance.

vant de lumière qu'à la faveur d'une
 lampe, dont la pâle lueur semble en-
 core ajouter à l'horreur de cet asyle :
 je me suis approché, la pâleur de la
 mort étoit peinte sur son visage, j'ai
 cru qu'il touchoit à son dernier mo-
 ment ; je l'ai appelé , je lui tenois
 les mains : Au nom de Dieu, lui ai-je
 dit, mon cher cousin, soyez plus maî-
 tre de vous même. » Laissez-moi mou-
 »rir , & mourir digne de Rosalie «.
 Telles instances que je lui aie faites je
 n'ai pu en tirer davantage : Je suis
 remonté au désespoir, j'ai représenté
 son état à son pere, il est inexorable :
 Qu'il meure, m'a-t-il dit, il me déso-
 béit, je ne suis plus son pere : Que je
 crains pour cette malheureuse famille,
 hélas ! le pere se repentira trop tard de sa
 dureté. Dis-moi, ma bonne amie, quel
 parti prendre ? Comment faire renon-
 cer ce jeune homme à son amour ; c'est
 l'espérance qui le soutient, elle a rani-
 mé le feu qui le consume ; tu m'as

dit , mais en étois-tu bien sûre ? on peut se tromper ; que Rosalie , que ma sœur , cette tendre & malheureuse fille , t'avoit promis de renoncer à son amant ; je dis , de lui ôter toutes espérances , si son bonheur l'exigeoit , & il ne l'exige que trop. Si faisant un effort sur sa tendresse ; mais le pourra-t-elle ? Qu'il va lui en coûter. Si elle lui écrivoit qu'elle lui ordonne de vivre & d'obéir ; marque-lui ce que souffre son amant : tu vas lui percer le cœur ! infortunée Rosalie ! pourras-tu ? Chere amie , mon cœur est pénétré , sans toi , chere ame de ma vie , je desirerois la mort , je suis environné de gens qui l'appellent à chaque instant ; donne-moi promptement de tes nouvelles , sera t-il encore tems , quand elles arriveront ? J'embrasse nos enfans , ces gages précieux de ta tendresse & de mon bonheur.

De Brinville.

*Lettre de Rosalie de Saint-Clat***
au jeune Comte d'Hes***.*

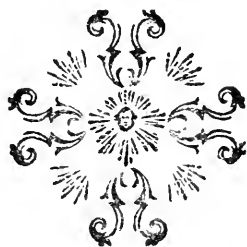
De toutes les peines que j'ai éprouvée , celle de votre mort seroit la plus cruelle pour mon cœur , & la seule à laquelle Rosalie ne pourroit survivre : votre état , dont je viens d'être instruite par le Président , m'apprend combien vous me fûtes cher ; votre désobéissance va me coûter la liberté , & dans peu la vie ; j'étois au moment de réclamer contre un engagement que la force m'a fait contracter , & que je vois avec horreur ; ma famille consentoit à me rendre mon état.

Votre résistance aux ordres d'un pere , dont je suis l'objet , m'oblige de renoncer à la seule satisfaction que je puisse espérer dans la vie ; j'étois sortie de ma Communauté , j'y ferai rentrée au moment que vous lirez ces caractères,

caractères , & cela pour n'en sortir jamais ! à moins que votre mariage ne me rende la liberté. Je m'étois proposé en vous écrivant , de vous cacher des sentimens qui ont fait ma destinée depuis que je vous connois ; je n'ai pu refuser à mon cœur de vous assurer de toute sa tendresse ; c'est pour la dernière fois !... Si j'étois véritablement généreuse je vous laisserois ignorer la part que vous allez avoir aux malheurs de mes jours.... je me laisserois soupçonner d'inconstance ; j'en avois formé le projet , je ne peux l'exécuter. Dans les maux qui m'accablent , j'ai besoin de penser que mon souvenir ne vous fera point odieux ; je vais faire mes efforts pour effacer le vôtre ; hélas ! de toutes mes peines voilà celle que je sens le plus... Si je vous fus chère... si je vous le suis encore... vivez , faites le bonheur de ma rivale.... Puissiez-vous

en trouver dans sa possession ; cette certitude pourra m'aider à conserver des jours qui seroient au désespoir si vous persistiez dans les refus qui irritent avec tant de raison le Comte d'Hes * * * , & vous auriez bientôt à ajouter au repentir de la désobéissance , le regret d'avoir conduit au tombeau la malheureuse

*Rosalie de Saint-Clat * * * .*



L E T T R E L I.

*Rosalie de Saint-Clat * * * , à
Henriette.*

MA sœur vient de m'envoyer vos lettres , ma chere Henriette , la part que vous prenez à mes maux , les allégent ; ce n'est que pour peu de tems , la douleur est la plus forte. Que peuvent les consolations quand la raison nous abandonne ?

Ma mere vint à ... le lendemain que je vous écrivis , elle fut charmée de me trouver prête à partir, elle ignore les raisons qui m'ont déterminée : ma sœur osa parler de ma reclamation. — Je croyois , lui dit Madame de Saint-Clat * * * , que Rosalie étoit assez persuadée de ma tendresse pour n'avoir

pas besoin d'interprète ; je suis surprise que son aînée oublie ce qu'elle doit à sa mere. Ma sœur lui demanda pardon , & nous partîmes le troisieme jour de son arrivée.

Je vis Madame de Brinville ; c'est dans son sein que je répandis l'amertume de mon cœur : elle fit son possible pour m'empêcher de rentrer dans ma communauté où je vins coucher le lendemain ; mon retour y fut célébré par un surcroît de bonne chere que ma mere avoit envoyé. J'ai repris mon appartement ; ce n'est pas sans répandre des larmes que j'y suis rentrée.

Mes craintes pour les jours du jeune d'He^s *** sont dissipées ; il vivra , Henriette , mais il vivra pour un autre ! cette idée , toute terrible qu'elle est , ne me coûte point de larmes ; mon cœur est oppressé. Sans l'amitié je ne penserois pas à moi ; tout ce qui m'environne m'est à charge , je n'agis que machinalement ; mes idées sont confu-

ses, elles me paroissent fort éloignées les unes des autres; je fais ce que je peux pour les rapprocher, & j'oublie ce projet en le formant.

Ma belle-sœur me remit hier une lettre de son mari, je vous l'envoie, je voulois la copier, je l'ai entrepris & la laisse; je suis fatiguée d'écrire. Adieu mon amie.

Rosalie de Saint-Clat * * *.

*Lettre du Président de Brinville à
son Epouse.*

Hélas ! ma bonne amie, que ton mari a versé de larmes depuis qu'il ne t'a écrit; n'est-ce point assez des maux de l'absence sans y ajouter ceux de voir des parents & des amis malheureux. Le jeune d'Hes * * * a été à toute extrémité; je t'ai marqué par ma dernière l'état où je l'avois trouvé dans son cachot, & la dureté de son pere.

Ma lettre partie , je fus trouver le Comte , je lui dis assez vivement qu'il étoit au moment de voir ses espérances détruites ; qu'il feroit périr son malheureux fils : Allez , me dit-il , le voir , tâchez de la ramener à son devoir ; je souffre plus que lui , mais ma parole est donnée , il faut qu'il meure où qu'il la remplisse. Je fus trouver l'Amant de Rosalie ; de qu'elle douleur ne fus-je point saisi lorsqu'en entrant je le vis la face contre terre , baigné dans son sang ! Je crus qu'il s'étoit tué ; mes cris firent descendre son pere , qui , en portant le même jugement que moi , tomba à mes pieds sans connoissance : je les fis transporter chacun dans un appartement ; je suivis le fils , qui ouvrit les yeux un instant après qu'il fut sur le lit. Il regarda tout autour de lui en appelant Rosalie , avec des cris qui auroient attendri les plus insensibles ; je lui parlai , il ne me reconnut pas : le Chirurgien qui avoit été averti , le visita , il

n'avoit d'autre blessure qu'un coup qu'il s'étoit donné en tombant , une fièvre violente lui donnoit le transport.

Le Comte apprit en reprenant connoissance , que son fils respiroit encore ; il vint dans sa chambre , & me parut touché de son état ; il dépêcha un de ses gens qui amena le lendemain un médecin. Nous avons passé quatre nuits auprès du malade , attendant à chaque instant celui qui termineroit ses jours ; le cinquieme la fièvre diminua , la connoissance lui revint : je fus le premier qu'il reconnut , mais il étoit si foible qu'il ne put me parler que deux jours après. — C'est à vous , mon cher cousin , me dit-il , que je dois la vie ; c'est sans doute votre amitié qui est venue me tirer de ce lieu d'horreur où j'étois enfermé. Hélas ! je n'ai plus de pere... Rosalie... malheureux que je suis.... je n'ai plus personne ! Il alloit continuer ses plaintes , je lui dis combien le Comte avoit été

sensible à son état ; je le vis qui s'attendrissoit ; je le conjurai de ne penser qu'à se rétablir , & à tout attendre du tems & de la tendresse de son pere. Ah ! mon cher Président , me dit-il , qu'ai-je à espérer du tems ? il ne peut changer mon sort que par un miracle ; mon pere pourroit-il consentir ? Vain espoir ! chere Rosalie , quoi ton Amant vivroit , & vivroit pour une autre ? non mon cousin , jamais je ne pourrai donner la main ! oh ! ciel , s'écria-t-il , qu'on m'ôte la vie : oui , je préfère la mort. Si ma sœur sçavoit votre état , lui dis-je , elle mourroit de douleur ; elle aime son devoir , elle frémiroit d'être cause que vous vous écartez du vôtre ; qui sçait , à quoi sa vertu & sa tendresse ne la détermineroient pas ? Voudriez-vous la faire repentir de vous avoir aimé ; elle est déjà si malheureuse ; elle étoit à la veille... Lui auriez-vous écrit , me demanda ce cher malade , avec une vivacité

qui lui donna la force de se lever sur son séant ? Ah ! mon cousin , je vous en supplie , ne me cachez rien... Je vis que je m'étois trop avancé , je pris mon parti , je lui avouai que touché de ses malheurs je t'en avois instruite ; que je croyois que tu en ferois part à Rosalie. — Attendez-vous bien-tôt sa réponse ? croyez-vous que ma chere Rosalie vous écrive ? Promettez-moi de me montrer la lettre de Madame de Brinville ? il répandoit des larmes ; depuis cette conversation il me parut plus rêveur , mais moins agité.

Je reçus ta lettre , ma tendre amie , où étoit celle de notre malheureuse sœur : que je suis touché de la douleur qu'elle a dû ressentir en l'écrivant ! quel effort ! que de combats elle a dû éprouver avant de pouvoir tracer , quoique d'une main mal-assurée , ces mots , *c'est pour la dernière fois* , & ces autres : *vivez faites le bonheur de ma rivale*. Que de courage ! ses ennemis ,

je dis ceux de son amour , ont été forcés de l'admirer ; le Comte à qui je la montrai , n'a pu lui refuser des larmes ; il l'a lue avant son fils , je goûtois du plaisir de lui en voir répandre ; c'est ma sœur , lui ai-je dit , elle fait se sacrifier pour faire des heureux. Je passai dans l'appartement du jeune d'Hes *** : Si vous êtes raisonnable , lui dis-je , je vous dirai quelque chose ; il étoit dans son fauteuil , il s'est troublé. — Vous avez des nouvelles ; en avez-vous de Rosalie ? Je lui ai remis sa lettre ; il la prise en tremblant ; la joie , la douleur se peignoient tour à tour sur sa physionomie ; il en lut l'adresse qu'il baïsa avec transport. — Vous ne l'avez donc pas lue ? (j'avois eu soin de la cacheter) A peine en eut il parcouru la moitié , qu'il pâlit : — Je me trouve mal ; il tomba évanoui. Dès qu'il eut repris connoissance , il me redemanda sa lettre ; je vous la rendrai quand

vous serez plus en état de la lire. —
 Donnez-là moi, c'est le seul bien que
 je puisse désormais espérer, ne me
 l'enviez pas : il la lut à plusieurs re-
 prises & la recommençoit comme
 pour s'assurer de son contenu : Tenez,
 me dit-il, voyez le cœur, la femme
 que je perds. — Que pensez-vous de
 Rosalie ? Que vous allez faire ses
 malheurs, si vous résistez à ses ins-
 tances. — Moi, faire ses malheurs !
 ah ! mon cousin ! Non, je lui rendrai
 la liberté ; oui, je vivrai puisque ton
 cœur le desire ; j'épousera ta rivale,
 infortunée Rosalie ! tu n'en auras ja-
 mais dans mon cœur.

Il me dit qu'il alloit annoncer au
 Comte, qu'il étoit le maître de fixer
 le jour de son mariage ; Rétablissez-
 vous avant. — Je le serai bien-tôt,
 Rosalie le veut : effectivement sa santé
 va de mieux en mieux.

Le Comte est à Paris, il avoit mar-
 qué au tuteur de Mademoiselle d'Or-

leim; la maladie de son fils, ils vont fixer le jour de cet hymen. Le jeune d'Hes * * * m'en parle; je vois les efforts qu'il fait pour me cacher l'horreur que cette cérémonie lui inspire; qu'il est malheureux! & Rosalie! que je les plains. Dès que ce mariage sera fait, je pars, ma bonne amie, pour aller te trouver & oublier dans tes bras tous les chagrins que l'amitié m'a causé.

De Brinville.



L E T T R E L I I.

*Rosalie de Saint - Clat * * * , à
Henriette.*

Vous vous plaignez , Henriette , de mon silence : comment aurois-je écrit ? je ne pensois plus : le sang glacé dans les veines , environnée des ombres de la mort même , j'ignorois ma propre existence. J'avois oublié jusqu'à mon malheur ; s'il m'étoit resté quelques sentimens , l'amitié en eût été un ; je suis rendue à la vie , & à ce souvenir douloureux de mes peines.

La certitude que mon malheur est sans remède a , je crois , contribué à me rétablir. Un foible rayon me soutient , l'amitié & le devoir serviront à me consoler ; je ne peux plus l'aimer

sans crime , il est marié ! Madame de Brinville n'osoit me l'annoncer , je l'ai priée , elle s'est rendue ; elle m'a remis la lettre ci-jointe.

Le Président doit arriver ces jours-ci , je l'attends avec trouble ; il semble qu'il m'est plus cher que jamais. Je vous aime , Henriette , vous le sçavez , mon cœur m'assure de ses sentimens pour vous : dites moi , mon amie , d'où vient le vuide que j'éprouve aujourd'hui en vous écrivant ? Je le fais avec plaisir , je m'en acquitte avec peine ; je veux vous entretenir & je ne sçai de quoi. Je vous laisse faute de pouvoir continuer. . . sans l'arrivée de Brinville , ma lettre vous seroit parvenue comme elle est. Il vint hier me voir ; il ma confirmé le contenu de ce qu'il marque à sa femme , le sort de la Comtesse d'Hes *** m'arrache des larmes : Qu'elle est malheureuse ! que je la plains ! d'abord sincerement , mais insensiblement ma pitié se tourne

sur un autre objet , sur moi-même ;
ah ! Henriette , je suis votre amie

*Rosalie de Saint Clat * * *.*

*Lettre du Président de Brinville à
son Epouse.*

Je devrois être auprès de toi , ma bonne amie ; mais la douleur du jeune d'Hes * * * , celle de son pere qui s'est déjà repenti , mais trop tard , d'avoir fait le malheur de trois personnes , ne m'a pas encore permis de les quitter , quoique mes affaires soient terminées.

Je t'ai marqué le voyage du Comte à Paris , il revint nous annoncer que Mademoiselle d'Orleim arriveroit avec son tuteur dans huit jours ; j'employai ce tems à consoler , mais infructueusement , l'amant de Rosalie ; lorsque Mademoiselle d'Orleim arriva , je le vis frissonner en l'apperecevant : il lui

fit un compliment qui se ressentoit du trouble de son ame, le tuteur en sourit, & l'attribua à un sentiment que le jeune d'Hes * * * étoit bien éloigné de sentir pour sa nièce, ou sa pupile; elle est l'un & l'autre.

Nous nous rendîmes à la Chapelle, le Chevalier pouvoit à peine se soutenir. Je m'approchai de lui : c'est pour le bonheur de ma sœur, lui dis-je, que vous travaillez. — C'est ce qui me donne des forces, me dit-il, allez bas. La cérémonie achevée, nous nous mîmes à table, chacun gardoit un silence où l'on démêloit la curiosité & la crainte; celui des nouveaux époux se ressentoit de la gêne de leurs cœurs : le jeune d'Hes * * * laissoit échapper des soupirs qui exprimoient sa douleur; Mademoiselle d'Orleim tâchoit d'en étouffer qui auroient été flatteurs pour un cœur sans prévention.

Sur la fin du repas, d'Hes * * * dit qu'il sentoit des frissons de fièvre, il

passa dans son appartement, où je le suivis. — Mon pere doit être satisfait, me dit-il, dès que nous fûmes seuls, j'ai fait une Comtesse d'Hes * * *, je souhaite que ce nom fasse le bonheur de cette jeune personne; c'est tout ce qu'elle doit attendre de moi. Eh! quoi, lui dis-je, effrayé de sa résolution, vous voulez la rendre malheureuse? ne l'est elle pas assez d'être privée de votre cœur, sans lui ôter, & à vous-même, l'espérance d'avoir des successeurs? Son pere entra, & lui dit ses intentions, le Comte m'en parut pénétré; toutes nos représentations ne purent l'en faire changer. Il s'est passé huit jours que le prétexte de la fièvre l'a servi; mais la satisfaction qu'il resentoit de conserver cette espèce de fidélité à Rosalie, lui donnoit un air de santé qui l'a trahi. Son épouse devenoit triste; elle a sans doute parlé à son tuteur, qui s'est plaint au Comte du mépris que son fils paroissoit faire

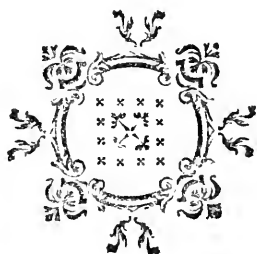
de sa nièce ; ce malheureux pere au désespoir vint me trouver : Mon fils veut ma mort , me dit il en entrant ; hélas ! pouvois-je imaginer que son amour fût aussi violent ? Je suis son pere , j'ai cru travailler pour son bonheur , sa conduite me menera au tombeau : oppressé par la douleur , il versoit des larmes ; je fis appeller le jeune d'Hes * * * , il vit * couler les pleurs de son pere avec une insensibilité qui m'étonna ; j'étois ému de pitié & d'indignation . le Comte , ma bonne amie , ce pere inexorable qui un mois avant avoit traité si cruellement son fils , se jetta à ses genoux , & le pria d'avoir égard à son repentir . Le jeune homme pénétré de cette action , se débarrassa des bras du Comte ; nous le relevons , il se précipite à ses pieds , les baise , lui demande pardon & lui promet tout ce qu'il veut : Son pere l'embrasse , ils confondent leurs larmes . Ton mari , ma

bonne amie , y mêloit les siennes. Qui auroit pu être témoin de cette scène de tendresse & de douleurs tout ensemble sans en répandre ? Depuis ce jour le jeune d'Hes * * * partage l'appartement de son épouse ; sa douleur semble augmenter à mesure que la tristesse de cette jeune femme se dissipe : il craint de me parler , il me fuit ; son pere voit ses peines & déplore sa destinée : il voudroit pour la moitié de son bien , me disoit-il hier , que son fils ne fût pas marié : repentir infructueux ; il n'y a plus de remède.

Je pars sur la fin de la semaine prochaine ; nous sommes à Paris de ce matin , le Comte m'a prié de lui donner ce tems , pour l'aider dans l'achat & le choix des équipages de son fils dont la fortune est considérable ; elle sera un jour immense , Mademoiselle d'Orleim , lui a apporté un million , son oncle par son Contrat

de mariage lui donne tout son bien ;
qui est de même valeur ; mais hélas !
ils leur manquera toujours le principal ;
c'est cette tendre union de deux
cœurs qui s'aiment véritablement : Que
nous sommes heureux , ma tendre amie !
nous jouissons de ce bien inestimable
que je ne changerois pas pour la
couronne de l'univers. Adieu , tout ce
que j'ai de plus cher au monde ,

De Brinville.



L E T T R E L I I I .

A la même.

IL y a deux mois que je suis sortie de cet état d'ancantissement où mes derniers malheurs m'avoient plongé ; c'est, Henriette, à votre amitié, à celle de Brinville & de sa femme que je dois la tranquillité dont je jouis ; mes réflexions l'affermissent, la raison les rend stables , mon cœur voudroit quelquefois parler , mon esprit se prête à sa foiblesse ; mais ne l'abandonne pas.

Le Président & sa femme viennent de partir pour recueillir la succession d'une tante de ma belle-sœur qui vient de mourir ; ils comptent être absens quelques mois , ce qui retarde ma réclamation ; je n'ose l'entreprendre seule ; ma mere s'est expliquée claire-

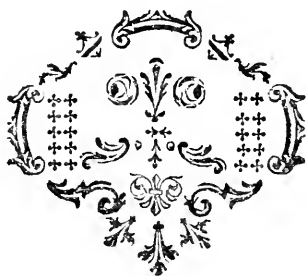
ment sur cet article ; je ne dois rien attendre de sa bonne volonté ; elle ne veut pas , à ce qu'elle dit , se déshonorer pour un caprice. Quel caprice , Henriette ! Si c'en est un , je le crois pardonnable ; je l'ai depuis longtemps. Je suis plus déterminée que jamais à sortir de la captivité. On épie mes démarches ; je suis gênée dans la moindre action ; on a profité de mon absence pour avoir des doubles clefs de mon appartement & de mon armoire ; je m'appercus il y a quelques jours qu'on avoit fait une visite dans l'un & l'autre , pendant que j'étois au parloir avec ma belle-sœur ; heureusement que depuis mon retour , mes chagrins & ma négligence m'ont empêché d'ôter mes papiers & mon argent de ma malle ; je suis persuadée qu'on en vouloit à tous les deux ; j'ai profité de leur mal-adresse pour rendre à l'avenir leurs recherches aussi inutiles que la première.

Vos lettres & celles de ma mere sont toutes sur moi ; (car elle m'en a écrit depuis quelque - tems qui ne sont point aussi mesurées que celles qu'elle m'adressa aux Dames Hospitalieres de . . .) mon argent est cousu dans un jupon de dessous ; c'est un poids , mais c'est une ressource en cas d'événement : Quand pourrai je , mon amie , m'entretenir paisiblement avec vous & goûter les délices de l'amitié , sans en troubler les douceurs par mes chagrins continuels ! Depuis longtemps vous supportez avec bonté mes foiblesses , votre amitié partage mes peines , vos conseils fortifient ma raison ; l'avenir me procurera - t - il les moyens de vous en marquer ma reconnaissance ? aurai-je un jour la délicieuse satisfaction de vous embrasser ? Dès que mon frere sera de retour , je travaillerai de tout mon pouvoir à me la procurer ; je commence , non pas à me repentir d'être rentrée ici ,

mais à craindre d'y être revenue trop légèrement, car ma mere paroît vouloir en tirer avantage.

Mille amitiés à votre cher Mircourt : Avez-vous des nouvelles de Julie ? voilà un mois que je n'en ai pas reçu , j'en suis inquiète. Adieu, Henriette, mon cœur est à vous.

*Rosalie de Saint-Clat * * *.*



LETTRE

L E T T R E L I V.

A la même.

Q UEL espace de tems il s'est écoulé, ma chere Henriette, depuis que je ne me suis entretenue avec vous ! chaque jour de ce silence forcé, a été marqué par un événement extraordinaire ; celui que j'attends me rendra à moi-même, ou me séparera pour toujours de la société.

Je ne doute pas que vous n'ayez été instruite de ma fuite nocturne des Dames de Je ne doute pas non plus des malignes interprétations que mes ennemis peuvent donner à la conduite irrégulière qu'ils m'ont forcé de tenir. Le public qui juge sur les apparences peut me condamner sans m'entendre ; son arrêt, dicté par l'oi-

Seconde Partie.

G

siveté , la passion ou l'intérêt , n'entraîne pas celui de la raison , c'est à-dire , de la justice ; c'est au yeux de cette classe d'hommes désintéressés & judicieux que je souhaite me justifier , & j'y parviendrai certainement en me montrant telle que je suis & telle que j'ai été.

Je connois la tendre amitié de mon Henriette , je conçois ses inquiétudes sur mon compte , & l'incertitude cruelle où elle doit être , je suis persuadée en même tems que je n'ai point été soupçonnée par mon amie malgré les apparences.

L'absence du Président & de sa femme m'a rendue la victime de la méchanceté , l'envie de m'y soustraire ma livrée à la perfidie ; mon imprudence me sauvera , la défiance m'a garanti des suites qu'elle auroit eu.

Quelques jours après celui où je vous écrivis , ma mere vint me voir ; elle m'apporta une piece de toile d'Hol-

lande : Voilà , Rosalie , me dit-elle , pour vous faire des tabliers. — Je vous demande pardon , lui di-je , je l'emploierai pour des chemises ; je vous prie d'y ajouter de quoi les garnir. — Vous plaisantez , portez-vous des manchettes ? — Non pas à présent , ma chere mere , mais bientôt , vous me l'avez promis. — Voilà toujours les mêmes redites , ne ferez-vous jamais raisonnable ? — C'est l'être beaucoup de me trouver ici ; vous sçavez que je pouvois n'y pas rentrer , & sans vos promesses. — Je n'aime pas les reproches , vous m'en faites , Rosalie ? — Point du tout , je vous supplie seulement de vous souvenir... — Je me souviens que vous êtes une sotte , & que vous me croyez une bête , n'irai-je pas me déshonorer pour condescendre à vos caprices ? — Non , Madame , ce n'est point un caprice , vous le sçavez mieux que personne ; au nom de vous-même , ne me forcez pas à m'adres-

fer à l'Officialité. — Voilà des menaces ; vous êtes donc bien déterminée , me dit-elle , d'un air où j'aperçus la violence qu'elle se faisoit pour paroître tranquille ? toutes vos réflexions sont-elle faites ? — Oui , ma mere , lui dis-je , elles le sont , elle sortit sans me répondre.

Je restai fort inquiète des suites qu'alloit avoir cette conversation , je me repentis de lui avoir montré de la fermeté. Plusieurs jours se passerent sans que j'en entendisse parler. Je commençois à être tranquille , lorsqu'un matin , Madame Arnauld (c'est cette Religieuse qui envioit mon sort quand je partis , par permission de l'Evêque & du Provincial , pour aller passer six mois aux Hospitalieres de...) cette Dame , dis-je , vint me trouver : Sçavez-vous , me dit elle , que Madame de Saint-Clair * * * est pensionnaire ici ? — Que me dites-vous ! ma mere , cela ne se peut : ah ! Dieu , je suis perdue.

Cela peut être, me dit-elle, c'est votre faute ; pourquoi rentrer ? vous aviez encore trois mois , il falloit en profiter & agir. Madame votre mere , vint hier voir la Supérieure ; j'entendis une partie de leur conversation : votre tante, représentoit à Madame de Saint Clat * * * , que son entrée dans cette maison alloit faire un éclat dans le monde ; elles ont ensuite parlé bas ; enfin votre mere lui a demandé assez haut quel parti elle choisissoit , de la recevoir ou de rendre la dot ; qu'elle lui laissoit deux jours pour se déterminer. Je voulois vous instruire aujourd'hui de cette particularité ; je venois vous trouver , lorsqu'en traversant le Cloître , j'ai vu entrer plusieurs malles suivies de Madame de Saint-Clat * * * qui a recommandé sa maison à sa femme de-chambre , qui est restée dans les dehors , je ne lui crois personne pour la servir : votre tante a l'air embarrassé , elle m'a demandé

si je vous avois vue ce matin , je lui ai dit que non.

Je sentis vivement , ma chere Henriette , à quoi tendoit la conduite de ma mere ; je ne pus sans répandre des larmes envisager l'avenir qu'on me préparoit ; Madame Arnould , tâcha de m'inspirer plus de fermeté : On peut sçavoir que je suis ici , me dit-elle , descendez , prevenez vos ennemis & sur-tout cachez vos craintes. Je me laissai persuader & conduire dans l'appartement que ma mere alloit occuper. La Supérieure y étoit qui l'aideroit à s'arranger.

Je ne pus retenir mes larmes en les voyant : Qu'avez-vous , Madame ? me dit ma mere , vous me paroissez fâchée que je vienne partager votre retraite ? séchez vos pleurs , je veux voir par moi-même , si elle est aussi horrible que vous me l'avez dépeinte : consolez-vous , vous vous y accoutumerez , où vous ferez bien malheureuse.

Je le crois , lui dis-je , en m'en allant. Pénétérée de la dureté de ses propos , je ne fus point au réfectoire pour le dîné , ma tante m'envoya à manger dans ma chambre & ma mere y vint sur le soir avec la Chassale : je sentis des mouvemens d'indignation en l'apercevant , & j'eus besoin de tout le respect que je dois à Madame de Saint-Clat * * * , pour ne pas les laisser éclater. Ma chambre fut examinée , aucun de ses avantages ne fut négligé pour fournir matiere à la conversation ; il vous manque une commode , me dit ma mere , je vous en ferai venir une. Je ne sçais , Henriette , si je l'en remerciai , j'en eus une deux jours après : il y en avoit dix que ma mere étoit dans la Communauté , & que j'attendois avec beaucoup d'impatience le retour du Président. J'espérois que sa présence changeroit ma situation ; je n'osois écrire crainte de surprise , la façon dont la Chassale

m'avoit trompé me donnoit de la défiance pour tout ce qui m'environnoit.

Le dixieme jour, que ma mere fut pensionnaire, en entrant au réfectoire pour dîner, ma tante me fit un long discours qui tendoit à me prouver que j'étois un objet de scandale pour la Communauté, & qu'étant faite pour réprimer les abus; elle vouloit, entendoit & m'ordonnoit, que dorénavant, j'eus à me rendre au Chœur, à Matines, &c. Ma mere étoit présente à cette fastidieuse harangue. Vous vous apercevez un peu tard, que je ne vais point aux Offices, dis je à ma tante; qui sçait mieux que vous que je ne suis pas obligée d'y assider? j'irai, quand ma dévotion m'y engagera. Je ne suis point Religieuse, personne ici ne l'ignore, l'habit que je porte est un vêtement d'emprunt; Madame, (en montrant ma mere) m'avoit promis de m'en débarrasser, elle qui m'a forcé de le

prendre : je reçus, ma chere Henriette, un soufflet de Madame de St.-Clat***, avant que j'eus le tems de m'en garantir, & qu'on eût celui de l'en empêcher.

Tuez-moi, lui dis-je, voyant qu'elle alloit recommencer, vous serez quitte de me tourmenter ; plusieurs Religieuses m'emmenèrent, tandis que d'autres l'empêchoient de me suivre. J'étois au désespoir du soufflet, & dans cet instant, j'aurois profité de toutes les voies qu'on auroit pu m'offrir pour m'en aller ; la plus grande partie des Religieuses murmuroit hautement de la vivacité de Madame de Saint-Clat***, Madame Arnould me parut celle qui étoit le plus sensible à mes disgraces ; ce fut à elle que je m'adressai pour des conseils : Soyez ferme, me dit elle, si l'on ne vous craignoit pas, vous ne seriez pas aussi maltraitée.

Cet avis étoit trop de mon goût

pour ne pas le suivre ; le soir je me rendis au Réfectoire, je demandai mon couvert qui n'étoit point à ma place : Le voilà , me dit ma tante , en me montrant ma serviette qui étoit à terre au milieu de la sale ; c'est-là où vous mangerez en attendant que vous vous acquittiez de vos devoirs. — Je n'en ai point , lui dis-je , que je ne remplisse ; il seroit à souhaiter que tout le monde ne s'en écartât pas plus que moi : elle m'ordonna de me taire , où qu'elle me feroit mettre dehors. — C'est ce que je desire ; au nom de Dieu , dites-moi , que faut il faire pour mériter cette faveur ?

Que vous êtes bonne , dit ma mere à la Supérieure , envoyez cette impertinente dans sa chambre : voulez-vous que je vous y conduise , me dit-elle , en se levant ? La crainte d'un second soufflet me fit fuir dans mon appartement où je m'enfermai.

Ma tante vint me trouver le len-

demain , elle vouloit m'engager de me rendre au Chœur , & d'aller demander pardon à ma mere ; si vous ne faites pas les choses de bonne grace , je suis déterminée , me dit-elle , d'employer la force pour vous y contraindre : — Vous , ma tante , me tenez ce langage ! est-ce-là ce que vous m'avez si souvent promis ? Ma mere est venue ici pour me faire mourir , & vous êtes de moitié dans son projet : Je demanderai pardon à Madame de Saint-Clat * * * , puisque vous dites que je l'ai offensée , ce n'a jamais été mon intention ; je sçais ce que je lui dois , mais n'exigez rien de plus ; j'ai toujours été trompée depuis que je suis ici ; on a employé les artifices les plus lâches pour me forcer à prendre votre robe ; vous sçavez que je puis la quitter ; rien ne me coûtera pour y réussir , les mauvais traitemens m'animent , & ma résistance — Ta résistance , me dit ma mere , qui

écoutoit & qui entra comme une furieuse ; je ſçaurai la faire plier. Malgré les efforts de la Supérieure , je fus battue comme une miſérable ; je jetois les hauts cris , pluſieurs Religieuſes vinrent , & je profitai d'un inſtant de trêve pour me ſauver , dans ma ſeconde chambre , où je m'enfermai ; un moment après j'entendis qu'on emportoit la clef de la première.

Ces mauvais traitemens ne me firent pas verſer une larme , elles tarirént dès que les coups ceſſerent. Je paſſai ſix ſemaines , ſans avoir de communication avec perſonne ; une ſœur Converſe venoit tous les jours m'apporter de la ſoupe , du pain & de l'eau ; ma tante l'accompagnoit , & ne ſortoit jamais ſans m'avoir fait beaucoup de menaces auxquelles je ne répondois pas un mot : je commençois à me laſſer de ce genre de vie ; il pouvoit durer & il n'avançoit pas mes projets de ſortie , qui s'étoient

fortifiés par mes réflexions. Il m'étoit impossible de parler à personne, mes fenêtres donnoient sur une cour, où l'on n'entroit que pour les grosses provisions de la maison ; ma prévoyante tante avoit eu l'attention de fermer la porte du bâtiment qui y donnoit & j'étois réduite à une chambre.

Ces difficultés me déterminèrent de demander à la Supérieure si elle n'étoit pas lasse de me rendre malheureuse ; C'est vous, me dit-elle, qui faites vos malheurs ; vous me forcez à une rigueur qui n'est pas dans mon caractère, mais le devoir m'y oblige ; je vous aime, Rosalie, & je souffre... Au terme d'amitié, soit tendresse, indignation ou dépit je pleurai. — Allons ma fille, me dit-elle, voulez-vous enfin être raisonnable : promettez-moi de faire ce que je vous dirai ? Je le lui promis & je fus renfermée.

Le lendemain, elle vint me dire

qu'il falloit que j'aïlle demander pardon à ma mere , & ensuite à toute la Communauté du scandale que j'avois donné ; j'y consentis. Je fus chez ma mere , elle me reçut & j'essuyai une longue mercuriale , qui fut répétée au Réfectoire où je l'écoutai à genoux ; le lendemain j'assistai à tous les Offices & je passai cette journée chez ma mere : je vis le soir qu'on avoit fait perquisition dans mon appartement , mais j'étois munie de mes papiers & de mon argent.

Trois semaines se passerent de ma part avec une tranquillité apparente , qui me mettoit à la torture.

Un jour que , selon ma coutume , j'avois passé la soirée chez ma mere , Madame Arnould vint me trouver dans ma chambre : Etes-vous fille à garder un secret , me dit-elle ? avez-vous du courage ? Pas beaucoup , lui dis-je , pour de la discrétion vous pou-

vez y compter. Etes-vous aussi contente que vous le paroissez me demandat-elle encore ?

Je ne sçai à quoi tendent vos questions , lui dis-je , ni comment y répondre ; Madame Chassale me fait trembler. — Vous avez raison , mais je pense différemment ; & , pour vous en donner une preuve , si vous voulez dans huit jours nous ne serons plus ici. J'ai pris mon état par raison , n'ayant pas assez de bien pour m'établir dans le monde , j'étois jeune , & ne le connoissois pas ; l'âge m'a éclairé , j'ai vu avec horreur les liens qui me retenoient , l'impossibilité de les rompre m'a mis mille fois au désespoir : j'ai une amie , qui vient assez souvent me voir ; elle se fit un jour accompagner par un de ses cousins , son attention à m'examiner lui attira la mienne ; nos regards se rencontrèrent , je sentis une émotion qui me fit rougir ; ce jeune homme s'en ap-

perçut & revint le lendemain me faire une déclaration à laquelle je répondis de façon à ne pas le désespérer ; insensiblement nos cœurs d'intelligence murmuroient ensemble des obstacles de la grille ; on ne peut les franchir sans argent , mon Amant n'est pas riche , il n'a qu'un petit emploi , qui lui fournit de quoi vivre très-médiocrement ; il vient d'apprendre la mort d'une de ses parentes , qui lui laisse mille écus , il m'a fait part de cette bonne nouvelle & nous destinons cet argent pour passer en Hollande ; j'ai une clef de la porte de derriere , qu'il fit faire il y a six mois , il est entré par ce moyen plusieurs fois dans la maison ; il n'y a que depuis que vous êtes prisonniere qu'il ne peut y venir , votre tante ayant fermé la porte du corridor ; il est allé chercher sa succession , il revient Lundi prochain , & nous partirons , si vous voulez , la nuit du Mercredi.

Je restai , ma chere Henriette , com-

me pétrifiée de l'histoire de cette Religieuse. — Je suis si surprise de ce que vous me dites , que je ne sçais que répondre ; si c'est pour me tromper , vous êtes une malheureuse ; si ce que vous me dites est vrai , je vous suivrai : j'ai fort peu d'argent , mais j'ai remis à un Marchand de Lyon quinze cent livres , pour avoir différentes choses dont je croyois avoir besoin , si ma mere m'eût tenu ses promesses ; nous y passerons & je reprendrai cette somme. Il m'écrivit la veille de mon emprisonnement , qu'il ne pouvoit m'envoyer ce que je lui avois demandé , qu'à la fin du mois prochain , voulant me fournir du nouveau. — C'est plus qu'il n'en faut pour nous conduire loin , me dit-elle , avec une joie extraordinaire ; c'est dommage de laisser ici tous vos effets , faites-en des petits paquets , je les ferai sortir sans qu'on s'en apperçoive.

L'histoire du Marchand de Lyon étoit l'ouvrage de ma prison , je l'avois fabriquée pour répondre , au cas qu'on me questionnât sur l'emploi de mon argent ; bien résolue de ne donner aucune adresse , puisque la chose étoit fautive. Lorsque je débitai ce mensonge à Madame Arnould , vous sentez , ma chere Henriette , que je m'en défiois , malgré sa confiance.

Je passai cette premiere nuit sans fermer l'œil , toujours entre la crainte & l'espérance ; mon intention n'étoit pas de suivre cette Religieuse , sa conduite irréguliere excitoit mon mépris ; celle de mes ennemis , me monroit que si je manquois l'occasion que le hasard m'offroit , je devois tout attendre de leur tyrannie ; la vue de la liberté l'emporta : je me levai & je fis deux paquets , que je remis dans la journée à Madame Arnould. Le soir j'écrivis au Président qui étoit toujours absent , je lui marquois mon projet

de fuite & je le pressois pour une réponse , en le priant de m'adresser sa lettre à Lyon à la poste restante ; je vous envoyois le détail de ce qui m'étoit arrivé & je vous donnois la même adresse qu'à mon frere : ma confidente se chargea de mes dépêches.

Tous les jours j'examinois avec une attention scrupuleuse , ma mere , ma tante & tout ce qui m'environnoit ; je ne remarquai rien qui pût m'inquiéter , & je travaillois avec confiance tous les soirs à emballer mes effets.

L'Amant de Madame Arnould revint comme il lui avoit promis ; ils prirent leurs arrangemens pour notre évasion : Tout est prêt , me dit-elle , le Mardi matin , nous partons ce soir entre onze heures & minuit. Que d'agitations , ma chere Henriette , j'éprouvai pendant cette journée , j'en vis passer les heures avec une rapidité qui redoubloit mes craintes ;

je fus tentée mille fois de ne pas partir, je l'aurois peut-être fait, sans mes effets qui avoient pris les devans; enfin je quittai ma mere, je ne pus m'empêcher de répandre des larmes, lorsqu'elle me souhaita une bonne nuit, heureusement qu'elle ne s'en apperçut pas.

Madame Arnould m'attendoit dans ma chambre, elle étoit d'une joie qui approchoit de la folie; toutes celles quelle me disoit, excitoient ma pitié, & je peux dire un sentiment moins flatteur pour elle; les engagements sacrés qu'elle fuyoit pour suivre un homme, me faisoient trembler; car c'est de son plein gré qu'elle s'est engagée. Onze heures sonnerent, je quittai en tremblant mes habits j'en mis un de Payfanne qu'elle m'avoit procuré; elle mit une robe & tout l'attirail d'une femme hors du commun, elle devoit passer pour ma Maitresse; elle prit le nom de *Lagnier*, & moi celui de *Marianne*.

Nous descendîmes à tâtons , elle me tenoit par la main , je pouvois à peine me soutenir ; la porte par où nous devions passer pour entrer dans la cour qui étoit sous mes fenêtres se trouva fermée. Je crus que j'étois trahie , ma compagne ne disoit mot , remontons , lui dis je , nous sommes découvertes , où vous êtes une misérable ? Ni l'un ni l'autre , me dit elle , à moins que vous n'ayez causé ; je l'assurai que je n'avois rien dit : Eh bien , nous avons une ressource , passons par le jardin : nous y fûmes , la porte ne se fermoit qu'aux verroux ; il faisoit un clair de lune admirable , mais qui pouvoit nous perdre ; nous étions obligées de passer sous les fenêtres de toutes les Religieuses , pour gagner un petit bout de mur qu'il étoit aisé de franchir par un treillage qui y étoit ; & de l'autre côté , il falloit sauter environ six à sept pieds de haut , pour se trouver dans cette cour ; nous

avions la clef de la porte de la rue.

En passant sous les fenêtres de ma tante , elle ouvrit une croisée & versa son pot à l'eau qui m'inonda ; jugez Henriette de ma frayeur , j'étois collée contre le mur ; enfin la croisée fermée , nous gagnâmes notre endroit & bientôt la rue : à peine avions-nous fait cinquante pas que nous entendîmes marcher assez vite derrière-nous ; nouvelle frayeur ; lorsqu'étant près des personnes qui sembloient nous suivre , je reconnus ce même Cousin qui me donna la main le jour de ma prise d'habit , il étoit avec un de ses amis & leurs Domestiques. Je donnois le bras à Madame Lagnier. En passant à côté de nous , ils nous offrirent les leurs ; ma compagne les remercia & nous les perdîmes de vue.

Arrivés au bord de l'eau , où nous comptions trouver l'Amant de Madame Lagnier & un Batelier pour nous conduire , nous ne vîmes personne. Il

étoit minuit , elle me propoſa de l'attendre pendant qu'elle iroit chez ſon Amant , j'y conſentis : pendant plus de trois quarts d'heure que je fus ſeule , j'éprouvai toutes les frayeurs qu'on peut avoir. Si j'avois ſçu mon chemin , je m'en ſerois retournée d'où je ſortoſis au riſque de tout ce qui auroit pu en arriver. Enfin elle parut avec deux hommes , nous entrâmes dans un petit bateau & partîmes.

Vers le jour , nous fûmes obligés d'arrêter afin de prendre des chevaux pour tirer le bateau , le vent étant contraire à notre marche ; le tems d'en avoir , fit que la Diligence nous rejoignit ſur les ſept heures du matin : un de nos Bateliers demanda à un de ceux de la Diligence , pourquoi ils étoient partis ſi tard ? Eh ! pargué , répondit-il , deux b.... de Béguines ſe ſont ſauvées cette nuit ; on ne ſçait par où , on croit que c'eſt le diable qui les a emportées ; on les cherche , on a tout

retourné & tout retiré dans notre magasin pour les trouver ou leurs effets, il n'y a rien : on dit que l'une est la sœur de M. le Président. Ils tinrent nombre de propos capables de me faire mourir de peur ; mais peignez-vous , mon amie , combien elle dut augmenter , quand la Diligence qui alloit plus vite que nous , nous eut quitté , & que le maître du bateau nous dit qu'il ne voudroit pas pour sa fortune avoir aidé ces deux Béguines à se sauver ; si je les avois , disoit-il , je les dans l'eau Je passai la plus cruelle journée qu'il soit possible ; ainsi que les deux suivantes. Madame Lagnier ne faisoit que chanter & rire. Nous arrivâmes à Lyon le troisieme jour de notre départ de... En mettant pied à terre , ma compagne me dit de payer , je donnai quatre louis à notre conducteur dont je tirai quittance.

Nous envoyâmes chercher une voiture

ture qui nous conduisit dans une Auberge à l'extrémité de l'endroit par où nous arrivions. Ma compagne demanda deux chambre séparées , j'en fus charmée à cause de mon jupon dont je tirai le soir vingt-cinq louis , & le lendemain je sortis avant qu'elle fût levée : j'avois sa cape , je m'en enveloppai & j'achetai de quoi me faire une robe. A mon retour, elle parut fâchée de mes emplettes , je ne voulus pas m'en appercevoir ; je lui dis seulement que j'avois vu mon Marchand, qu'il m'avoit remis ving-cinq louis, & que je ne pourrois toucher le reste que dans huit jours (c'étoit le tems que son Amant devoit arriver). Il vous connoît donc , me dit-elle ? qu'a-t-il dit de votre métamorphose ? — Rien , il savoit que je devois quitter mon habit , je l'ai prié de ne pas dire qu'il m'a vue , je lui ai ajouté que de Brinville doit me rejoindre dans quelques jours.

Cette femme n'avoit point d'ar-
Seconde Partie. H

gent , elle m'en demanda pour différentes choses dont elle avoit besoin ; je lui présentai ma bourse ; elle y prit cent écus , la somme me parut un peu forte pour les bagatelles qu'elle rapporta.

Son Amant arriva au bout de huit jours avec nos effets , je commençois à en être inquiète ; j'avois fait acheter une malle dans laquelle je mis tout ce qui m'appartenoit , je priai ce M. d'aller le lendemain à la poste pour y prendre la réponse du Président , & la vôtre. Tiens , ma chere Marianne , me dit la Lagnier , en tirant mes deux lettres de son porte - feuille , & en me les rendant toutes cachetée , je ne les ai pas fait partir , j'ai eu peur que ton frere , où Madame de Mircourt ne vinssent troubler notre projet , tu me dois un remerciement de cette petite supercherie.

Je repris mes lettres , au désespoir de ce qu'elles n'étoient pas parties , sans oser lui en marquer mon mécon-

tentement ; je lui demandai quand nous quitterions Lyon. Dans quatre à cinq jours , me dit son Amant , j'ai des marchandises à huit lieues d'ici , je vais demain les chercher.

Incertaine de la façon dont je devois m'en séparer , mon envie étoit d'entrer dans quelque Communauté Religieuse ; mais j'aurois voulu attendre qu'elle fût au moment de son départ pour lui annoncer que je ne pouvois suivre sa fortune ; le jour que son Amant partit , elle me proposa dans la matinée de m'accompagner chez mon Marchand ; je n'irai que demain , lui dis-je ; dès que nous eûmes dîné elle sortit , ce qui me rendit fort inquiète ; Vous êtes bien imprudente , lui dis-je lorsqu'elle rentra , (il étoit nuit) vous avez donc des connoissances ici ? — Je n'en ai aucune ; j'ai été prendre l'air sans sortir de la voiture. Jugez , Henriette , des craintes que mes réflexions me donnoient. Je sortis le lendemain très-

matin pour lui persuader que j'allois chez mon prétendu Marchand , je marchai près d'un quart-d'heure , & j'entrai dans une Eglise où je restai à-peu-près le tems qu'il m'auroit fallu pour faire le double du chemin que j'avois fait. En sortant , je crus reconnoître l'Amant qui me suivoit en redingotte ; je l'examinai , & crus m'être trompée lorsque je lui vis prendre une autre rue que la nôtre. Ma compagne étoit levée quand je rentrai : je n'ai point d'argent , lui dis-je , on m'a remis à demain. Il faudra y retourner , me dit elle ; car nous partons dans deux jours. A propos , l'Aubergiste m'a demandé de l'argent ; je l'appellai & elle compta. Tu as de l'argent Marianne ? paie Monsieur , ait soin d'écrire ce que tu donne. Je ne peux , dit-elle à cet homme , me mêler des petits détails , Marianne est une bonne fille , fidèle ; c'est à elle que je donne pour la dépense , elle s'en acquitte au mieux ;

je lui ferai du bien , si elle continue d'être sage. J'entendis ce petit discours en allant chercher cinquante écus que nous devions pour onze jours ; Mes fonds diminuent , lui dis je , quand nous fûmes seules , j'ai besoin d'en recevoir demain. — Je voulois pourtant vous demander cinq ou six louis pour payer le port de différentes choses qui arrivent aujourd'hui à la Douane ; voilà une lettre que j'ai reçue : elle étoit de son Amant , qui lui donnoit avis d'un envoi de balots de plus de neuf cent pésant ; il lui demandoit pardon d'avoir oublié de lui laisser de l'argent ; l'aimable Marianne voudra bien suppléer à ce défaut d'attention de ma part , lui marquoit-il , & je le lui rendrai à mon retour.

Je fus encore lui chercher six louis que je lui donnai : Il me reste douze livres , lui dis-je ; elle fit monter le Cabaretier à qui elle proposa d'aller le

lendemain chercher ses marchandises, ce qu'il lui promit de faire.

Sortirez-vous du matin , me demandat-elle , pour aller chez votre Marchand ? vous me ferez plaisir ; je voudrois que vous soyiez ici quand ces balots arriveront pour les mettre en caisses. Je passai , ma chere Henriette , une nuit cruelle , tourmentée par les réflexions les plus accablantes ; je me déterminai à les quitter dès que l'Amant seroit de retour , qu'il me rendît mon argent ou non ; ma défiance & mon mépris augmentoient à chaque instant sur le compte de ma compagne ; je me repentis , mais trop tard , de ne l'avoir pas laissée en arrivant : je me levai & sortis comme j'avois fait la veille , je tins le même chemin , je restai une heure dehors : Ah ! Henriette , représentez-vous ma confusion & ma douleur lorsqu'en rentrant , la fille de l'Auberge me remit un petit billet cacheté , & à

l'adresse de Mademoiselle Marianne.
Je l'ouvris :

» Habile jambes sauvent le corps ,
» ma chere Rosalie , nous sommes dé-
» couvertes , tâche de te soustraire à
» la haine Monacale. Adieu , pour
» toujours. *Marie Arnould* ou *Lagnier*
» si tu veux «.

J'eus à peine la force de gagner ma chambre ; mais que devins-je , en y rentrant ! ma malle avoit disparu , j'étois avec la seule chemise que j'avois sur le corps ; heureusement que j'avois mon précieux jupon ; si elle fût partie la veille , elle m'auroit laissé sans le sou. Je fis monter l'Hôte , je lui demandai à quelle heure Madame étoit partie ? Dès que vous avez été sortie , me dit-il , son mari est allé chercher une charette , ils l'ont chargée de tous leurs équipages , qu'ils ont suivi. Qui lui a donné la clef de ma chambre , demandai-je , en versant des larmes ? Ah ! mon Dieu , ma chere De-

moiselle, je devine, vous êtes volée j'en suis sûr ; aussi n'avez-vous pas l'air d'une domestique ; je me doute de la vérité ; mais quand on ne connoît pas les gens on n'ose pas parler.

J'appris que l'Amant de cette malheureuse n'avoit pas quitté Lyon, qu'il rentroit tous les soirs très-tard, c'est-à-dire , dès que j'étois couchée ; je ne doutai plus que ce ne fût lui que j'avois vu la veille qui m'avoit suivie pour découvrir où étoit mon Marchand , & qu'ayant vu que je n'entrois qu'à l'Eglise , ils avoient pensé que je leur faisois une histoire, & que l'argent que je devois toucher étoit dans ma malle , ce qui les avoit engagé à me l'enlever.

J'avois le plus grand intérêt à sortir promptement de cette maison , & même de Lyon ; je tremblois que cette indigne femme n'eût écrit à ... pour dire où j'étois, & éviter par-là les recherches qu'on faisoit ; sa fa-

mille n'est pas état d'en faire de dispendieuses , & la Communauté trop pauvre pour la faire poursuivre.

Je dis au Cabaretier que j'attendrois chez lui , le retour de ma Maitresse , qui étoit une honnête-femme , qu'elle ne m'avoit pas volé , puisque la malle qu'elle avoit ôtée de ma chambre étoit à elle ; que mes larmes venoient de ce qu'elle seroit huit jours absente : il secoua la tête en me quittant.

Je sortis de l'Auberge sans être aperçue , & je fus au Capucins ; j'en connois le Gardien , pour l'avoir vu aux Dames Hospitalieres de . . . pendant le séjour que j'y fis l'année dernière , & où il a une sœur qui est amie de la mienne. Je demandai ce Religieux au Confessionnal ; il y vint , je lui racontai toute mon histoire ; c'est un homme d'esprit , il ne perdit pas le tems à me faire envisager à quoi je m'étois exposée par imprudence : Attendez-moi dans l'Eglise , me dit-il ,

& vous me suivrez ; je suis à vous dans la minute.

Il ne tarda pas, & je fus avec lui; nous arrivâmes bien tôt dans une maison, où une femme mise fort décemment me reçut , tandis que ce Religieux parloit à une autre (c'étoit les deux sœurs). Après une demi-heure de conversation qui me parut un siècle: Je viens ma cousine , me dit le Gardien , d'instruire Mademoiselle , de l'averfion que vous avez pour le mariage ; je ne lui ai pas caché que vous fuyez pour éviter un lien que vous détestez ; ces Dames ne peuvent vous garder chez elles ; Mademoiselle veut bien se donner la peine de vous accompagner jusqu'à Dijon ; je vous donnerai une lettre pour la supérieure des Dames de . . . où vous resterez , tandis que je travaillerai à vous raccommo-der avec votre famille. Je remerciai mon nouveau cousin , il écrivit pendant qu'on préparoit une voiture.

Il me dit en particulier que ces deux sœurs étoient filles de condition, riche & dévotes, qu'il n'avoit pas voulu leur dire de quoi il étoit question, pour leur éviter les scrupules; elles ont un oncle, qui est un homme d'esprit, il vient de quitter une des premières Charges du Barreau, pour se donner entierement aux Belles-Lettres, il est mon ami, c'est chez lui que vous descendrez, je vais lui écrire par la poste; donnez-lui toute votre confiance, il en est digne.

Nous partîmes le même jour, & arrivâmes à Dijon le troisieme de notre route; Mr. de Charax (c'est le nom de l'oncle de la Demoiselle qui m'accompagnoit), nous reçut avec cette politesse aisée, qui inspire la confiance; le lendemain, il vint me conduire aux Dames de... où je suis depuis huit jours: il a reçu la lettre du Gardien, je lui ai raconté mes malheurs auxquels il prend part. J'ai écrit à l'Evêque de...

je lui envoie la quittance du Batelier qui nous conduisit à Lyon , celle de l'Aubergiste où la Arnould m'a quitté ; ensemble un Certificat de Mademoiselle de Charax ; toutes ces pièces prouvent mon alibi. M. de Charax , a joint une lettre à la mienne , il connoît ce Prélat , ils ont fait leurs études ensemble.

J'ai instruit le Président de tout ce que je vous marque ; voilà , Henriette , ce qui m'a empêché de vous donner plutôt de mes nouvelles. Votre tendre amitié & la mienne , exigent des détails qui rendent prolix , si c'est l'être que d'écrire ce que l'on diroit de vive voix. Adieu , mon aimable amie , adressez-moi vos lettres sous l'enveloppe de Monsieur de Charax. Mille amitiés à votre cher Mircourt ; je suis pour la vie votre

*Rosalie de Saint Clat * * *.*

L E T T R E L V.

A la même.

J'AI reçu , ma chere & généreuse Henriette , votre lettre adressée à M. de Charax , ensemble celles que vous m'écrivîtes pendant ma prison ; elles étoient restées chez ma belle-sœur, c'est-elle qui mes les envoie; elle y a joint les siennes. Je n'ai pu lire sans répandre des larmes , les cruelles inquiétudes où vous avez été pendant si long-tems sur mon compte : ah ! Henriette , ma tendresse pour vous est extrême ; je le sens , c'est vous , vous même à qui je suis attachée ; mais je vous dois tant de reconnoissance , j'en suis si pénétrée , qu'il y a des instans , où je crains , que l'un de ces deux sentimens ne l'emporte sur l'autre , & n'anticipe

des droits qui ne pourroient sans injustice être divisés : ceux que vous avez sur mon cœur dureront autant que moi ; les expressions du vôtre , votre joie , me donnent une satisfaction délicieuse & nouvelle. Vous me faites des offres de services pour de l'argent , dites-vous , & je reçois des mains de M. de Charax un effet de deux cens louis , qui lui est adressé , il ne fait par qui , il est à son ordre ; une lettre anonyme lui apprend que c'est pour Rosalie de Saint-Clat * * *. Avez-vous cru que dans ce trait , je pouvois méconnoître la main de l'amitié ? Non , mon amie , je n'ai point cherché , c'est ma chere Henriette , ai-je dit , c'est-elle qui prévient mes besoins. Je m'en servirai , mon amie , avec le même plaisir que vous avez ressenti en me l'envoyant. C'est plus qu'il ne m'en faut pour soutenir mon procès.

M. l'Evêque de . . . vient de répon-

dre à M. de Charax ; il l'assure de l'envie qu'il a de m'être utile , il prie ce M. de me continuer ses bons offices ; » C'est une jeune personne , lui dit-il , qui est malheureuse depuis longtemps , je vais travailler à lui faire rendre son état : » Celle qu'il m'adresse est remplie d'assurances d'amitié , il me prie d'avoir une entière confiance en lui. » Votre affaire m'est personnelle , me marque ce Prélat , » par l'intérêt que j'y prends. «

De Brinville est enchanté du parti que j'ai pris de me sauver. » Vous êtes bien justifiée dans le public , » me dit ce cher frere ; vos ennemis qui se déchirent , vous lavent du blâme que votre fuite auroit pu laisser ; votre mere & la Supérieure ont failli à se battre lorsqu'on s'est apperçu de votre évasion ; votre tante reprochoit à Madame de St.-Clat*** , que sans son entrée dans sa Communauté , vous y seriez restée : celle-

» ci accusoit la Supérieure de donner
 » trop de licence à ses Religieuses.
 » Elle est sortie sur le champ , & a
 » mis toutes les Maréchaussées en cam-
 » pagne. Elle fut trouver l'Evêque ,
 » votre tante de son côté lui écrivit.
 » La visite de l'une , & la lettre de
 » l'autre furent mal reçues , il les ac-
 » cusa toutes deux de vous avoir for-
 » cée à prendre votre état ; les assu-
 » rant qu'il étoit votre protecteur. J'ar-
 » rivai , ma chere Rosalie , jugez de
 » ma douleur ! la misérable Arnould
 » fut rattrappée , elle dit , où elle vous
 » avoit laissée : je reçus votre lettre.
 » Ma mere a été à Lyon , d'où elle
 » est arrivée d'hier , elle sait où vous
 » êtes , elle en est furieuse ; elle jure
 » de sacrifier tout son bien... serment
 » impuissant : elle le gardera , & vous
 » ferez libre. «

Expectative flatteuse , ma chere Hen-
 riette , je serai donc rendue à moi-
 même ! Je pourrai aller voir mes amis ,

les dédommager par mes caresses des peines que les miennes leurs ont causées , les oublier dans leur bras , jouir de leur satisfaction , & leur voir partager celle que ressens & que je ressentirai : ces idées , mon aimable amie , rétablissent dans mon ame la joie de mes premières années , de celles que j'ai passées à Paris... Le nom de cette Ville me coûte toujours des soupirs , elle renferme tout ce qui me fut cher. C'est dans son enceinte que je goûtois des plaisirs ! que j'éprouvois des sentimens ! ils sont éteints... & la mort a détruit les objets de ma reconnoissance. Souvenir précieux ! jamais il ne s'effacera.

J'ai reçu par ma belle - sœur plusieurs lettres de Julie ; je viens de lui répondre. Adieu , mon amie , je suis bien sensible à l'amitié de votre cher Mircourt , je l'embrasse de tout mon cœur.

Rosalie de Saint-Clat * * *.

L E T T R E L V I.

A la même.

TOUTES procédures , ma chere Henriette , sont finies ; mon Bref est arrivé de Rome ; M. l'Evêque de . . . à qui il étoit adressé , est venu il y a deux jours me rendre au monde ; mon frere l'accompagne , ils logent chez M. de Charax ; c'est ce respectable ami qui m'annonça leur arrivée & ma délivrance ; ma joie, Henriette, étoit trop forte pour que je la sentisse , où je la sentis trop vivement pour en jouir. Je me trouvai mal sans perdre connoissance ; revenue à moi , je versai des larmes qui me soulagerent , je fus en état de marquer ma reconnoissance à ce digne ami & je lui en dois beaucoup , depuis quinze mois que je le connois il m'a donné tous ses soins.

De Brinville , mon amie , n'a pas l'air d'une créature raisonnable ; sa joie le transporte & le ravit , elle éclate dans ses moindres actions ; il interrompt toutes conversations qui n'ont pas de rapport à sa sœur : il entra hier dans la Communauté avec l'Evêque de . . . & celui d'ici ; tous les Grands Vicaires & M. de Charax , y dînerent , & furent souper chez ce dernier.

Je sors demain pour y passer la journée avec la même compagnie : on m'annonce une visite . . . c'est l'Evêque , mon frere , mon ami , un paquet des lettres , il y en a de vous , de Julie , de ma belle-sœur. Que je suis heureuse ! Je finis ma lettre , chaque ligne me paroît retarder l'instant qu'elle doit vous être remise & la joie extrême de mon amie. Adieu , Henriette , je suis l'heureuse & fortunée

*Rosalie de Saint Clat * * *.*

L E T T R E L V I I .

A la même.

MA vie , Henriette , ne sera jamais parfaitement heureuse , je suis destinée à répandre des larmes , & à en faire couler. Celles que ma reconnoissance & mon amitié voudroient sécher , me demandent un sentiment que je ne peux faire naître & que je desire envain !

Lorsque je reçus votre lettre j'étois chez M. de Charax ; pénétrée des assurances de votre joie & des offres obligeantes que vous me faites d'aller demeurer chez vous , je ne pus contenir ma satisfaction ni cacher l'impatience que j'ai d'embrasser mon amie. Je lus votre lettre : — Vous allez

quitter Dijon , me dit M. de Charax , avec une altération si visible que j'en restai interdite ? il se leva & sortit.

De Brinville m'examinait : Qu'ai-je aperçu , dis-je à mon frere , est-ce de l'amitié ? Non , ma chere Rosalie , me dit le Président , c'est un sentiment plus vif , M. de Charax n'a pu vous voir sans vous aimer , il combat sa passion depuis un an , il m'en parla dans ce tems , votre état n'étoit pas assuré. Je lui dis que vous aviez aimé , sans lui nommer personne. Depuis quinze jours que je suis ici , il me sollicite pour que je vous parle en sa faveur. J'ai craint un refus de votre part qui le mettroit au désespoir. Pour vous rendre service à tous les deux , je lui ai appris vos aventures avec le jeune d'Hes*** , cette narration lui a coûté des larmes. — Elle a
 » aimé , m'a-t-il dit , mon cher Prési-
 » dent , elle aime peut-être encore ;
 » elle sait ce qu'il en coûte pour re-

« noncer à un objet chéri ; elle ne
 « peut épouser le Comte ; elle est gé-
 « nèreuse ! Voudroit-elle me donner la
 « mort ? Je serai son ami. »

Je devois aujourd'hui vous faire l'aveu de ses sentimens , nous en étions convenus ; la lecture de la lettre de Madame de Mircourt & votre joie , ont devancé l'absence préméditée de cet ami ; vous avez remarqué sa douleur , votre cœur est sensible à la reconnoissance ; vous lui en devez , vous l'estimez , il vous offre sa main , pourriez-vous le rendre malheureux ?

Que me proposez-vous ? dis-je , à mon frere , pouvant à peine revenir de ma surprise , vous qui connoissez mon cœur ! le tems n'a pu en effacer un homme à qui j'ai renoncé ; il m'est encore cher. J'estime M. de Charax , je lui ai des obligations qui ne s'effaceront jamais de mon souvenir ; je l'aime de tout mon cœur , mais

ce n'est que de l'amitié ! il doit prétendre à d'autres sentimens en se mariant. Quand il m'en tiendrait quitte , mon devoir ! Non , je ne peux l'épouser , nous serions malheureux. Je versois des larmes , lorsque M. de Charax entra , je voulus les lui cacher : » Non , Madame , me dit-il , ne me dérobez » pas des pleurs que la pitié vous fait » répandre ; elles font honneur à votre » cœur ; elles augmenteroient , s'il » étoit possible , les sentimens que j'ai » pour vous , & dont M. a bien voulu vous instruire ; ils auroient fait le bonheur de mes jours , si vous aviez voulu me laisser l'espérance de vous les voir partager. J'ai entendu vos refus , je les respecte ; pardonnez à ma témérité , ajouta t-il , en se jettant à mes genoux , j'ai osé prétendre à vous inspirer assez de pitié pour partager ma fortune. « Il répandoit des larmes, les miennes n'avoient pas cessé de couler ; je fis ce

que je pus pour le faire relever.— Que ne puis-je expirer à vos pieds , me dit il : ah ! Madame ! excusez ma foiblesse ; c'est la première fois que je vous dis que je vous aime ! C'est pour la dernière.

J'étois , ma chere Henriette , dans un état difficile à exprimer , celui où je voyois cet honnête homme me pénétrer l'ame. Que ne puis-je vous accorder un sentiment que vous méritez , lui dis-je ; oui , Monsieur , je donneroie la moitié de mon sang pour penser comme vous , nous serions heureux. — Nous pouvons l'être , reprit-il , je ne vous demande que votre amitié , laissez moi quelques espérances. Je n'ai pu lui refuser ce qu'il appelle une grace , je lui ai promis de faire des réflexions & de tâcher de disposer mon cœur en sa faveur.

Hélas ! Henriette , que j'ai de peine à dompter ce cœur prévenu ; il se révolte , dès que je lui nomme un
autre

autre objet , que celui à qui il ne peut plus prétendre , ne sera t-il jamais d'accord avec la raison ? ne serai-je jamais libre ? Mes malheurs , ma bonne fortune , tous les instans de ma vie font des malheureux ; pourquoi suis-je venue troubler la tranquillité de ce respectable ami ? pourquoi ne puis-je l'aimer comme il le mérite ? Ah ! mon amie , aidez-moi de vos conseils , faites-moi rougir de ma foiblesse & de mon ingratitude ; j'attends ces jours ici , ma belle - sœur ; ma mere est , dit-on , furieuse de ce que j'ai gagné mon Procès : on m'a nommé un de mes cousins , pour Curateur ; elle lui a rendu compte du bien de mon pere , en lui jurant qu'elle ne me verroit jamais. Cet excès de rigueur me touche , peut-être serai-je assez heureuse pour obtenir un sentiment qu'elle ressentiroit en consultant les mouvemens de son cœur & en suivant ceux de la nature , qui sont invariables. Bonsoir,

Seconde Partie.

I

mon amie , bien des choses de ma part à votre aimable Mircourt. Quand pourrai-je l'embrasser ?

*Rosalie de Saint-Clat * * *.*

LETTRE LVIII.

A la même.

VOTRE lettre , ma chere Henriette , a terminé toutes mes irrésolutions , vos conseils ont été suivis , depuis huit jours Rosalie est l'épouse de M. de Charax.

Ma belle-sœur est ici du lendemain que je vous écrivis ; ses sollicitations , celles de mon frere , l'estime que j'ai pour mon époux & vous , mon amie , me décidèrent à lui donner la main ; notre mariage s'est fait sans éclat , une douzaine de personnes y assisterent ; depuis cet instant j'ai été continuelle-

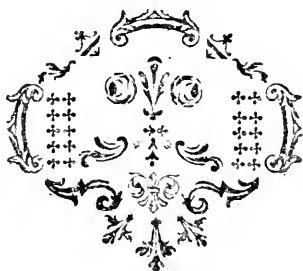
ment occupée à rendre & à recevoir des visites ; voilà mon excuse , Henriette , de ne vous avoir pas écrit plutôt. Le reste du tems que les étrangers m'ont laissé a été employé à l'amitié & à la reconnoissance , vous connoissez l'étendue de ces sentimens.

Je vous ai négligée pour vous-même , nous avons parlé de mon Henriette & de son époux ; c'est vous dire que vous manquiez à la fête ; que vous y avez été désirée , & que vous l'êtes encore. M. de Charax a l'honneur de vous présenter ses respectueux hommages , ainsi que mon frere , qui doit partir dans peu ; Madame de Brinville reste avec moi jusqu'au Printems.

J'ose enfin entrevoir un avenir heureux ; je commence à être plus tranquille. J'ai remis à ma belle-sœur le portrait du jeune d'Hes *** ; je n'ai pu me défaire de cette peinture sans donner des marques de foibles-

se ; chere Henriette , mon époux effuyoit des larmes qui couloient pour son rival ; cet excès de bonté me touche sensiblement , elle lui donne de nouveaux droits à ma gratitude & à mon amitié , je pourrois dire à ma tendresse ; qui la mérita mieux que lui ? qui en est plus digne ? hélas ! Adieu , mon amie , je ferai heureuse , il dépend de votre Rosalie de l'être.

*Rosalie de Saint-Clat * * *.*



L E T T R E L I X.

A la même.

JE suis mere , Henriette , & je vous verrai ; concevez , s'il est possible , ma joie , celle de mon mari & notre satisfaction mutuelle. J'ai donné le jour à une fille , je voulois qu'elle portât votre nom ; son pere lui a fait donner le mien : on lui avoit assuré une Nourrice ; mais me portant bien , je n'ai pu me déterminer à la confier à des soins mercénaires ; c'est moi , mon amie , qui remplit cette tâche si respectable.

M. de Charax , dont la tendresse semble augmenter à chaque instant pour votre amie , n'osa me remettre votre lettre quand il la reçut , ce n'est que d'hier qu'il me fit ce cadeau ; il par-

rage bien sincèrement le plaisir que vous me procurerez de vous voir, il part Lundi pour se trouver sur votre passage à ... & vous servir d'écuyer pour la fin du voyage. Vous ne me parlez pas de votre cher Mircourt, viendriez-vous seule? Nos plaisirs, Henriette, seroient-ils imparfaits? Pourrois-je vous voir & désirer encore? On me presse de finir cette lettre, ce n'en est point une, c'est au plus un billet... Je me rends, c'est mon époux; il craint l'application, elle est dangereuse, dit-on, dans ces premiers instans, cela peut-être. Je vous quitte: Adieu, mon aimable, ma charmante Henriette, je suis à vous de cœur.

Rosalie de Saint-Clat * * *.



L E T T R E L X.

A la même.

J'AI reçu , ma chere Henriette , votre lettre la veille de notre départ de Dijon pour venir ici , des embarras de ménage m'empêcherent d'y répondre. Je le fais de chez ma mere. Je vois votre surprise & votre satisfaction , la mienne est extrême ; j'ai enfin un fort heureux , un mari qui m'adore , une mere qui m'aime , une aimable enfant & des amis qui me chérissent ; mon cœur ivre de joie est rempli de ces délicieux sentimens approuvés par le devoir & par la reconnoissance que la nature prescrit.

Vous sçavez , mon amie , que j'ai écrit plusieurs fois à ma mere pendant votre séjour à Dijon , elle ne

m'a fait aucune réponse ; nous nous déterminâmes de partir , il y a trois semaines sur une lettre du Président ; c'est chez lui que nous mêmes pied à terre ; le lendemain nous nous présentâmes chez ma mere où nous fûmes annoncés : elle fit dire à M. de Charax qu'il pouvoit entrer ; mais qu'elle le prioit de la dispenser de recevoir sa femme. Je m'étois attendue à quelque chose de pire & je m'en retournai. Mon mari profita de la permission qu'il avoit pour lui présenter sa fille , ma mere ne put retenir ses larmes en voyant cet enfant ; elle la prit entre ses bras , la caressa beaucoup ; & lui dit d'y retourner l'après-dîné avec sa maman.

J'y fus, je me jettai à ses genoux ; elle me releva avec tendresse. Oublions le passé, ma chere Rosalie, me dit ma mere , qu'il n'en soit jamais question. Voici (en me présentant un petit coffre, que je reconnus

pour avoir appartenu à feu Madame de Monteville) le premier acte de justice , que vous ayez reçu de votre mere ; ceci est à vous depuis la mort de la mienne. Elle sanglottoit , elle étoit pénétrée de douleur ; nous tâchâmes par nos caresses de la dissiper ; elle nous serroit contre son sein. Ah ! Henriette , quel retour ! que j'étois heureuse ! que je la suis ! Je jouis des embrassemens délicieux de ma mere : vous seule , qui sçavez combien je les ai désiré , pouvez concevoir l'impression qu'ils font sur mon cœur.

Nous soupâmes le même soir chez elle , avec le Président & sa femme , le lendemain nous vînmes y loger. Le coffre qu'elle m'a donné renferme tous les diamans de feu ma grand-mere ; elle y a joint une copie de son Testament , & de celui de feu M. de Monteville ; j'ignorois qu'ils en eussent fait : Ah ! mon amie , comment vous apprendre les obligations que je leur

ai ? Hélas ! Henriette , le passé est bien réparé ; tous les maux que j'ai eu ne peuvent payer les larmes précieuses que ma mere répand , quand elle se rappelle un tems , que je voudrois aux dépens de quelques années de ma vie , effacer de son souvenir , il est trop douloureux pour elle ; son cœur lui représente les objets différens qu'ils n'ont été ; j'ai souffert , il est vrai , mais pas autant qu'elle se l' imagine ; elle me dit qu'elle se repent. Ma bonne amie , ce mot me pénètre , il m'humilie , j'en rougis ; c'est ma mere : elle me voit des yeux de la nature ; ses anciens sentimens lui étoient étrangers , c'étoit un moment d'illusion qui s'est dissipé ; elle m'en dédommage avec usure.

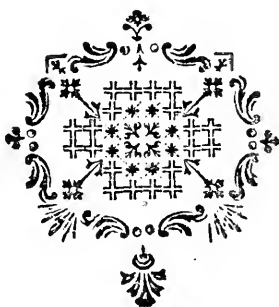
Ces testamens donnent en propre à Rosalie , les cent mille écus qui devoient être mis sur son Contrat de mariage avec le Chevalier Dorbigni ; celui de Madame de Monteville , me donne tous

Les diamans ; le reste de leurs biens est substitué à mes freres & à moi ; ma mere n'est qu'usufruitiere , & chargée de remettre deux cens mille francs à chacun de nous , en nous établissant. Le Président les a reçus sans sçavoir qu'ils venoient de cette succession ; ma mere a proposé à mon mari de lui céder sa Terre de où de lui donner des fonds , il a refusé l'un & l'autre ; ce procédé généreux si conforme à ma façon de penser , me fait éprouver des sentimens de tendresse qui m'ôtent le pouvoir de les exprimer , comme je le désirerois , ils perdroient même à être rendus.

Ma mere voudroit déterminer mon époux de quitter Di on ; je ne sçais ce qu'il en arrivera , partout où sera ce cher mortel , ce lieu deviendra le séjour de la félicité pour votre amie. Adieu , ma bonne amie , je paie cherement le plaisir que j'ai eu de vous posséder

par la privation où j'en suis ; si ma fille avoit un an de plus , j'ai un joli projet ; j'espere qu'il s'exécutera. J'embrasse le cher Mircourt ; point de jalousie , Henriette , M. de Charax me rend la pareille.

*Rosalie de Saint-Clat***.*



L E T T R E L X I.

*Madame de Brinville , à Madame
de Mircourt.*

L'INFORTUNÉE Rosalie , Madame , est dans un état peu différent de celui de la mort ; son ame ferrée par la douleur , ne voit & ne sent qu'elle : Nous sommes à Dijon depuis quinze jours , Madame de Saint-Clat * * * , mon mari & moi l'accompagnâmes avec M. de Charax qui venoit pour arranger ses affaires domestiques ; ils étoient déterminés à fixer leur domicile chez ma belle-mere. Deux jours après notre arrivée l'époux de notre amie eut la fièvre , & vingt-quatre heures après une fluxion de poitrine qui fit craindre pour ses jours ; tous nos

soins & ceux de la Faculté n'ont pu le conserver. Rosalie au chevet de son lit , faisoit tous ses efforts pour lui cacher ses craintes & sa douleur. Je vois , lui dit ce tendre époux (une heure avant sa mort) , ce qu'il en coûte à ton cœur à l'approche d'une séparation à laquelle il faut te préparer ; le mien est pénétré d'amertume , quand je pense à cet instant où je cesserai d'être , c'est-à-dire , de t'adorer. . Je te laisse un gage de mon amour... que la petite Rosalie... rappelle à sa me.... un.... homme.... de qui tu as ... fait le bonheur... Hélas ! j'étois trop heureux... pour un mortel..... puisse ma fille..... faire le tien... que sa tendresse te dédommage... en quel.... que.... sorte. Il ne put continuer , il perdit connoissance : sa femme jettoit des cris affreux , on ne put l'emmenner de cette chambre ; la connoissance revint à ce cher malade , ce fut pour peu de tems ; il expira entre les bras

de notre malheureuse sœur, le cinquieme jour qu'il fut allité.

Depuis cet instant , Rosalie paroît privée de tous sentimens ; elle est dans son lit , ses yeux sont ouverts , il n'en sort point de larmes ; elle ne parle pas , je doute quelle entende ; elle ne demande , ni ne refuse rien , son estomach ne digere que le bouillon de veau le plus léger ; la vue de sa fille ne lui fait aucune impression ; elle ne regarde rien : sa mere ne la quitte pas , toute la famille de son mari la vient voir , ils sont pénétrés de son état ; jugez par votre cœur des peines que ressens : Ah ! Madame , j'entends... je frémis...

Cette lettre commencée partira comme elle est ; j'entendois des cris , ils étoient de joie : cette chere sœur a reconnu sa fille ; elle l'embrasse , elle pleure ; elle est sauvée : je lui remettrai vos lettres dès qu'elle sera plus en état de les lire.

Madame de Saint-Clat *** reçut il y a quelques jours une lettre du Comte de . . . Gouverneur de l'Isle de . . . il lui apprend la mort malheureuse de son aîné , qui a péri d'un coup d'épée ; elle a donné des larmes à sa mémoire. Je ne pleure pas sa mort , nous disoit-elle , c'est sa vie que je regrette ; c'est mon indulgence aveugle , ma tendresse dénaturée qui le rendit coupable ; sa fin , ô mes enfans , me fait trembler ! Nous tâchons de détourner de son souvenir le tableau terrible du passé , son retour pour Rosalie est bien tendre & bien sincère : hélas ! elle a besoin des sentimens de sa mere & de ceux de ses amis , pour l'aider à soutenir le malheur qui vient de l'accabler ; la perte d'un homme estimable se peut réparer , il est vrai , mais si difficilement que l'espérance n'en peut être que métaphysiquement possible.

Mon mari a l'honneur de vous

assûrer de ses respects ; mes sentimens pour vous , Madame , égalent votre tendre amitié pour notre amie ; je suis tout à vous.

De Brinville.

LETTRE LXII.

*Rosalie de Saint - Clat * * * , à
Henriette.*

QUELLE perte , Henriette ! Vous connoissiez mon époux , ma douleur peut-elle être mesurée ? doit-elle cesser ? Il n'est plus ! mots cruels à prononcer ! tout me les répète , & sert à me confirmer cette affligeante vérité ; entourée de sa famille & de la mienne , leurs consolations aigrissent mon chagrin , sa cause ne peut être détruite : ma fille , ce cher enfant , sans

elle , Henriette , hélas ! ses innocentes caresses me demandent compte de mes jours , sa vue remplit mon cœur de douleurs , une minute d'absence le rend à l'amertume & au désespoir.

Je quitte dans deux jours Dijon , pour n'y jamais rentrer : ma maison m'est insupportable , tout m'y rappelle celui qui faisoit mon bonheur ; je n'y vois aucun endroit où je n'aie reçu des marques de bonté & de tendresse de mon époux .. J'en suis privée ! pour jamais ! les murs ne reçoivent , ne rendent plus que mon ombre errante , qui cherche envain à retrouver la sienne , où je l'ai vue si souvent tracée avec celle de sa Rosalie ! Tout ce qui m'environne , tout ce qui me touche , il l'a vu ! il l'a touché ; Ah ! Henriette , ma douleur seroit moins forte , si elle n'étoit aussi juste ; où trouverai-je un ami comme celui que je pleure ? un cœur comme le sien ? Vos lettres font un soulagement à mes chagrins ,

ne craignez pas de me parler de mon époux , il m'est trop cher pour que je veuille oublier toutes ses aimables qualités ; ce furent elles qui me déterminèrent à l'épouser , ce sont elles qui ont fait mon bonheur , puis-je trop me les rappeler ? Non , mon amie , j'en conserverai le souvenir , elles seront mes guides pour former ma fille , pour la rendre digne d'orner la vertu , en la respectant & se rendant propres celles de son pere. Adieu , mon amie , heureuse Henriette ! Mircourt existe , & son ami , il n'est plus ! Infortunée Rosalie , tu vis... ta fille le veut... Le Président reste ici pour arranger mes affaires , je pars avec sa femme & ma mere , qui ne m'a pas quittée ; elle pleure avec moi , c'est chez elle que je vais demeurer ; c'étoit un projet formé , hélas ! je l'exécuterai seule ; j'embrasse tout ce qui vous appartient.

Rosalie de Saint-Clot ***.

L E T T R E L X I I I .

A la même.

Vous me grondez , Henriette ? le tems , dites-vous , auroit dû tarir mes larmes , elles ne peuvent me rendre celui que je pleure. Vous avez raison , mon amie , elles ne peuvent me le rendre ; c'est cette cruelle certitude qui m'afflige. Si la mer étoit sans bornes nous tremblerions continuellement de la crainte d'être submergés ; resserrée dans son lit d'où elle ne sort jamais , nous coulons des jours tranquilles ; nous nous promenons sur ses bords , son aspect flatte , il n'effraie pas.

Telle est , Henriette , votre situation & la mienne. Du sein de la félicité ,

vous condamnez mes mortelles angoisses , vous mettez un terme à des maux qui n'ont point de bornes. La mort de M. de Charax m'a livrée à l'ennui , à l'abandon de moi-même ; tous les instans qui s'éloignent me rendent la perte plus récente ; ceux qui se sont écoulés depuis cette fatale époque , ne rapprochent pas par leur fuite l'expectative du bonheur dont j'ai joui pendant sa vie , tout m'en rappelle le souvenir ! rien ne peut m'en rendre la réalité. Le tems a seulement calmé l'excès de ma douleur ; vous vous trompez sur mes expressions , je ne verse plus de larmes ; ces signes que la nature donne pour se soulager passent dès qu'ils ont opéré. Il est d'autres larmes , Henriette , l'ame en répand , la réflexion les fait couler , la raison les approuve , la reconnaissance les exige ; voilà le caractère des miennes , c'est celui de ma douleur.

Ma mere est à sa Terre de
 dès qu'elle sera de retour , je pars
 pour Mircourt ; je ne peux vous fixer
 le jour de mon arrivée , j'ignore celui
 de mon départ , Madame de Brinville
 sensible à votre invitation ne peut y
 répondre ; sa grossesse avancée l'em-
 pêche de m'accompagner. Mille ami-
 tiés à votre cher époux ; je vous em-
 brasse de tout mon cœur.

*Rosalie de Saint - Clat***.*

LETTRE LXIV.

A la même.

AH ! ma chere amie , Henriette , sau-
 vez-moi de moi même : que ne suis-
 je encore à Mircourt , que ne m'avez-
 vous retenue , aurois-je dû le pré-
 voir ? Suis-je criminelle ? suis-je ver-
 tueuse ? quel bouleversement ! quelle
 visite inattendue !

Hier , Henriette . j'étois seule dans mon appartement , j'allois vous écrire , lorsqu'un Domestique vint m'annoncer un homme qui demandoit à me parler ; je le fis entrer : il étoit mal vêtu , & je le pris pour un mandiant , qui ne vouloit pas être connu par le soin qu'il avoit de se cacher dans une mauvaise redingotte , & une certaine honte qui est propre au gens de bien qui sont malheureux. Je m'avançai pour lui demander si je pouvois lui être utile ; il ne me répondit qu'en se jetant à mes genoux ; son action m'émut. Je commençai à sentir un vif intérêt aux maux que je lui supposois : Relevez vous , Monsieur , lui dis-je , il suffit d'être malheureux pour avoir des droits sur mon cœur , parlez ma bourse vous est ouverte. Je lui tendis la main , il la prit , la porta à sa bouche avec un transport , qui fit passer dans mon ame un trouble extraordinaire : Ah ! Henriette , jugez s'il

augmenta , quand voulant dégager ma main je reconnus le jeune Comte d'Hes***. Mon premier mouvement fut de prendre la fuite ; il me retint par ma robe : Ah ! Madame , me dit-il , vous me fuyez ; quoi Rosalie ! ma chere Rosalie , dans l'instant que nous pouvons être heureux... ô ciel ! qui me l'eût dit !

J'étois tombée sur une chaise à côté de la porte , je n'avois ni la force de parler , ni celle de faire relever le Comte ; il tenoit mes mains , je les lui avois abandonnées. Il versoit des larmes qui étoient interrompues par ses soupirs , des sanglots lui ôtoient la faculté de parler ; & moi , Henriette , pouvois-je interrompre un silence que la surprise , la tendresse & la douleur me rendoit cher.

M. de Brinville entra , sa vue me fit rougir , je me jettai entre ses bras : Ah ! mon cher Président , lui dis-je , sauvez-moi , c'est le Comte d'Hes***.

Représentez-

Représentez-vous , mon amie , l'étonnement de mon frere , de voir un homme à mes genoux , & de reconnoître son cousin , sous des haillons ! Qui peut , lui dit-il en l'embrassant , vous amener ici dans cet équipage ? C'est l'amour lui répondit le Comte , j'ai voulu jouir le premier de l'impresion que pouvoit mon souvenir sur le cœur de Madame ; hélas ! que je paie cherement cet instant de satisfaction que l'espérance m'avoit donné ; Rosalie , mon cher Président , cette Rosalie qui peut seule faire mon bonheur à voulu me fuir. Où sont , me dit-il , en se remettant à mes genoux , ces tendres sentimens qui m'ont donné la force de survivre à votre perte ? J'ai pu vous obéir. . . J'ai désiré de vivre , j'ai plus fait , j'ai vécu pour une autre ; vous me l'ordonniez , & je trouvois de la douceur dans une union qui vous rendoit au monde. Les efforts que je me faisois pour

marquer de la tendresse à une femme que je n'ai jamais pu qu'estimer , satisfaisoient mon cœur ; c'est pour Rosalie , me disois-je , que j'ai tout ces égards ; je ne peux être digne de sa tendresse qu'en remplissant les devoirs qu'elle m'a imposés. La mort de cette femme que vous m'aviez donnée , celle de mon pere , votre état , Madame , m'avoient rendu mes espérances , daignez les confirmer.

J'étois en larmes , mon frere étoit attendri : Donnez-lui le tems , dit-il au Comte , de se remettre de sa surprise : croyez-moi , le cœur de Rosalie est toujours le même : Puis-je l'espérer , me dit le Comte , qui tenoit mes mains : Chere Henriette , je serrois les siennes. — Que je suis heureux , ah ! Rosalie ! ... plaît-il maman ? lui dit ma fille qui entroit , & qui crut que je l'avois appelée. Il se releva , la prit entre ses bras & l'arrosait de larmes , que la tendresse lui faisoit

répandre ; cet enfant répondoit à ses caresses , & sembloit vouloir le dédommager du silence que je gardois.

Il m'apprit que sa femme étoit morte depuis quinze mois ; il a perdu son pere il y a deux ans, il lui reste un fils qui est dans sa neuvieme année : le Président étoit instruit de ces particularités , il a craint de m'en faire part. Ma mere a vu le Comte , elle l'a serré contre son sein , & l'a prié d'oublier le passé ; il loge chez mon frere.

Je n'ose m'examiner , je n'ai pas fermé l'œil , j'éprouve une contradiction cruelle : mon mari , Henriette ! son ombre me poursuit ! ô Dieu , pourquoi sommes-nous si éloignées ? pourquoi l'ai-je perdu ? Hélas ! malheureuse , je l'oublierois ! Suis-je digne de votre estime ou de votre pitié ? Ne puis-je prétendre ni à l'un ni à l'autre de ces sentimens ? quelle agitation ! Je

J'entends, mon cœur pressé par la douleur palpite à la joie. Adieu, mon amie, plaignez-moi, hélas ! j'étois presque tranquille. Bien des amitiés à Mir-court.

*Rosalie de Saint-Clat***.*

LETTRE LXV.

A la même.

LES sollicitations, Henriette, l'ont emporté ; vos conseils, ceux de ma famille, la présence du Comte & mon propre cœur, m'ont déterminés ; un instant a suffi pour me rendre toute ma passion, le sort m'a conservé mon Amant ; il est l'époux de l'heureuse Rosalie ! Notre mariage fut célébré il y a deux jours, il s'est fait avec pompe, toute la Ville & les environs y assistèrent ; vous y manquiez, Hen-

tiette , ma satisfaction quoique grande n'étoit pas complete.

Je n'ai pu contracter ces nouveaux liens sans répandre des larmes , M. de Charax est toujours présent à mon cœur , au sein du bonheur son souvenir me suit sans le troubler ; ses vertus le font respecter par son rival , il m'en parle , il mêle ses soupirs avec les miens , cette aimable complaisance me le rend plus cher. Que je suis heureuse , Henriette ! ma chere , mon aimable amie , Rosalie , la tendre Rosalie , est à son cher Dorbigni , à son Amant , concevez mon ravissement ; cet aimable époux est dans ma chambre , il m'examine , il soupire. Voilà son fils..... ma fille ; chers enfans ! à peine puis-je contenir les transports de mon ame : Ah ! Henriette ! quel félicité ! Adieu , mon amie.

*Rosalie de Saint-Clat * * *.*

L E T T R E L X V I.

A la même.

C H E R E Henriette ! je me croyois vertueuse , & depuis quatre ans que je suis ici , je manque aux devoirs de l'humanité , je fais des malheureux. mon cher Comte me demanda il y a deux jours , si je voulois le présenter à ma tante , Supérieure des Dames de... Je restai interdite & je rougis : Quelle leçon , lui dis-je , me donnez-vous ? je ne l'ai pas vue depuis ma fuite de la Communauté ; je versai aussi-tôt des larmes de repentir & je crois de honte.

Nous fûmes l'après-midi dans cette maison ; quelle fut ma surprise & ma reconnoissance lorsque ma tante , qui faillit à se trouver mal en me voyant , après s'être remise , me remercia de

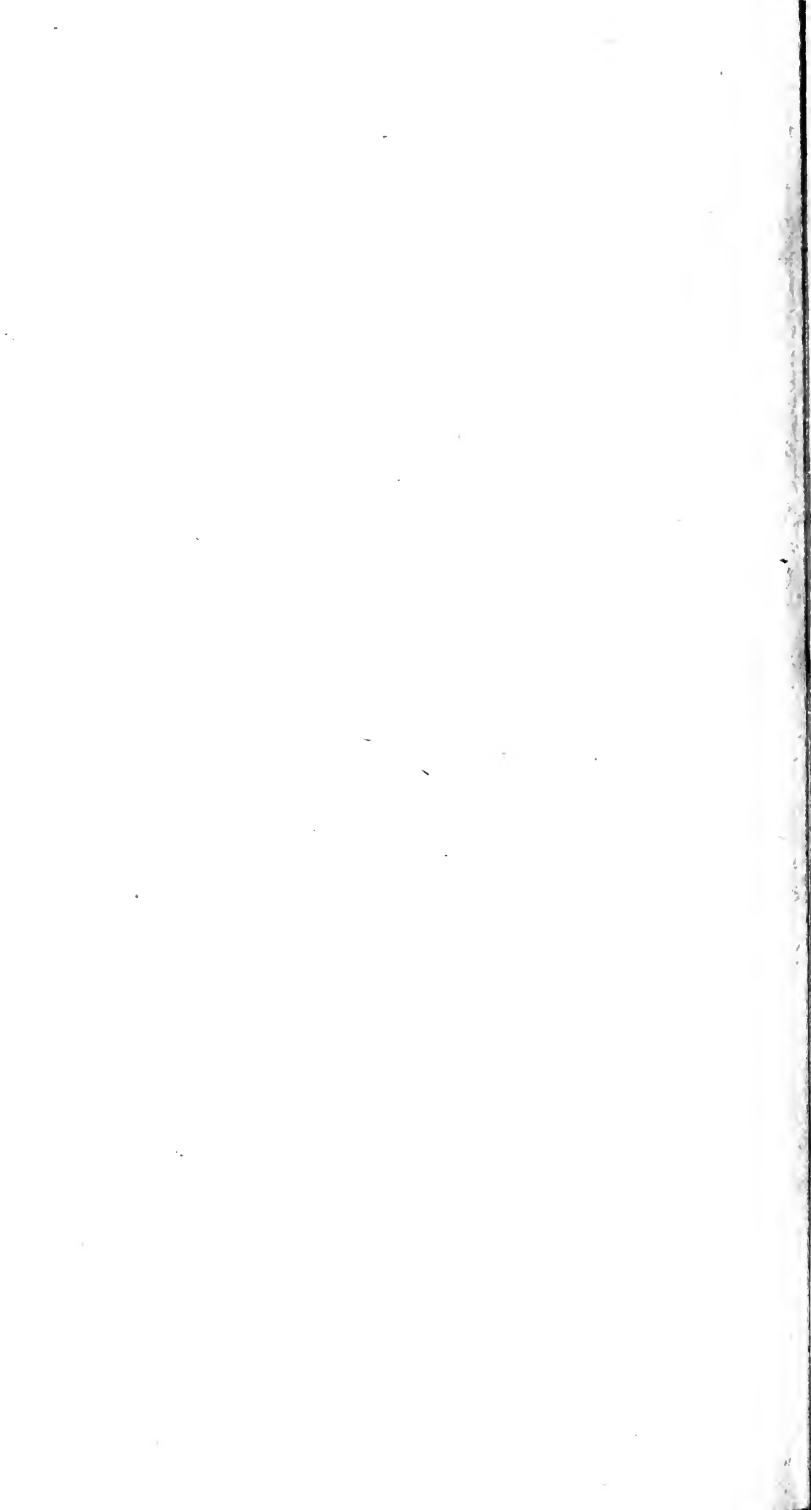
deux mille écus que le Comte lui avoit envoyé la veille de notre hymen , sous mon nom ! Toute la Communauté vint , en corps me marquer sa joie & sa gratitude , chacune d'elle avoient reçu le même jour que ma tante vingt cinq louis , aussi de ma part.

Ce cher mortel , uniquement occupé du soin de faire des heureux , sollicita dans son voyage de Paris une permission pour faire sortir Julie de sa Communauté ; il vient de l'obtenir : cette chere fille est en chemin , dans peu je serai entre ses bras : Ah ! Henriette , je connois le bonheur ; celui que je goûte est parfait , vous en ferez témoin , dans quinze jours nous serons chez vous ; rien ne peut augmenter ma félicité ; hélas ! une chose pourroit me la ravir ! un moment peut me séparer pour jamais ! Idées cruelles & accablantes : fuyez... ô ciel ! mes larmes coulent... prévoyance terrible ! chere

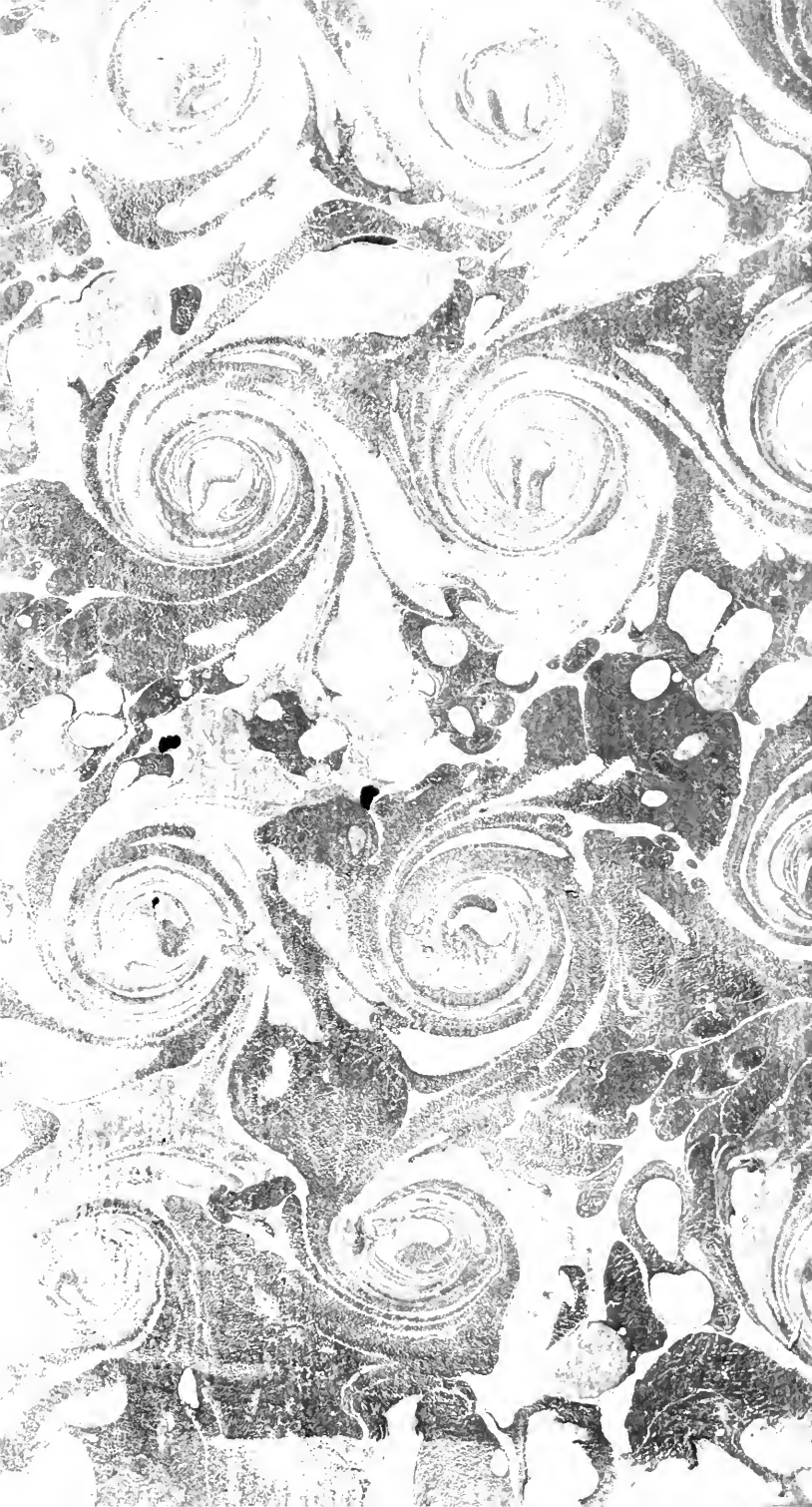
amie , elles viennent d'être effuyées par mon aimable époux.... Il veut que je finisse , il embrasse Henriette & son cher Mircourt... C'est Rosalie qui reçoit ces tendres baisers , c'est dans les bras... de mon époux. . . de mon Amant , que je vous trace ces dernieres lignes. Oh ! vous , Henriette , qui avez une ame... puissiez-vous les lire dans ceux de votre cher Mircourt ; vous éprouverez cette délicieuse ivresse , où mon amour & les transports du Comte , plongent l'heureuse , la mille fois heureuse

Rosalie de Saint-Clair * * *.

F I N.



8



PQ

Rosalie

1947

A2R6

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

